

2 vols £22

Anna Leslie given to he
by Sir William Burnaby

LETTRES
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SEVIGNÉ.



L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon
De la Volupté d'Epicure
Et de la Vertu de Caton.

S.t Evremont.

Chez Rollin / Bauche fils } Quai des Augustins.

LETTRES
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SEVIGNÉ,
AVEC SA VIE.

NOUVELLE EDITION

Revûe exactement.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
Virg. Georg. L. 2.

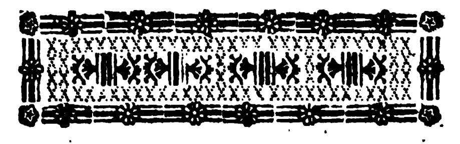
TOME PREMIER.

LETTRE PREMIERE à XL.

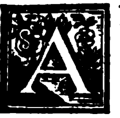


A AMSTERDAM;
Chez FRANÇOIS JOLY, Libraire.

Et se trouve à Paris,
Chez BAUCHE, Libraire, Quay des Augustins
M. DCC. LVII.



VIE DE MADEMOISELLE DE *LENCLOS.*



NNE DE LENCLOS naquit à Paris en 1615; elle étoit fille de M. de Lenclos, Gentilhomme de Touraine, & d'une Demoiselle de la famille des *Abra de Raconis*, connue dans l'Orléanois.

M. de Lenclos, qui avoit servi sous le régne d'Henri IV, & sous celui de Louis XIII, passoit pour un des braves de son tems: Né voluptueux, le plaisir & la table remplissoient les momens que lui laissoit son goût pour les armes. Il étoit d'un caractere remuant, & se mêloit volontiers d'intrigues: Ce fut sans doute ce qui le fit goûter du Cardinal de Retz, auquel il s'attacha.

Madame de Lenclos avoit l'esprit borné: sa figure étoit ordinaire, & son caractere timide: elle étoit dévote, & vivoit dans la retraite.

Mademoiselle de Lenclos fut l'unique fruit de leur mariage, & le seul objet de leur tendresse;

mais chacun d'eux l'aimoit à ſa maniere, & vouloit lui inſpirer des ſentimens conformes à ſa façon de penſer. Madame de Lenclos élevoit ſa fille dans les exercices de piété : ſon zéle ne lui permit pas d'uſer avec modération des droits qu'elle avoit ſur l'obéiſſance de ſon éleve : la jeune perſonne prit de l'averſion pour les Livres pieux, &, ne pouvant ſe diſpenſer de ſuivre ſa mere à l'Egliſe, elle ſubſtituoit aux Livres de dévotion des romans, ou d'autres ouvrages de ce genre.

M. de Lenclos au contraire n'étoit occupé que du ſoin de faire de ſa fille une perſonne aimable, & propre à la ſociété. Sa principale attention étoit de cultiver ſon eſ-

prit, & de lui donner des talens. Il l'accoutuma de bonne heure à juger sainement des choses, à raisonner, à se faire des principes. Sa fille avoit les plus heureuses dispositions à profiter de ses conseils & de ses soins. Il voulut être lui-même son Maître de Musique. Comme il jouoit très-bien du luth, il lui apprit à toucher de cet instrument, qui étoit fort à la mode dans ce tems-là; en peu de tems elle y fit de rapides progrès.

Madame de Lenclos mourut en 1630; quoique sa fille n'eût pas toujours écouté ses leçons, elle n'en étoit pas moins tendrement attachée à sa mere : les marques qu'elle donna dans ce moment de

la plus vive douleur, sont la preuve de ses sentimens.

M. de Lenclos ne survêquit à sa femme que d'une année. Etant au lit de la mort, il fit approcher sa fille, & lui adressa ces paroles, qui prouvent que la morale d'Epicure avoit toujours été la regle de sa vie. « Ma fille, lui dit-il, » vous voyez que tout ce qui me » reste en ce dernier moment n'est » qu'un triste souvenir des plaisirs » qui m'abandonnent; leur posses-» sion n'a pas été de durée, & c'est » la seule chose dont je puisse me » plaindre à la nature. Mais hélas » que mes regrets sont inutiles! ... » Vous, mon enfant, qui avez à » me survivre un si grand nombre » d'années, profitez de bonne

» heure d'un tems si précieux, &
» soyez toujours moins scrupuleuse
» sur le nombre que sur le choix
» de vos plaisirs. »

A l'âge de seize ans Mademoiselle de Lenclos se trouva maîtresse d'elle-même. Sa fortune n'étoit pas considérable, son pere en avoit dissipé une partie; mais elle régla ses affaires avec tant d'ordre & de prudence qu'elle se fit huit à dix mille livres de rente viagere. Son amour pour la liberté ne lui permit pas de songer au mariage : elle acheta une maison à vie, rue des Tournelles au Marais; elle en avoit une autre à Picpusse, près de Paris, où elle alloit passer l'Automne. Sa dépense fut réglée de façon qu'elle conservoit toujours une an-

née de ſon revenu pour être en état de ſecourir ſes amis dans le beſoin.

Mademoiſelle de Lenclos ne fut pas long-tems ignorée : dès ſon enfance elle étoit connue par des reparties vives & ingénieuſes, qui faiſoient autant de bons mots que l'on citoit avec plaiſir. A dix ans elle avoit lû Montagne & Charon. Dans la ſuite, elle apprit l'Eſpagnol & l'Italien qu'elle entendoit, & parloit à merveille.

Lorſqu'elle entra dans le monde, elle y parut auſſi formée du côté de l'eſprit & du caractére que ſi elle y avoit paſſé nombre d'années. Sa taille étoit au-deſſus de la médiocre & bien proportionnée; une fraîcheur admirable donnoit un

nouveau prix à tous ses charmes. Sa figure n'étoit point éclatante ; on pouvoit cependant dire qu'à l'examen Mademoiselle de Lenclos étoit belle. Ses yeux étoient pleins de sentiment & de vivacité : la décence & la volupté s'y disputoient l'empire : son ton de voix étoit doux & intéressant. Elle chantoit avec plus de goût que d'éclat, & avoit pour la danse des talens supérieurs.

On trouvoit dans son commerce autant de douceur & d'aménité, que de finesse & d'aisance dans sa conversation. Ses Lettres étoient pleines d'agrémens & de facilité. Elle racontoit bien, & aimoit à narrer ; mais ne citoit jamais. Son antipathie pour les citations étoit

même ſi forte, qu'un jour le célébre Mignard ſe plaignoit de ce que ſa fille *, avec une grande beauté, manquoit de mémoire. Mademoiſelle de Lenclos lui répondit : » Que » vous êtes heureux ! elle ne citera » point.

Le ſoin de ſa toilette l'occupoit peu : combien d'autres moyens n'avoit-elle pas pour plaire ! Elle étoit cependant miſe noblement, &, comme ſon goût étoit ſûr & délicat, ſans paroître eſclave des modes, ſes ajuſtemens étoient toujours très-bien entendus. Enfin la plus belle ame unie au plus beau

* Elle a dans la ſuite épouſé le Comte de Feuquieres. Sa ſtatue de marbre eſt dans l'Egliſe des Jacobins de la rue S. Honoré. C'eſt un des plus beaux morceaux de ſculpture de M. Lemoyne.

corps la rendirent l'objet de l'adoration des hommes & de l'envie des femmes. *

Mademoiselle de Lenclos fut admise dans les sociétés les mieux choisies : elle en fit bientôt les délices & l'ornement. Sa beauté lui donna des Amans de la plus haute naissance : elle acquit par son esptit, ses talens, son caractére, des amis du premier mérite. Moins elle se fit scrupule d'être inconstante & légére en amour, plus elle fut en amitié constante & attachée ; & l'on peut dire que, si elle n'eut pas les vertus de son sexe, au moins elle eut peu de ses

* En rendant justice à ses bonnes qualités, on n'entend point faire l'éloge de son penchant à la galanterie.

défauts. Comme elle avoit beaucoup lû & bien lû, ses lectures avoient formé son esprit, épuré son goût, rectifié son jugement; mais, quoiqu'elle sçût beaucoup, elle eut toujours grand soin de cacher son érudition.

Quelques légers défauts obscurcissoient cependant tant de bonnes qualités. Mademoiselle de Lenclos étoit naturellement jalouse du mérite des autres femmes : cette jalousie influoit souvent sur le jugement qu'elle en portoit. Elle ne pouvoit souffrir un homme qui eût les mains grandes & un gros ventre, & quoiqu'elle jouât supérieurement du luth, elle faisoit toujours acheter trop long-tems le plaisir de l'entendre.

Dans le nombre de tous ceux à qui elle inſpira de l'amour, le premier qui parut favoriſé, fut le jeune Comte de Coligny. On le peint d'une figure charmante, d'un eſprit fin & enjoué, & d'une taille très-élégante. Ce ne fut cependant pas à ces ſeuls avantages qu'il dut la préférence qu'il obtint ſur ſes Rivaux. Il avoit aſſez de mérite d'ailleurs pour devenir l'ami d'une femme telle que Mademoiſelle de Lenclos. Auſſi lui fut-elle eſſentiellement attachée & le lui prouva par tous les ſoins qu'elle prit pour lui faire abjurer des erreurs qui mettoient un obſtacle invincible à ſon avancement & à ſa fortune. Cet amour fut vif, mais de peu de durée. Il s'en falloit beaucoup

qu'elle eût pour cette paſſion la vénération de ceux qui veulent l'ériger en vertu ; elle gardoit toute ſon eſtime pour l'amitié.

M. le Duc de L. R. F. C. Saint-Evremont, l'Abbé de Châteauneuf, Moliere, & les gens du mérite le plus diſtingué, avoient une eſtime particuliere pour elle. La conſidération dont elle jouiſſoit, étoit portée au point que lorſque le Grand Condé la rencontroit, il faiſoit arrêter ſon carroſſe, & l'alloit ſaluer à la portiere du ſien. Il avoit été ſon Amant : ſans doute ce grand Prince n'avoit pas en amour les mêmes talens que dans l'Art Militaire ; car un jour qu'il s'efforçoit de lui exprimer ſa paſſion, elle s'écria : *Ah, mon*

Prince, que vous devez être fort! Faisant allusion au proverbe latin. *Vir pilosus, aut libidinosus, aut fortis.* L'estime qu'il conserva toujours pour elle lui faisoit d'autant plus d'honneur que ce Prince, au témoignage de Madame de Sevigné, ne l'accordoit pas facilement aux femmes.

Mademoiselle de Lenclos ne s'est jamais attachée par intérêt : son goût seul la déterminoit à aimer. Le fameux C. de R.... sur le récit qu'on lui fit de son mérite & de sa beauté, eut envie de la voir. L'Abbé de Bois-Robert, qu'il employoit à ces sortes de négociations, se chargea de ménager leur entrevûe. Elle se fit à Ruel, maison du C..... Le desir de voir

de près un homme qui fixoit sur lui l'attention de l'Europe, la détermina plus que tout autre motif. Le C.... n'excita chez elle d'autre sentiment que l'admiration. L'espérance de jouir de la plus haute faveur, en feignant de l'aimer, ne la séduisit point : aucune considération ne suppléoit chez elle à l'amour.

Le C.... voulut se venger de ses rigueurs avec Marion de Lormes, amie de Mademoiselle de Lenclos. Cette femme, comparable à son amie pour l'esprit, la figure & son penchant au plaisir, avoit sçu faire excuser par d'excellentes qualités les foiblesses de son cœur ; mais le C.... trouva auprès d'elle les mêmes obstacles. On prétend

qu'avec tous les talens qui forment un grand Ministre, il n'avoit pas celui de plaire aux femmes.

Ce fut à Ninon elle-même qu'il s'adressa pour l'engager à fléchir tant de cruauté. Elle fut chargée de lui offrir cinquante mille écus, que Mademoiselle de Lormes refusa pour rester fidelle au célébre Desbarreaux, qu'elle aimoit alors.

On a dit que la Reine Anne d'Autriche, alors Régente du Royaume, excitée par les clameurs de quelques Prudes de la Cour, avoit envoyé ordre à Mademoiselle de Lenclos de se retirer dans un Couvent, lui laissant cependant

le

le choix de celui qu'elle voudroit prendre pour ſa retraite. On prétend qu'elle répondit à l'Exempt des Gardes, qu'elle étoit fort reconnoiſſante du choix qu'on vouloit bien lui laiſſer, & qu'elle ſe déterminoit pour le Couvent des *Grands Cordeliers.* Mais on peut aſſurer que Mademoiſelle de Lenclos étoit trop inſtruite de ſes devoirs, pour plaiſanter ſur les ordres qu'elle auroit pû recevoir de la Cour.

Le Marquis de Villarceaux a été celui de tous ſes Amans qu'elle a le plus long-tems aimé. Auſſi avoit-il tout ce qu'il falloit pour lui plaire & la fixer. Du côté de la figure, de l'eſprit & du caractere, il réuniſſoit tous les avantages : quoique ſon

goût dominant pour les femmes le rendît peu fidéle, & jaloux à l'excès, Ninon vêcut avec lui trois années dans ses terres. Une vie aussi uniforme n'étoit cependant guéres convenable à son caractere; & sans doute l'amour l'y soutint moins que la crainte qu'elle avoit de revenir à Paris, pour être témoin des malheurs qui affligeoient alors sa patrie. *

Madame de Villarceaux conçut une forte jalousie contre Ninon, & en fit souvent des reproches à son mari. Ils avoient un fils : elle le fit un jour paroître en compagnie avec son Précepteur. Pour faire briller l'esprit du jeune de Villar-

* C'étoit pendant les troubles de la minorité de Louis XIV.

ceaux, elle pria le Précepteur de lui faire quelque question sur les dernieres choses qu'il avoit étudiées. Voici celle qu'il lui fit : *Quem habuit successorem Belus, Rex Assyriorum ?* L'enfant répondit : *Ninum.*

A ce mot, si ressemblant à celui de Ninon, Madame de Villarceaux devint furieuse, & dit au Précepteur qu'il lui convenoit fort mal d'entretenir son fils des folies de son pere. En vain voulut-il se justifier, on ne lui pardonna point la prétendue impertinence de la question qu'il avoit faite, & dont on jugeoit par la réponse. Cette aventure fit bientôt la nouvelle du jour : Mademoiselle de Lenclos en rit la premiere.

Elle vivoit alors dans la plus grande intimité avec Madame Scaron, qui devint la confidente de ses amours avec M. de Villarceaux. Ninon eut bientôt lieu de se repentir d'avoir pris une amie plus jeune qu'elle. Madame Scaron devint sa rivale, & lui enleva le cœur de son Amant. Ninon en fut d'abord vivement piquée; mais l'idée qu'elle s'étoit formée de l'amour, & l'excellence de son caractere lui rendirent bientôt ses premiers sentimens. Elle devint elle-même à son tour la confidente de Madame Scaron, & la rivalité, qui détruit toujours l'amitié entre les femmes ordinaires, n'altéra point celle qu'elles eurent l'une pour l'autre : leur liaison devint même si étroite, que

pendant des mois entiers elles n'avoient qu'un même lit.

Madame Scaron dans le plus grand éclat de la fortune où elle parvint dans la ſuite, aima toujours à donner à ſon ancienne amie des marques de ſon ſouvenir. On dit même qu'elle l'engagea à venir à la Cour partager la faveur dont elle jouiſſoit. Mais Mademoiſelle de Lenclos préféra ſon repos & la liberté à des offres auſſi ſéduiſantes.

Elle ſe conſola bientôt de l'infidélité de M. de Villarceaux. Un autre Amant lui ſuccéda. On n'eſt pas ſûr ſi ce fut M. de Gourville, homme auſſi connu par ſon eſprit qu'eſtimable par les qualités du cœur. Il fut ſon Amant du tems

de la Fronde, & s'attacha au parti du Prince de Condé. Obligé par cette raiſon de quitter Paris & de s'éloigner de la Cour, avant de partir, il voulut prendre quelques meſures pour aſſurer la partie de ſa fortune qui conſiſtoit en argent comptant. Ne ſçachant à qui le confier, il ſe détermina à en remettre la moitié à Mademoiſelle de Lenclos, & l'autre entre les mains d'un Grand Pénitencier, connu par l'auſtérité de ſes mœurs.

Lorſque les troubles, qui avoient forcé M. de Gourville à s'éloigner, furent diſſipés, il revint à Paris, & s'en alla d'abord chez celui qu'il avoit choiſi pour le Dépoſitaire d'une partie de ſa fortune. Il penſa que Ninon en femme du monde

n'auroit pas manqué de se servir de son argent. Quand il demanda son dépôt au Grand Pénitencier, on lui répondit avec beaucoup de sang-froid : » Que l'on ne sçavoit » pas de quoi il vouloit parler ; » qu'à la vérité l'on recevoit quel- » quefois des sommes pour le sou- » lagement des Pauvres, mais que » sur le champ on en faisoit la » distribution. » M. de Gourville voulut insister & se plaindre, l'on ne fut ébranlé ni de la justice de ses plaintes, ni de ses menaces ; on finit même par s'offenser de sa témérité, ensorte que par prudence il fut obligé de se retirer.

Cette aventure le confirma dans ses soupçons sur Mademoiselle de Lenclos. Il étoit si persuadé que,

ſous d'autres prétextes, elle lui feſoit la même réponſe, qu'il n'alla point la voir. Cependant elle apprit qu'il étoit à Paris, & lui fit faire des reproches ſur la ſingularité de ſon procédé. Il les prit d'abord pour une raillerie cruelle à laquelle il ne voulut pas répondre; mais elle inſiſta de façon qu'il ne put refuſer de lui faire une viſite. » J'ai bien des reproches à me faire » à votre égard, lui dit-elle; il m'eſt » arrivé un grand malheur pendant » votre abſence, je vous prie de » me le pardonner. » M. de Gourville ne douta point que ce malheur ne fût tombé ſur ſon dépôt. » J'ai perdu, continua Ninon, le » goût que j'avois pour vous; mais » je n'ai pas perdu la mémoire.

» Voici

» Voici les vingt mille écus que
» vous m'aviez confiés avant de
» partir, ils sont encore dans la
» même cassette où vous les avez
» serrés vous-même ; remportez-
» les, & ne nous voyons plus que
» comme amis.

M. de Gourville, surpris & enchanté de ce procédé, ne put s'empêcher de lui raconter ce qui lui étoit arrivé avec le Grand Pénitencier. Ninon après l'avoir écouté avec attention, lui dit : « Mon cher
» Gourville, cela n'est pas surpre-
» nant ; je ne suis qu'une C....
» & non un P..tre.

Mademoiselle de Lenclos aima tendrement le Marquis de la Châtres ; il étoit lui-même éperduement amoureux d'elle ; mais dans

le moment où sa passion étoit la plus vive, il reçut un ordre de la Cour qui l'obligeoit à partir sur le champ pour se rendre à l'Armée. Quel coup pour deux Amans heureux! Elle employa vainement tout ce que l'amour le plus tendre put lui suggérer, pour le rassurer sur sa fidélité pendant son absence. Il la connoissoit inconstante & légere; elle ne put calmer ses alarmes ni sa défiance. Le dernier expédient qu'elle mit en usage, fut de lui offrir un billet signé de sa main, par lequel elle s'obligeoit à n'aimer jamais que lui. Cette promesse le satisfit. Il accepta le billet, le baisa avec transport, & partit content.

Ninon ne fût pas long-tems sans

se livrer à d'autres amours. Alors elle se rappella la singularité du billet qu'elle avoit donné au Marquis de la Châtres ; & dans un moment, où son infidélité étoit la moins équivoque, elle s'écria plusieurs fois entre les bras de son nouvel Amant : *Ah, le bon billet qu'a la Châtres !*

Le Comte d'Estrées, & l'Abbé d'Effiat furent tous deux aimés d'elle : mais ils se succéderent de si près dans ses bonnes graces, que la paternité d'un fils qu'elle portoit devint incertaine ; ils se la disputerent long-tems : enfin ils tirerent au sort, pour sçavoir à qui appartiendroit l'enfant. Il échut au Comte, qui fut fait dans la suite Maréchal de France & Vice-Amiral.

Ce fils fut connu dans le monde sous le nom du Chevalier de la Boissiere. Le Maréchal d'Estrées le mit dans la Marine. M. de la Boissiere s'y distingua par sa valeur & sa capacité. Il y fut dans la suite avancé. Sa passion pour la Musique étoit extrême, quoiqu'il ne connût pas la premiere note. Il faisoit sa résidence à Toulon, où il avoit un cabinet favori, rempli de toute sorte d'instrumens. Tous les Musiciens Italiens qui passoient lui devoient un essai de leurs talens. Il les régaloit splendidement; mais il falloit qu'ils eussent quelque complaisance pour sa manie. Il est mort garçon en 1732.

Il sembloit que tous ceux qui avoient quelque mérite, dussent à

Mademoiselle de Lenclos l'hommage de leur cœur. Le Comte de Fiesque, qui étoit un des plus aimables Seigneurs de la Cour, lui paya ce tribut avec plus d'empressement que personne; elle prit de son côté la passion la plus vive pour lui : mais la femme la plus aimable ne peut se flatter d'inspirer un amour éternel : celui du Comte de Fiesque s'affoiblit. Il ne crut pas devoir le dissimuler à celle qui l'avoit inspiré. N'osant pas lui en faire l'aveu lui-même, il prit le parti de le lui écrire.

Mademoiselle de Lenclos étoit à sa toilette, lorsqu'elle reçut le fatal billet : le soin de ses cheveux qu'elle avoit admirablement beaux l'occupoit dans ce moment-là.

Frappée d'une nouvelle aussi peu attendue, elle prit des ciseaux, & renonçant dès-lors à plaire à personne, elle coupa un côté de ses cheveux, les donna au valet-de-chambre du Comte, & lui dit : portez-les à votre Maître, & dites-lui que c'est-là ma réponse.

Le Comte de Fiesque sentit combien il y avoit de passion dans ce procédé. Il vola aux pieds de Ninon, tâcha de lui faire oublier la douleur dont il venoit de l'accabler, & lui jura un amour plus tendre que jamais.

Si Mademoiselle de Lenclos n'avoit obtenu que l'estime des hommes, on auroit pû penser qu'elle ne la devoit qu'au prestige de sa beauté. Les femmes mêmes ne pou-

voient lui refuser leur suffrage. Christine, Reine de Suede, qui passa en France en 1656, voulut la voir. Mais l'éloge qu'elle en avoit entendu faire au Maréchal d'Albert, & à quelques Gens de Lettres, lui parut bien au-dessous de la vérité : elle prit tant de goût à son commerce, qu'elle voulut l'emmener avec elle à Rome; Mademoiselle de Lenclos s'en défendit avec toute la reconnoissance & les ménagemens qu'elle devoit à cette Princesse. Dans la suite Christine, en parlant d'elle, ne l'appelloit que l'*Illustre Ninon*. Elle se souvenoit toujours avec plaisir de la façon dont celle-ci avoit un jour devant elle caractérisé les Prudes, en disant que c'étoient

les *Jansénistes de l'Amour.*

Ninon n'étoit plus jeune, lorsque le Marquis de Sévigné en devint amoureux. * Leurs amours éprouverent bien des révolutions. Elle le quitta, & le reprit plusieurs fois. Madame de Sévigné a fait dans ses Lettres le détail de quelques-unes de leurs querelles. Elle parle sur-tout de la rivalité de Ninon avec la Chammelé, célébre Actrice. La premiere exigea du Marquis le sacrifice des Lettres de sa rivale : il le lui fit. Le dessein de Ninon étoit de faire parvenir ces Lettres à l'Amant en titre de la Chammelé, pour lui faire donner, dit Madame de Sévigné, quelques petits coups de bau-

* Elle pouvoit avoir alors 56 ans.

drier. * Mais Madame de Sévigné fit sentir à son fils combien ce procédé étoit indigne d'un homme de qualité. Le Marquis courut chez Ninon ; moitié par force, moitié par adresse, il retira les Lettres de la Comédienne, & les fit brûler. **

* Voyez ses Lettres, Tom. I.

** Madame de Sévigné est le seul Ecrivain de son siécle qui ait parlé désavantageusement de Mademoiselle de Lenclos. Elle ne parle pas avec plus de ménagement d'autres personnes qui en méritoient pour le moins autant. » Votre » frere, dit-elle dans une de ses Lettres, » est à S. Germain ; il est entre Ninon » & une Comédienne, & Despreaux sur » le tout.

Dans un autre endroit elle parle de M. Racine sur le même ton. » Il a de » plus, dit-elle, une petite Comédienne ; » & tous les Despreaux & les Racines, » *& paye les soupers?* « Cette derniere

On dit qu'en quittant le Marquis de Sévigné, Ninon ne conserva pas de lui une idée bien avantageuse, & qu'elle n'en parloit pas même avec beaucoup d'estime. Elle disoit quelquefois que c'étoit un homme au-dessous de la définition, une ame de bouillie, un corps de papier mouillé; mais il faut croire qu'elle ne tenoit ces discours que lorsqu'elle étoit brouil-

remarque favorise le jugement de ceux qui ont dit que Madame de Sévigné étoit plus qu'économe.

Cette femme célébre rendit cependant dans la suite justice à Mademoiselle de Lenclos. Elle dit dans une Lettre qu'elle écrit à M. de Coulanges : » Corbinelli » me mande des merveilles de la bonne » compagnie d'hommes qu'il trouve chez » Mademoiselle de Lenclos : ainsi, quoi- » que dise Madame de Coulanges, elle » rassemble tout sur ses vieux jours, & les » hommes & les femmes.

lée avec lui : car le Marquis de Sévigné a fait ses preuves dans la dispute Litteraire qu'il eut avec M. Dacier. L'enjouement & la fine ironie qui y régnent, annoncent en lui plus d'esprit & de mérite que Ninon ne lui en suppose.

Mademoiselle de Lenclos n'avoit pas sur la Religion des sentimens bien orthodoxes. Elle disputoit un jour avec le Pere Dorleans sur quelque article de Foi qui ne lui paroissoit pas facile à croire. » Eh bien, dit le Jésuite, » en attendant que vous soyez con- » vaincue, offrez toujours à Dieu » votre incrédulité. « Rousseau en a fait depuis le bon mot d'une Epigramme.

Elle ne fut cependant pas tou-

jours aussi fermement attachée à ses principes. Au milieu de sa carriere elle se retira dans un Couvent. *

M. de Saint-Evremont, qui connoissoit mieux que personne le cœur de Ninon, contribua le plus à lui faire quitter un parti aussi violent, & à renoncer à une vie si fort opposée à son caractere & au bonheur de ses amis. Après quelque tems de retraite, elle rentra

* On pourroit juger sur une piece de Scarron, que ce fut à l'occasion d'une exhortation que lui fit sa mere en mourant; mais lorsqu'elle fit cette perte, elle n'avoit que quinze ans, & sa conduite passée ne lui donnoit pas encore matiere à un repentir aussi vif; elle n'avoit point encore d'ailleurs acquis tous ces amis que l'on dit, qui s'employerent pour la faire changer de résolution.

dans le monde, & s'y comporta comme auparavant.

Les femmes de la premiere diſtinction ne ſe firent jamais ſcrupule de ſe lier avec elle : elle ſçut toujours allier ſes plaiſirs avec la décence. Un jour la Marquiſe de.... lui amena ſes deux filles, qu'elle venoit de retirer du Couvent. Jalouſe de leur faire connoître une perſonne d'un ſi rare mérite, elle voulut les lui préſenter. Mais Mademoiſelle de Lenclos les reçut ſur l'eſcalier, les embraſſa avec amitié, & dit à la mere : » Permettez-moi de ne pas laiſſer entrer ici ces Demoiſelles. Riches » & belles comme elles le ſont, » elles doivent prétendre aux plus » grands partis, & je craindrois

... se firent tort en ve...

... Choif.... depuis ... France, fut un de ... il ne put lui inspirer ... que ceux de ... un très-digne Sei... elle de lui, mais ... jamais envie de l'ai... avoit alors du goût ... célèbre danseur. Les ... lui rendoit devinrent ... Comte de Choif.... ... jour chez elle. ... habit équivoque, ... à un uniforme. ... propos ironiques, ... demanda d'un ton ... corps il servoit. ... Je com-

» mande un Corps où vous servez
» depuis long-tems.

Cette réponse confirma les soupçons du Comte ; il éclata, se plaignit, & resta plus que jamais attaché à Ninon. Elle étoit excédée de son assiduité ; avec mille excellentes qualités, il avoit le malheur de l'ennuyer : c'est ce qu'elle ne pardonnoit pas volontiers. Un jour dans un mouvement d'impatience, elle ne put s'empêcher de lui dire ce que Cornelie dit à César.

Ah Ciel ! que de vertus vous me faites
haïr.

Le Marquis de Gersai avoit été plus heureux : il en avoit eu un fils qu'il faisoit élever sous le nom

du Chevalier de Villiers, & auquel il avoit toujours pris ſoin de cacher ſa naiſſance. Dès que le Chevalier fut d'âge à entrer dans le monde, il fut introduit chez Ninon, dont il étoit reçu comme tous les autres jeunes gens de la plus haute naiſſance, qui venoient prendre chez elle le bon goût, l'air du monde & le ton de la bonne compagnie. Elle avoit alors plus de ſoixante ans. Son âge n'empêcha point le Chevalier de prendre pour elle la plus forte paſſion. Il la contint quelque tems dans le ſilence; mais ſon amour devint trop vif pour être plus long-tems tenu ſecret. Il l'exprima d'abord par le langage muet des attentions, des ſoins, & des empreſſemens. Ninon étoit trop éclairée

éclairée pour ne pas s'appercevoir de l'état de son fils : sa tendresse pour lui étoit trop forte pour qu'elle n'en fût pas sincérement affligée. Elle fit pour le guérir tout ce que la tendresse maternelle & la raison purent lui inspirer. Cette résistance ne servit qu'à irriter les desirs du Chevalier. Il l'obligea de lui dire que, s'il persistoit, elle lui défendroit sa maison. La crainte de ne la plus voir lui fit promettre de cesser de l'aimer. C'étoit l'amour même qui dictoit ce serment, ce fut aussi l'amour qui le fit rompre. Il voulut avoir avec elle une derniere explication ; l'excès de sa passion ne lui permit pas de rester plus long-tems dans l'incertitude. Le tems où elle étoit

à sa maison de campagne lui parut le plus propre à son dessein. Il fut l'y trouver, elle étoit seule : il lui parla en homme désespéré. Ninon, attendrie par la pitié, pénétrée de douleur d'être la cause du malheur de son fils, ne se trouva pas en cette occasion la même fermeté qu'elle avoit montrée jusqu'alors. Le jeune de Villiers crut que l'instant de son bonheur étoit enfin arrivé : des paroles, il passa aux entreprises. Un sentiment d'horreur fit reculer Ninon : elle se vit forcée de lui apprendre qu'elle étoit sa mere. Que l'on se peigne, s'il est possible, leur situation après cet aveu. Le Chevalier sortit de l'appartement avec précipitation. Il s'enfonça dans le Bois, qui étoit

au bout du jardin ; & là, dans un mouvement de désespoir, il se passa son épée au travers du corps.

Mademoiselle de Lenclos, ne voyant point reparoître son fils, le fit chercher ; on le trouva baigné dans son sang. Elle vola à son secours. Quel spectacle pour une mere tendre & sensible ! Il voulut lui adresser quelques mots qu'il ne put articuler ; les regards qu'il jetta sur elle, avant d'expirer, exprimoient encore sa passion ; mais l'agitation que lui causerent les soins & la présence de sa mere, ne firent que hâter son dernier soupir. La raison & la philosophie n'eurent alors aucun empire sur l'esprit de cette mere infortunée. Il fallut mettre tout en usage pour

la sauver de son propre désespoir. Cet événement fit sur elle une impression très profonde, & c'est à cette occasion que l'on peut dire qu'à *Ninon* dissipée & légere, succéda *Mademoiselle de Lenclos*, estimable, solide, attachée; & en effet depuis ce tems jusqu'à sa mort, on ne lui donna plus que ce dernier nom.

Cette espéce de réforme dans sa vie ne détruisit cependant pas absolument son penchant à l'amour; mais ses galanteries furent moins fréquentes, & conduites avec plus de prudence. Le Poëte de la bonne compagnie, le célébre Abbé de Chaulieu soupira pour elle; & malgré les plaisanteries que la Duchesse de B... faisoit sur son dé-

faut de talens réels en amour, on peut croire qu'il ne soupira pas en vain.

Chapelle, si connu par ce chef-d'œuvre de bonne plaisanterie & d'agrémens, *son voyage avec Bachaumont*, ne fut pas aussi heureux auprès d'elle. Il s'en vengea par des Vers qui ne firent honneur ni à son cœur ni à son esprit.

Le Grand-Prieur de V...... aussi mal traité que Chapelle, imita sa vengeance, en laissant ce quatrain sur la toilette de Ninon.

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas :
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas.

Ninon ne répondit à ces Vers, que par une plaisanterie qu'elle fit sur les mêmes rimes.

> Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
> Je te vois renoncer à mes foibles appas :
> Mais si l'Amour prête des charmes,
> Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Mademoiselle de Lenclos eut une maladie qui fit craindre à ses amis le malheur de la perdre. L'Abbé Regnier Desmarets fit une piece de Vers sur sa convalescence. Scarron, Saint-Evremont & d'autres Auteurs se sont empressés à la célébrer. On peut voir dans leurs Ouvrages les Piéces qu'ils ont faites à sa louange.

Moliere ne manquoit point de

la consulter sur ses Comédies. Lorsqu'il lui lut son Tartuffe, elle lui raconta une aventure qu'elle avoit eue avec un scélérat de cette espece. Mais elle peignit son imposteur avec tant de vérité & de force, elle présenta le caractere dans des jours si lumineux & en même-tems si comiques, que Moliere en la quittant dit que, si sa Piéce n'avoit pas été faite, il n'auroit jamais osé l'entreprendre, tant il auroit cru difficile d'atteindre à l'énergie des traits dont son amie avoit caractérisé le portrait qu'elle venoit de lui tracer.

Quelques Auteurs regardoient son suffrage comme si important, qu'ils faisoient tout pour le mériter. M. de Toureille de l'Académie

Françoise, n'ayant pû l'obtenir pour sa traduction de Demosthene, s'en vengea en faisant contr'elle l'Epigramme qui suit.

Dans un Discours académique
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique ?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celle de l'Arétin.

Mademoiselle de Lenclos voulut un jour éprouver sur un de ses Amans jusqu'à quel point un homme amoureux pourroit pousser la foiblesse pour une Maîtresse qui voudroit en abuser. Elle choisit pour cet essai l'un des plus distingués par sa naissance, & dans un de ces momens d'yvresse qu'elle avoit si bien l'art de faire naître

&

& de ménager, elle exigea de lui une promeſſe de Mariage avec un dédit de quatre mille louis. Il le lui auroit fait d'une ſomme encore plus forte, ſi elle l'avoit déſiré.

Quelque tems après le même homme, ſe trouvant à ſa toilette, fut fort étonné de voir ſa ſignature ſur une des papillotes qui avoient ſervi. Il la déplia, & l'ayant examinée, il vit que c'étoit un des morceaux du papier ſur lequel il avoit écrit ſon dédit. Il en marqua ſa ſurpriſe. » Cela doit vous faire » voir, lui dit-elle, quel cas je fais » des promeſſes de jeunes étourdis » comme vous, & combien vous » vous compromettriez avec une » femme capable de profiter de vos » folies.

Le Baron de Banier *, fils du Général Suédois, parent des Rois de Suéde, fut un des derniers Amans de Mademoiselle de Lenclos. Elle avoit près de 70 ans, quand il en devint amoureux ; mais ce qui paroîtra plus extraordinaire encore, c'est la passion qu'elle inspira à l'âge de près de 80 ans à l'Abbé Gédouin, qui sortoit des Jésuites. Lorsqu'il fut introduit chez elle, de l'admiration qu'elle lui donna d'abord, il passa bientôt à un sentiment plus tendre. Son amour fut si vif & si pressant, qu'il réveilla dans le cœur de Mademoiselle de Lenclos les restes de cette inclination dominante qu'elle

* Il fut tué en duel à Londres en 1686 par le Prince Philippe de Savoye.

avoit toujours eue à la volupté. Elle résolut cependant de la contenir pendant un certain tems, & promit à son Amant de faire pour lui ce qu'il exigeoit avec tant de passion ; mais elle ajouta qu'elle ne le pouvoit qu'un tel jour d'un tel mois. En vain voulut-il la faire expliquer sur la singularité de cette réponse, il fallut s'armer de patience ; le terme étant enfin arrivé, il la somma de sa parole : elle la tint avec toute la probité possible. Alors il la pressa de lui dire pourquoi elle avoit différé son bonheur jusqu'à ce moment. » Passez-moi, » lui dit-elle, ce petit mouvement » de vanité. Lorsque vous com» mençâtes à exiger des preuves » de mon amour pour vous, je

» n'avois encore que 79 ans & » quelques mois, je voulus qu'il » fût dit que Ninon à 80 ans ac- » complis, avoit encore eu une » bonne fortune, & je ne les ai » que d'hier au soir. « Ainsi, c'é- toit avec justice que l'Abbé de Chaulieu disoit que l'amour s'étoit retiré jusques dans les rides de son front. L'Abbé Gédouin fut sa der- niere passion : ils finirent ensemble par la bonne amitié.

Quoique la santé de Mademoi- selle de Lenclos s'affoiblît tous les jours, sa maison n'en étoit pas moins le rendez-vous de la meil- leure compagnie de son tems. » La maison de la célébre Ninon, » dit un Auteur moderne *, étoit

* Vie de l'Abbé Gédouin à la tête de ses Oeuvres, imprimées en 1745.

» le rendez-vous de ce que la » Cour & la Ville avoient de gens » estimables par leur esprit. Les » meres les plus vertueuses bri» guoient pour leur fils qui étoient » dans le monde, l'avantage d'être » admis dans une société aimable » que l'on regardoit comme le » centre de la bonne compagnie. » L'Abbé Gédouin n'eut qu'à s'y » montrer pour y être goûté, & il » y acquit des amis qui s'intéresse» rent vivement à sa réputation & » à sa fortune.

M. de Fontenelle, déja connu dans la République des Lettres par des Pieces qui annonçoient de grands talens, étoit admis dans cette société.

M. de Voltaire, encore enfant fut présenté à Mademoiselle de Lenclos. Elle l'examina avec une grande attention ; & ce qui fait l'éloge de son discernement, c'est qu'elle semble avoir jugé dès-lors qu'il seroit un jour tel que nous le voyons aujourd'hui. Elle conçut pour lui tant d'amitié, & augura si bien de ses talens, qu'elle lui légua une somme pour acheter des Livres.

Mademoiselle de Lenclos supportoit sa mauvaise santé avec une patience admirable. Elle eut d'elle-même sur la fin de ses jours l'attention d'aller à sa Paroisse aussi souvent que ses forces le lui permirent. Elle fit une confession gé-

nérale, & reçut tous ses Sacremens, avec les sentimens d'une véritable piété. Les approches de la mort n'altérerent cependant point la sérénité de son ame, elle conserva jusqu'au dernier moment les agrémens & la liberté de son esprit. » Si l'on pouvoit croire, » disoit-elle quelquefois, comme » Madame de Chevreuse, qu'en » mourant on va causer avec tous » ses amis en l'autre monde, il se» roit doux de le penser. On dit même que quelques heures avant d'expirer, ne pouvant dormir, elle fit ce quatrain.

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage.
Je suis en âge de mourir,
Que ferois-je ici davantage?

Mademoiselle de Lenclos mourut le 17 Octobre 1705, âgée de quatre-vingt-dix ans. On peut juger de la douleur que sa perte causa à tous ses amis. Nous voyons encore de nos jours des personnes qui l'ont connue, & qui n'en parlent qu'avec admiration & une espece d'enthousiasme.

Le Marquis de la Fare, célébre par ses aimables Poësies, en parloit dans ces termes : » Je n'ai » point vû Mademoiselle de Len- » clos dans la fleur de sa premiere » beauté ; mais à l'âge de 50 ans, » & même au-delà de 70, elle a » eu des Amans qui l'ont adorée, » & les plus honnêtes gens de » France pour amis. Je n'ai point » connu de femme plus respecta-

» ble & plus digne d'être regret-
» tée. Elle rassembloit chez elle ce
» qu'il y avoit à Paris d'honnêtes
» gens, qui y étoient attirés par
» les charmes de sa conversation;
» & sa maison étoit peut-être mê-
» me dans les derniers tems de sa
» vie la seule où l'on osât encore
» faire usage des talens de l'esprit,
» & où l'on passât des journées
» entieres sans jeu & sans ennui.
» Enfin, jusqu'à l'âge de 87 ans,
» elle fut recherchée par la meil-
» leure compagnie de son tems;
» & l'on peut dire qu'avec un es-
» prit né pour les agrémens, &
» qui n'a jamais sacrifié qu'aux
» graces, elle a toujours conservé
» une imagination légere & bril-
» lante, & un jugement admirable.

Le nom ſeul de ſes principaux amis fait ſon éloge. Les perſonnes de la plus haute naiſſance & du premier mérite ſe firent un honneur d'être du nombre de ceux qu'elle vouloit bien admettre dans ſon commerce & dans ſon amitié.

L'on ne manqua pas de faire à ſon ſujet les contes dont on croit ordinairement devoir embellir l'hiſtoire des perſonnes d'un mérite extraordinaire. Un Noctambule, un petit homme noir, un revenant enfin lui avoit apparu, diſoit-on, lorſqu'elle n'avoit encore que dix-huit ans, & lui avoit prédit tout ce qui devoit lui arriver.

Mademoiſelle de Lenclos s'étoit fait des maximes qui annonçoient la ſolidité & la juſteſſe de ſon eſprit;

» Que les femmes sont à plain-
» dre, disoit-elle quelquefois! leur
» propre sexe est leur ennemi le
» plus cruel, un mari les tyran-
» nise, un amant les méprise &
» souvent les déshonore; obser-
» vées de toute part, contrariées
» sans cesse, toujours dans la crain-
» te & dans la gêne, sans appui,
» sans secours; elles ont mille ado-
» rateurs & n'ont pas un seul ami:
» faut-il s'étonner si elles ont de
» l'humeur, des caprices & de la
» dissimulation. « Aussi, disoit-elle,
que si-tôt qu'elle avoit été capable
de raisonner, elle avoit examiné
lequel des deux sexes avoit le plus
beau rôle, & que s'étant apperçue
que le meilleur lot n'étoit pas échû
aux femmes, elle s'étoit faite hom-
me.

Suivant elle la beauté ſans grace étoit un ameçon ſans appas. Elle diſoit qu'une femme ſenſée ne devoit jamais prendre d'amans ſans l'aveu de ſon cœur, ni de mari ſans le conſentement de ſa raiſon. Elle répétoit ſouvent qu'on avoit beſoin de plus d'eſprit pour faire l'amour comme il faut, que pour commander les armées. C'eſt d'après cette maxime qu'elle recommandoit aux femmes d'acquérir des talens, & de cultiver leur eſprit. Une liaiſon de cœur eſt, diſoit-elle, celle de toutes les piéces où les entre-actes ſoient les plus longs & les actes les plus courts: de quoi remplir ces intermedes, ſinon par les talens.

On l'entendoit quelquefois dire

à ses amis, qu'il falloit faire provision de vivres & non pas de plaisirs, qui devoient être pris au jour la journée; qu'il falloit se contenter du jour où l'on vivoit, le lendemain oublier le jour précédent, & tenir à un corps usé, comme à un corps agréable. Que l'on étoit bien à plaindre quand on avoit besoin de secours de la Religion pour se conduire, & que c'étoit la marque d'un esprit bien borné, ou d'un cœur bien corrompu.

Quelqu'un lui faisoit un jour compliment sur la considération que lui marquoient des personnes de la premiere qualité. » Les grands » Seigneurs, répondit-elle, se glo» rifient du mérite de leurs ancê» tres, parce qu'ils n'en ont point

» d'autre ; les beaux esprits se glo-
» rifient de leur propre mérite,
» parce qu'ils le croyent unique,
» les gens de bon sens ne se glo-
» rifient de rien. « Souvent elle traitoit de choses vaines le bouclier d'Achille, le bâton de M.... de Fr... & la Cr... d'un Ev....

Mademoiselle de Lenclos n'a pas toujours été sans regret sur les erreurs de sa jeunesse ; dans une Lettre qu'elle écrit à M. de Saint-Evremont, elle lui parle ainsi :
» Tout le monde me dit que j'ai
» moins à me plaindre du tems
» qu'une autre : de quelque façon
» que cela soit, si l'on m'avoit
» proposé une telle vie, je me se-
» rois pendue. «

Elle rendoit graces à Dieu tous

les soins de son esprit, & le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur. Si j'avois assisté au Conseil du Créateur, disoit-elle quelquefois, lorsqu'il forma la nature humaine, je lui aurois conseillé de mettre les rides sous le talon.

L'amour n'étoit pas à ses yeux un sentiment bien respectable, mais elle avoit une grande vénération pour l'amitié, jusqu'à dire à ses Amans qu'ils n'avoient point de rivaux plus à craindre que ses amis. Mais quoiqu'elle ne jugeât pas de l'amour avantageusement, cela ne l'empêchoit pas de dire qu'il n'y avoit rien de si varié que les plaisirs qu'il nous procure, quoiqu'ils soient toujours au fond les mêmes.

Les Poëtes sont des fous, disoit-elle, à cette occasion, d'avoir donné au fils de Vénus un flambeau, un arc, un carquois; la puissance de ce Dieu ne réside que dans son bandeau: tant que l'on aime, on ne réfléchit point; dès qu'on réfléchit, on n'aime plus. L'on trouvera plusieurs de ces maximes répandues dans les Lettres que l'on va lire.

Les malheurs que les amis de Mademoiselle de Lenclos pouvoient éprouver ne servoient qu'à augmenter son attachement pour eux. Son empressement à les secourir de ses conseils, de son crédit & de sa bourse fut toujours le même. M. de S. Evremont n'en fut point oublié dans son exil. Elle employa pour obtenir son rappel tous ceux de

ses

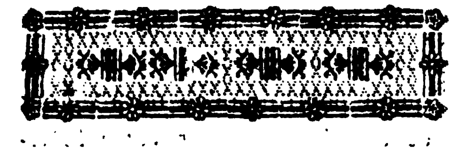
ſes amis qui avoient quelque crédit auprès des Miniſtres. Mais tous leurs efforts n'eurent de ſuccès que dans un tems où M. de Saint Evremont trop âgé ne voulut plus profiter de ſon rappel, & aima mieux, comme il le diſoit lui-même, reſter avec des gens accoutumés à ſa loupe.

Mademoiſelle de Lenclos eut toujours pour maxime inviolable de ne jamais rien recevoir de ſes amans, ni même de ſes amis. Lorſque la vieilleſſe & ſa mauvaiſe ſanté eurent multiplié ſes beſoins, M. de la Rochefoucault & pluſieurs autres de ſes amis lui envoyerent des préſens & des ſecours conſidérables : elle les refuſa conſtamment. En un mot, ſi Mademoi-

selle de Lenclos eût été un homme, on n'auroit pas pû lui refuser le titre du plus honnête & du plus galant homme qui fût jamais. M. de Saint-Evremont a caractérisé son ame admirablement dans ce quarrain.

> L'indulgente & sage Nature
> A formé l'ame de Ninon.
> De la volupté d'Epicure
> Et de la vertu de Caton.





LETTRE PREMIERE.

MOI, Marquis, me charger de votre éducation, & vous guider dans la carriere où vous allez entrer ! Ah, c'est trop exiger de mon amitié. Vous le sçavez ; une femme, qui n'est plus de la premiere jeunesse, paroît-elle prendre un intérêt particulier à un jeune-homme ? on ne manque pas de dire qu'elle veut le mettre dans le monde ; & de quelle malignité n'assaisonne-t-on

pas cette expreſſion? Seroit-il prudent de m'expoſer à l'application qu'on pourroit m'en faire? Tout ce que je puis pour votre ſervice, c'eſt d'être votre confidente. Vous me ferez part des ſituations où vous vous trouverez avec les femmes, & je tâcherai de vous aider à connoître leur cœur & le vôtre. Mais le plaiſir que j'enviſage dans ce commerce, ne m'empêche pas de ſentir les difficultés de mon entrepriſe. Le cœur, qui fera le ſujet de mes Lettres, raſſemble tant de contrariétés, que quiconque en parle, doit néceſſairement paroître tomber dans bien des contradictions. On croit le ſaiſir, & l'on n'embraſſe qu'une ombre. C'eſt un vrai Caméléon; vô

de différens côtés, il présente des couleurs tout opposées, & que l'on n'apperçoit pas moins dans le même sujet : attendez-vous donc à lire bien des singularités. Au reste je vous proposerai mes idées; elles pourront souvent vous paroître plus singulieres que vraies : ce sera à vous à les apprécier.

J'ai cependant un scrupule : pourrai-je être toujours sincere sans médire quelquefois de mon sexe ? Mais vous voulez sçavoir ce que je pense sur l'amour & sur celles qui l'inspirent, & je me sens assez de courage pour vous parler avec franchise : toutes les fois que je trouverai sur mon chemin une vérité, je la dirai sans beaucoup examiner auquel des deux sexes

elle pourra déplaire : vous entendez qu'alors les hommes ne feront gueres au reste avec nous.

Mais avant que de m'engager, n'ai-je donc rien à craindre pour mon repos dans le commerce que nous commençons ? L'amour est si malin ! N'entreroit-il point pour quelque chose dans notre projet ? J'examine mon cœur .... non : il est occupé ailleurs ; les sentimens qu'il a pour vous, ressemblent moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller, si la tête me tournoit un jour pour vous, nous verrions à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous feroit possible.....

Quoi, nous allons faire ensemble un cours de morale. Oui, Monsieur, de morale ; mais que ce mot

ne vous alarme point ; il ne sera question que de galanterie ; elle influe trop sur les mœurs, pour ne pas mériter une étude particuliere. Est-il de passion plus généralement ressentie que l'amour ! C'est le principal ressort de toutes nos actions ; il change ou forme les caracteres ; souvent il fait le bonheur ou le malheur de notre vie, & nous décide en bien ou en mal. Seroit-il rien de plus utile que de le bien connoître ; mais pourrai-je réussir à vous en donner des idées justes ? Je n'ose pas m'en flatter. Tout ce que je puis vous promettre, c'est beaucoup de bonne volonté. Je ne crains qu'une chose : en vous parlant trop souvent raison ne vous ennuirai-je point quelquefois ? car

je suis une raisonneuse impitoyable quand je m'y mets. Avec un autre cœur que celui que vous me connoissez, j'aurois fait le Philosophe le plus complet qu'on eût jamais vû. Adieu ; nous commencerons quand il vous plaira.

Je soupe ce soir chez M. D. L. R. F. C. avec Madame de la Sabliere & la Fontaine. Ne vous y verra-t-on pas ?



LETTRE

LETTRE II.

OUI, Monſieur, je vous tiendrai parole ; dans toutes les occaſions je ſerai ſincere, duſſe-je l'être à mes propres dépens. Ma fermeté va plus loin que vous ne l'imaginez ; peut-être même la ſuite de notre commerce ne vous fera-t-elle que trop connoître que quelquefois je pouſſe cette vertu juſqu'à la ſévérité. Mais ſouvenez-vous alors que je n'ai que le dehors d'une femme ; je ſuis homme par le cœur & par l'eſprit. Voici la méthode que je veux ſuivre avec vous. Comme je ne cherche qu'à m'éclairer moi-même, avant que de vous communiquer mes idées ;

mon deſſein eſt de les propoſer à l'excellent homme chez lequel nous ſoupâmes hier. Il n'a pas, j'en conviens, trop bonne opinion de la pauvre humanité : vous ſçavez qu'il ne croit non plus aux vertus qu'aux *eſprits*. Mais cette roideur, mitigée par mon indulgence pour les foibleſſes humaines, vous donnera, je crois, l'eſpece & la doſe de Philoſophie qu'il faut dans le commerce des femmes. Venons à la ſuite de votre Lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites-vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégoût, l'ennui vous ſuivent par-tout. Vous cherchez la ſolitude ; en jouiſſez-vous, elle vous laſſe ; vous ne ſça-

vez en un mot à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi : car ma charge est de vous dire ma pensée sur tout ce qui pourra vous arrêter ; je ne sçais cependant si vous ne me ferez pas souvent des questions aussi embarrassantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *mésaise* que vous éprouvez n'a point d'autre cause que le vuide où se trouve votre cœur. Ce cœur est sans amour, & il est fait pour en ressentir. Vous avez précisément ce qu'on appelle *le besoin d'aimer*. Oui, Marquis, la nature en nous formant, nous a donné une portion de sentimens, dont l'activité doit s'exercer sur quelque objet. Votre âge est fait pour

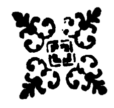
les agitations de l'amour : tant que ce ſentiment ne vous occupera pas, il vous manquera toujours quelque choſe : l'inquiétude dont vous vous plaignez, ne finira point. L'amour eſt le reſſort du cœur, comme la chaleur l'eſt du corps ; aimer, c'eſt remplir le vœu de ſa nature ; je tranche le mot, c'eſt ſatisfaire à un beſoin. Mais s'il eſt poſſible, mettez un frein à ce ſentiment : qu'il n'aille pas juſqu'à la paſſion. Je dirois volontiers de lui ce qu'on a dit de l'argent : c'eſt un bon ſerviteur, mais un très-mauvais maître. Voulez-vous éviter qu'il devienne le vôtre, préférez à la ſociété des femmes reſpectables le commerce de celles qui ſe piquent d'être plus amuſantes que ſolides. A votre

âge, ne pouvant penser à prendre un engagement sérieux, on n'a pas besoin de trouver un ami dans une femme ; on ne doit y chercher qu'une maîtresse aimable.

Le commerce des femmes à grands principes, ou de celles que les ravages du tems forcent à ne plus se faire valoir que par les grandes qualités, est excellent pour un homme, qui, comme elles, est sur le retour : pour vous, ces femmes seroient trop bonne compagnie, si j'ose m'expliquer ainsi. Il ne nous faut de richesses qu'à proportion de nos besoins ; attachez-vous donc à celles qui joignent à une figure aimable de la douceur dans le commerce, de la gayeté dans l'humeur, du goût

pour les plaiſirs de ſociété, & qu'une affaire de cœur n'effarouche pas. Aux yeux d'un homme raiſonnable elles paroiſſent trop frivoles, me direz-vous; mais croyez-vous qu'elles doivent être jugées avec tant de ſévérité? Soyez perſuadé, Marquis, que ſi malheureuſement elles acquéroient plus de ſolidité dans le caractere, elles & vous y perdreriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités ſolides! Eh ne les trouvez-vous pas dans un ami!... vous dirai-je tout? ce n'eſt point de nos vertus que vous avez beſoin, mais de notre enjouement & de nos foibleſſes; l'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui ſeroit eſtimable à tous égards, deviendroit

trop dangereux pour vous. Jufqu'à ce que vous puiffiez penfer au contrat, ne cherchez qu'à vous amufer avec les belles : un goût paffager doit feul vous y attacher : gardez-vous de vous en occcuper plus férieufement; je vous le prédis, vous ne pourriez faire avec elles qu'une mauvaife fin.



LETTRE III.

VOus avez raiſon, Monſieur, la façon dont je vous écrivis hier, n'eſt qu'une ſuite de la bonne opinion que j'ai de vous. Si vous ne penſiez pas plus ſolidement que la plûpart des jeunes gens, je vous aurois parlé ſur tout un autre ton : mais, je m'en ſuis apperçue, vous étiez prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule frivolité. Fiez-vous à moi : je ſçais la façon dont votre cœur a beſoin d'être affecté. Je le répete : ne vous attachez qu'à une femme qui, comme un enfant aimable, vous amuſe par d'agréables folies, par de légers caprices, & par tous ces jolis dé-

fauts qui font le charme d'un commerce galant.

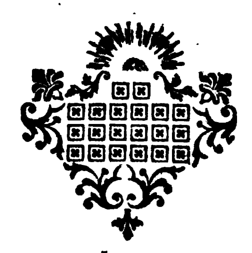
Voulez-vous que je vous dife ce qui rend l'amour dangereux? C'eſt l'idée fublime que l'on s'aviſe quelquefois de s'en former. Mais dans l'exacte vérité, l'amour pris comme paſſion, n'eſt qu'un inſtinct aveugle qu'il faut ſçavoir apprécier, un appétit qui détermine pour un objet plutôt que pour un autre, ſans qu'on puiſſe donner la raiſon de cette préférence : conſidéré comme liaiſon d'amitié où la raiſon préſide; ce n'eſt plus une paſſion, ce n'eſt plus de l'amour, c'eſt une eſtime, affectueuſe à la vérité, mais tranquille, incapable de vous tirer de votre ſituation. Si, marchant ſur les traces de nos anciens

Héros de Roman, vous allez jusqu'aux grands ſentimens, vous verrez que cet héroïſme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triſte & ſouvent funeſte : c'eſt un vrai fanatiſme ; mais dégagez-le de tout ce que l'opinion lui prête, il va faire votre bonheur, votre gloire & vos plaiſirs ; ſi c'étoit la raiſon ou l'entouſiaſme qui formât les affaires de cœur, ſoyez-en bien convaincu, l'amour deviendroit inſipide ou frénétique. Suivez le chemin que je vous indique, c'eſt le ſeul moyen d'éviter ces deux extrémités. Il eſt pluſieurs ſortes d'amours ; ou plutôt à combien de liaiſons qui ne lui reſſemblent guéres, ne prodigue-t-on pas le nom d'amour ? Celle dont vous avez

besoin est la galanterie; vous ne trouverez que chez les femmes dont je vous parle ce qu'il faut pour la former; votre cœur veut être occupé, elles sont faites pour le remplir. Essayez de ma recette; & vous vous en trouverez bien....

Je vous avois promis de la raison, il me semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu; je viens de recevoir une lettre charmante de M. de Saint-Evremont; il faut que j'y réponde. Je veux en même tems lui proposer les idées dont je vous fais part; je serois bien trompée, s'il ne les approuve pas. J'aurai demain Moliere : nous relirons le Tartuffe, où il doit faire quelques chan-

gemens ; comptez, Marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractere.



LETTRE IV.

QUOI que j'en dise, vous tenez toujours pour votre premier sentiment? Vous voulez pour Maîtresse une personne respectable, qui puisse devenir en même-tems votre amie. Ces sentimens mériteroient sans doute des éloges, si dans l'usage, ils pouvoient vous procurer le bonheur que vous en attendez; mais l'expérience vous prouve que tous ces grands mots ne sont que de pures illusions. Pour une affaire de cœur, n'est-il donc question que de qualités sérieuses? Je serois tentée de croire que les Romans vous ont gâté l'esprit. Les propos sublimes que l'on tient dans

ſes converſations, vous ont éblouis. Eh ! que prétendez-vous faire de ces chimeres de la raiſon ? Je dirois volontiers : voilà de belle monnoie, c'eſt dommage qu'elle ne puiſſe point entrer dans le commerce ! Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme ſolide, pleine de vertus & de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'himénée ; j'ai penſé dire à ſa gravité. Mais à préſent qu'il ne vous faut qu'une agréable occupation, gardez-vous d'être ſi raiſonnable. Les hommes, pour l'ordinaire, diſent qu'ils cherchent en amour les qualités eſſentielles. Qu'ils feroient à plaindre, s'il les y trouvoient ! qu'y gagneroient-ils ? d'être édifiés ? Ils

n'ont besoin que d'amusement. Une Maîtresse aussi estimable que vous l'exigez, seroit une épouse pour laquelle vous auriez un respect infini, j'en conviens; mais de l'empressement; point du tout. Une femme de ce mérite vous assujettit, vous humilie trop, pour que vous l'aimiez long-tems. Forcés de l'estimer, de l'admirer même quelquefois, vous ne pouvez vous défendre de cesser de l'aimer. Tant de vertu est un reproche trop direct, une critique trop importune de vos travers, pour ne pas, à la fin, révolter votre orgueil, & dès qu'on le mortifie, adieu l'amour. Analisez bien vos sentimens, examinez votre conscience; vous verrez que je dis vrai. Ce

n'eſt pas que je ne deſire très-ardemment que les ſentimens délicats & le mérite réel euſſent plus de pouvoir ſur vos cœurs : qu'ils fuſſent capables de les remplir & de les fixer pour toujours ; mais dans l'uſage on ſent que cela n'eſt pas. Je ne raiſonne point, j'en fais ici une déclaration expreſſe, ſur ce que vous devriez être, mais ſur ce que vous êtes en effet. Mon deſſein eſt de vous faire connoître le cœur tel qu'il eſt, non tel que je voudrois qu'il fût. Je gémis la premiere ſur la dépravation de votre goût, quelque indulgente que je paroiſſe ſur vos travers ; & je rougis de voir que le ſentiment le plus propre à nous rendre heureux, ne puiſſe ſervir, étant bien apprécié, qu'à

qu'à nous humilier. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur, je veux du moins vous apprendre à en tirer le meilleur parti : & puisque je ne puis vous rendre sage, je tâcherai de vous enseigner les moyens d'être heureux. On l'a dit il y a long-tems ; vouloir détruire les passions, ce seroit entreprendre de nous anéantir ; il ne faut que les régler. Elles sont entre nos mains ce que les poisons sont dans la Pharmacie ; préparés par un Chimiste habile, ils deviennent des remédes bienfaisans.



LETTRE V.

SÇAVEZ-vous bien, Monſieur, que vous me donnerez à la fin de l'humeur ? Eſt-il poſſible qu'avec de l'eſprit vous ayez quelquefois ſi peu d'intelligence ! Je le vois à votre Lettre : vous ne m'avez point entendue ; vous ai-je jamais dit qu'il falloit que vous priſſiez pour Maîtreſſe un objet mépriſable ? Qu'un pareil conſeil eſt loin de ma penſée ! J'ai dit & je le répéte, qu'actuellement vous n'avez beſoin que d'une liaiſon de cœur ; & que pour la rendre agréable, vous ne devez pas vous attacher uniquement aux qualités ſolides, aux grands ſentimens : je ſçais ce qui

fixe, ce qui amuse les hommes. Un trait d'humeur inattendu, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le sens commun, tout cela fait plus d'effet sur eux, les attache davantage que toute la raison imaginable, que la solidité du caractere.

* Quelqu'un, que vous estimez par la justesse & la force de ses idées, disoit un jour chez moi, *que le caprice est dans les femmes, tout près de la beauté pour être son contre-poison.* Je combattis cette opinion avec tant de vivacité, qu'on vit aisément que la maxime contraire étoit mon sentiment. En effet je crois très-fermement que le caprice n'est près de la beauté, que pour

* M. la Bruiere.

en ranimer les charmes, pour les faire valoir, pour leur servir d'aiguillon & d'assaisonnement. Il n'est point de sentiment plus froid, qui dure moins que l'admiration. On s'accoutume si aisément à voir les mêmes traits, quelques réguliers qu'ils soient! Cette régularité même, lorsqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie ni action, détruit bientôt le sentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut donc seule jetter sur une belle figure la variété nécessaire, pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même situation : malheur à la femme trop égale; son uniformité affadit & dégoûte : c'est toujours la même statue, un homme a toujours raison avec elle : elle est si

bonne, si douce, qu'elle enleve aux gens, jusqu'à la liberté de quereller, & cette liberté est souvent un si grand plaisir. Mettez à sa place une femme vive, capricieuse, décidée (le tout cependant jusqu'à un certain point) tout va changer de face. L'Amant trouvera dans la même personne le plaisir du changement. L'humeur est un sel dans la galanterie, qui l'empêche de se corrompre. L'inquiétude, la jalousie, les querelles, les raccommodemens, les dépits sont les alimens de l'amour. Variété enchanteresse, qui remplit, qui occupe un cœur sensible, bien plus délicieusement que la régularité des procédés, & que l'ennuyeuse égalité de ce qu'on appelle bon

caractere. Voilà comme l'on doit vous gouverner.

En vain la raiſon gémit : tout vous dit que l'idole de votre cœur eſt un aſſemblage de caprice & de folie ; mais c'eſt un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Si vous faites des efforts pour vous dégager, ſouvent ils ne ſervent qu'à reſſerrer davantage votre chaîne ; l'amour n'eſt jamais ſi fort que quand on le croit prêt à finir par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout eſt convulſif. Veut-on le réduire au régime ? il languit, il expire. Tirez la conſéquence pour vos femmes à grands principes.

. . . .

LETTRE VI.

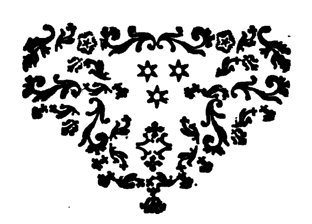
J'EN conviens avec vous, Marquis ; une femme qui n'a que de l'humeur & des caprices, eſt d'un commerce bien épineux, elle rebute à la fin. Ses inégalités, ou trop fréquentes, ou trop outrées, doivent faire de l'amour une longue querelle, un orage continuel. Auſſi n'eſt-ce pas à une perſonne de ce caractere que je vous ai conſeillé de vous attacher. Vous allez toujours au-delà de mes idées : tâchons de les réduire au point de préciſion qu'exige la bonne foi dans le commerce. Je ne vous ai peint dans ma derniere Lettre, qu'une femme aimable, & qui le

devient encore davantage par une nuance d'inégalité; & vous ne me parlez que d'une femme mauſſade, aigre, emportée. Que nous ſommes éloignés de compte! quand j'ai parlé d'humeur, j'ai uniquement entendu celle que donne un goût violent, inquiet, quelquefois un peu jaloux; celle qui naît de l'amour même, & non pas la dureté naturelle qu'on appelle ordinairement *humeur*. Quand c'eſt l'amour qui rend une femme injuſte: quand lui ſeul cauſe ſes vivacités, quel ſera l'Amant aſſez peu délicat pour s'en plaindre? Ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la paſſion? Quiconque ſçait ſe contenir dans de juſtes bornes, eſt médiocrement amoureux.

peut-

Peut-on l'être, en effet, sans être entraîné par la fougue d'un penchant impétueux, sans éprouver toutes les révolutions que nécessairement il occasionne ? Non, sans doute. Eh! qui peut voir toutes ces agitations dans l'objet aimé sans un secret plaisir ? Tout en se plaignant de ses injustices, de ses emportemens, on n'en sent pas moins délicieusement, au fond, qu'on est aimé, qu'on l'est avec passion, & que ces mêmes injustices en sont une preuve d'autant plus convainquante, qu'elle est involontaire. Pouvez-vous croire après cela que mon dessein ait été de faire l'apologie d'une femme de mauvaise humeur ? Si les orages qu'elle vous fait essuier naiss-

ſent d'un fond de bruſquerie naturelle, d'un eſprit faux, d'un caractere envieux & tyrannique, elle ne formera qu'une femme haïſſable, n'occaſionnera que des querelles rebutantes : une liaiſon de cœur devient alors un vrai ſupplice; il faut s'en délivrer le plutôt qu'il eſt poſſible.



LETTRE VII.

VOus croyez, Monſieur, m'avoir oppoſé un raiſonnement invincible, en me diſant qu'on n'eſt pas maître de donner ſon cœur à qui l'on veut, & que par conſéquent vous n'êtes pas libre de choiſir l'objet de votre attachement.....? Morale d'Opéra! Abandonnez ce lieu commun aux femmes, qui croyent par-là juſtifier toutes leurs foibleſſes; il faut bien qu'elles aient quelque choſe à quoi ſe prendre. Semblables à ce bon Gentilhomme dont parle Montagne, qui lorſque la goute le *poignoit*, auroit été bien fâché de n'avoir point à ſe récrier, *maudits jambons!*

C'eſt un coup de ſympathie.... Cela eſt plus fort que moi..... eſt-on maître de ſon cœur....? Il n'eſt plus permis de repliquer, quand elles ont donné de ſi bonnes raiſons. Elles ont même ſi bien accrédité ces maximes, qu'eſſayer de les combattre, c'eſt vouloir s'attirer tout le monde ſur les bras. Mais pourquoi ces maximes ſi ſingulieres trouvent-elles tant d'Apologiſtes? C'eſt que tout le monde a intérêt qu'elles ſoient reçues. L'on ne ſe défie pas ſeulement que de pareilles excuſes, loin de juſtifier les travers, ſont un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger: & remarquez qu'on n'appelle à ſon aide les coups du deſtin, que lorſqu'il s'agit d'un mauvais choix.

Effet de l'orgueil! on met ſur le compte de la Nature tout le blâme d'une paſſion déréglée, pour faire à ſon jugement tout l'honneur d'une inclination raiſonnable. Nous ne voulons conſerver de liberté que pour bien faire. Avons-nous fait une ſottiſe? nous y avons été forcés par un aſcendant invincible. Nous dirions volontiers de la Nature ce que la Fontaine dit de la Fortune :

Le bien, nous le faiſons; le mal, c'eſt la
Nature.
On a toujours raiſon, le Deſtin toujours
tort.

Permettez donc que j'oſe n'être pas de l'avis de la multitude. L'amour eſt involontaire, je le ſçais;

c'eſt-à-dire, qu'on n'eſt pas le maître de prévoir ni d'éviter la premiere impreſſion qu'un objet fait ſur notre cœur. Mais en même-tems je ſoutiens qu'il eſt poſſible d'affoiblir, même de détruire abſolument cette impreſſion, quelque profonde qu'on la ſuppoſe, & cela me ſuffit pour condamner tout penchant déraiſonnable ou déshonorant. Eh combien n'avons-nous pas vû de femmes parvenir à étouffer dans leur cœur une foibleſſe qui les avoit ſurpriſes, dès qu'elles ont apperçu que l'objet de leur affection étoit indigne d'elles? Combien ont ſurmonté l'amour le plus tendre & l'ont ſacrifié aux convenances d'un établiſſement? La fuite, le tems, l'abſence, ſont

un remede auquel une paſſion, quelque vive qu'on la ſuppoſe, ne peut jamais réſiſter : inſenſiblement elle s'affoiblit & s'éteint enfin tout-à-fait. A quoi tout ceci ſe réduit-il? à cette vérité; l'amour n'eſt fort que de notre foibleſſe.

Je ſçais que pour ſortir avec honneur d'une pareille entrepriſe, il ne faut pas moins que toute la force de la raiſon : je comprens encore facilement que les difficultés que l'on imagine à remporter une ſi grande victoire, ne nous laiſſent pas aſſez de courage pour l'entreprendre; ainſi quoiqu'au fond perſuadée qu'il n'y a point de penchant invincible dans la ſpéculation, je crois qu'il y en a bien peu de vaincus dans la pratique; &

pourquoi ? C'eſt qu'on ne veut pas même eſſayer ſi l'on pourra réuſſir. Mais après tout j'imagine que, n'étant ici queſtion que d'une galanterie, ce ſeroit une folie que de vous mettre à la torture pour détruire l'inclination que vous auriez priſe pour une femme plus ou moins aimable : & cependant comme vous n'êtes encore épris d'aucune, permettez que j'inſiſte ſur les raiſons qui m'ont déterminée à vous indiquer le caractere que j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux.



LETTRE VIII.

POURQUOI, demandois-je un jour à Madame de.... avez-vous quitté le Marquis..... pour vous attacher au Commandeur. Ce procédé fait tort à votre goût; prenez-y garde : on nous juge sur l'objet de notre attachement, & la supériorité du Marquis sur son rival est si grande, que ce changement a scandalisé tout le monde. » Le » mérite du premier, me dit-elle, » lui donnoit de trop grands droits » sur ma liberté, & lui inspiroit » une confiance qui bientôt a blessé » la fierté d'une femme qui sent » ce qu'elle vaut. Avec un homme » aussi aimable, on est toujours

» ſur le *qui vive ;* les agaceries des
» autres femmes vous inquiétent
» ſans ceſſe. Trop tendre pour ne
» pas avoir de la jalouſie, trop
» vaine pour en montrer, mon
» état étoit toujours violent : je
» n'oſois me permettre la moindre
» coquetterie, ou le plus léger
» caprice. Quel ſupplice pour une
» femme, jeune, vive, & qui veut
» plaire ! Cette ſituation étoit trop
» gênante pour pouvoir durer. Le
» Commandeur ſe préſenta dans
» un moment où je ſentois le plus
» vivement le poids de mes chaî-
» nes. Je cherchois un homme at-
» taché, mais ſans prétentions :
» aſſez aimable cependant pour
» ne pas me faire rougir de ſa con-
» quête, & avec lequel je puſſe

» rendre ſans danger aux autres » femmes toutes les inquiétudes » qu'elles m'avoient données. Le » Commandeur parut répondre à » l'idée que je m'étois formée. Je » ſerai avec lui tout ce qu'il me » plaira : j'aurai des caprices, des » hauteurs, de l'humeur ſans con- » ſéquence. Eh comptez-vous donc » pour rien d'avoir avec un hom- » me des torts impunement....! » Eh bien, continua-t-elle, m'ac- » cuſerez-vous encore de caprice? » mon infidélité n'eſt-elle pas l'ou- » vrage de mon diſcernement?

Apprenez, Marquis, par ce récit combien les femmes ſe font de tort en admettant en amour une aveugle fatalité; tandis que leur choix eſt ordinairement le fruit de

la plus ſaine réflexion. Elles diſent, & on les croit ſur leur parole, qu'elles ſont entraînées par un pouvoir inconnu..... Je prens en cette occaſion leur défenſe contre elles-mêmes. C'eſt autoriſer les hommes à les croire frivoles, imprudentes, & incapables de retour ſur elles-mêmes. Je ſoutiens, moi, qu'elles ne ſe déterminent qu'après avoir fait une combinaiſon exacte des avantages & des peines qu'elles pourront trouver en ſe décidant pour un homme plutôt que pour un autre : opération que l'amour-propre fait ſouvent ſans nous en avertir. Demandez, par exemple, à cette Bourgeoiſe les raiſons de la préférence qu'elle donne à un Financier ſur un homme de

ſon état, & ſupérieur en mérite. Elle ne manquera pas d'appeller à ſon ſecours les coups de ſympathie. Preſſez-là d'être ſincere; voici ce qu'elle vous répondra : L'homme que je préfére va, par ſa magnificence, déſoler ma meilleure amie & l'orgueilleuſe pauvreté de ſon Préſident. Son opulence rendra tant à mon luxe, ſa bêtiſe tant à ma malignité, ſa confiance tant à ma coquetterie, & ſon équipage tant à ma vanité : avec lui je puis être arrogante, maligne, coquette, vaine, pareſſeuſe; avec l'autre, il faudroit être raiſonnable, attentive, conſéquente, eſtimable; je périrois d'ennui.

Croyez-vous que ce ſoit par un coup de ſympathie qu'une dévote

ſe détermine plutôt pour un Moine, ou pour ſon Directeur, que pour un Militaire ? Vous figurez-vous que lorſque la Ducheſſe de.... prend un Danſeur de l'Opéra, ce ſoit la fatalité de ſon étoile qui l'ait décidée ? Non, Marquis, rendez-nous plus de juſtice. Nous ſommes plus éclairées, plus conſéquentes que vous ne le croyez. Chacune de nous fait intérieurement ſon petit calcul, examine, juge ce qui convient à ſon goût, à ſon état, à ſon humeur, & nous raiſonnons plus que nous ne l'imaginons nous-mêmes. On ne croit plus aujourd'hui aux *facultés occultes*, ni aux enchantemens. On cherche la raiſon de tout; avec de bons yeux on la trouve. Dans le commerce de la

galanterie, les deux ſexes on toujours un compte ouvert entr'eux : chacun combine ſa miſe & celle de ſon aſſocié, & l'on ne s'engage jamais guéres ſans ſçavoir pourquoi, ou même, diſons-le franchement, ſans eſpérer de faire une dupe.



LETTRE IX.

EH! qui doute, Marquis, que ce ne ſoit par le mérite eſſentiel que l'on parvient à plaire aux femmes? Il n'eſt queſtion que de ſçavoir quelle idée vous attachez à cette expreſſion. Appellez-vous mérite eſſentiel, la ſolidité de l'eſprit, la juſteſſe du diſcernement, l'étendue de l'érudition, la prudence, la diſcrétion, que ſçais-je moi? cet amas de vertus qui vous embarraſſent ſouvent plus qu'elles ne vous rendent heureux? en ce cas nous ne nous entendons pas. Réſervez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes; ils ſont

ſont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie, échangez toutes ces vertus contre autant d'agrémens; c'eſt-là le ſeul mérite qui ſoit de miſe en ce pays-là : c'eſt la ſeule monnoye qui puiſſe y avoir cours, & gardez-vous de dire que ce ſoit de la fauſſe monnoye. Le vrai mérite conſiſte peut-être moins dans une perfection réelle, que dans celle de convention, & il eſt bien plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons plaire, que de poſſéder celles que l'on croit réellement eſtimables. Il faut prendre les mœurs, quelquefois même les travers des peuples chez leſquels on eſt obligé de vivre, ſi l'on y veut vivre agréablement.

Quelle eſt la deſtination des femmes ? Quel eſt leur rôle parmi vous ? C'eſt de plaire : or les charmes de la figure, les graces de la perſonne, toutes les qualités aimables & brillantes ſont les ſeuls moyens d'y parvenir. Les femmes les poſſedent au ſuprême dégré ; & c'eſt par ces qualités qu'elles veulent qu'on leur reſſemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité, elles jouent le beau rôle, puiſqu'elles ſont deſtinées à vous rendre heureux. N'eſt-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos mœurs, que vous devez vos plaiſirs les plus ſatisfaiſans, les vertus ſociales, votre bien-être enfin ? Soyez de bonne foi. Les ſciences ſeules,

l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même, dont vous faites, avec raiſon, tant de cas, ſeroient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux, ou du moins le plaiſir que vous en recevriez ſeroit-il aſſez vif pour vous faire ſentir que vous l'êtes? Non, ſans doute. Rien de tout cela ne pourroit vous tirer de l'ennuyeuſe uniformité dont vous reſteriez accablé, & vous ſeriez les êtres les plus reſpectables & les plus à plaindre. Mais les femmes ſe ſont chargées de diſſiper cette langueur mortelle par la gayeté piquante qu'elles mettent dans leur commerce, par les charmes qu'elles ont ſçu répandre dans la galanterie; une joie folâtre, un aimable délire, une ivreſſe

délicieuſes, ſont ſeules capables de réveiller votre attention, & de vous faire appercevoir que vous êtes heureux : car, Marquis, il y a bien de la différence entre jouir ſimplement du bonheur, & ſavourer le plaiſir d'en jouir. La poſſeſſion du néceſſaire ne met point un homme à ſon aiſe; c'eſt le ſuperflu qui le rend riche, & qui lui fait ſentir qu'il l'eſt. Ce ne ſont point les qualités ſupérieures ſeules qui vous rendent aimables, c'eſt peut-être même un vrai défaut que de n'être qu'eſſentiel. Pour être deſiré, fêté, avantages ſi chers à l'amour-propre, il faut être agréable, amuſant, néceſſaire aux plaiſirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réuſſit que par-là, & ſur-tout au-

près des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles fassent de votre sçavoir, de la justesse géométrique de votre esprit, de l'exactitude de votre mémoire ? &c. Si vous n'avez que ces avantages ; si quelques talens agréables n'en corrigent pas la rudesse, j'ai recueilli les voix ; loin de leur plaire, vous leur paroîtrez un Censeur qu'elles redouteront ; la contrainte où vous les mettrez bannira l'enjouement qu'elles se seroient permis, si vous eussiez été différent. Comment en effet risquer d'être aimable aux yeux d'un homme qui vous inquiéte par son sang froid, qui vous examine, qui ne se livre point ? On ne se met à son aise qu'avec ceux qui hazardent avec nous, qui

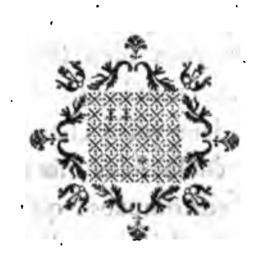
donnent prise sur eux. En un mot, la prudence, trop de circonspection fait sur l'ame des autres, ce qu'un vent froid fait sur un homme qui sort d'un appartement chaud. J'ai pensé dire que la réserve où nous nous tenons resserre les pores du cœur de ceux qui nous environnent ; ils n'osent s'épancher. Evitez ces travers, Marquis, gardez-vous de porter la glace dans la galanterie, en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir lû, qu'on plaît plutôt par d'agréables défauts que par les qualités essentielles. Les grandes vertus sont des piéces d'or dont on fait bien moins d'usage que de la monnoye.

Cette idée me rappelle le sou-

venir de ces peuples, qui, au lieu de nos métaux, n'ont que des coquillages pour ſignes de leurs échanges. Eh-bien ! croyez-vous que ces nations ne ſoient pas auſſi riches que nous avec tous les tréſors du nouveau monde ? on ſeroit tenté d'abord de prendre cette richeſſe pour une véritable pauvreté ; mais on ſe détrompe bientôt, dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or ſeroit chez ces peuples de la fauſſe monnoye. Les qualités que vous appellez eſſentielles ſont la même choſe dans la galanterie ; il n'y faut que des rocailles. Eh ! qu'importe, après tout, quel ſoit le ſigne de convention, pourvû que le commerce ſe faſſe ?

Enfin voici ma conclusion. S'il est vrai, comme vous n'en pouvez pas douter, que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes, soyez bien sûr que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. Eh ! quel seroit votre ennui, votre dégoût même de la vie, si, toujours raisonnables, vous étiez condamnés à n'être que sçavans & solides, à ne vivre qu'avec les Philosophes ? Je vous connois, vous seriez bientôt las d'être admirés, & de la façon dont vous êtes faits, vous vous passeriez bien mieux de vertus que de plaisirs. Vous amuseriez-vous après cela à vous donner pour un homme essentiel dans le sens que vous

vous l'entendez. Le vrai mérite eſt celui qu'eſtiment les gens à qui nous voulons plaire. La galanterie a ſes loix à part. Marquis, les hommes aimables ſont les ſages de ce pays-là.



LETTRE X.

RIEN de plus édifiant, Monsieur, que la peinture que vous me faites de la constance & de la fidélité dont vous vous piquerez lorsque vous serez amoureux. Mais quelque épurée que soit votre morale, êtes-vous bien sûr qu'elle doive plaire à tout le monde? Vous trouverez dans votre chemin plus d'une incrédule : les mœurs sont tellement corrompues, qu'il semble qu'on se plaise actuellement à mettre en problême toutes les vertus de la galanterie. Quelle sera votre surprise, votre indignation, lorsque vous verrez la constance traitée comme un ridicule, & re-

gardée comme la marque infaillible d'un mérite borné ! L'expérience fait la preuve de ma pensée. Les gens auxquels vous voulez ressembler ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle ? Le sentiment de leur médiocrité les y fixe, les intimide ; ils n'osent essayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir surpris son cœur, ils craignent d'abandonner un bien qu'ils désespérent de pouvoir retrouver ailleurs ; comme un instant d'attention sur le peu qu'ils valent, pourroit détromper cette femme sur leur compte : que font-ils alors ? ils érigent la constance en vertu, s'en font un titre de tyrannie sur son cœur. Avec eux l'amour de-

vient superstition, & l'inconstance un crime déshonorant : en sorte qu'un faux point d'honneur leur conserve une Amante qu'ils ne doivent qu'au caprice, à l'occasion, à la surprise. Un homme tel que vous, voudroit-il ressembler à de si minces personnages ? Elevez-vous à des sentimens plus nobles. Les gens aimables sont des effets qui appartiennent à la société ; leur destination est d'y circuler, de faire le bonheur de plusieurs. L'homme constant est aussi coupable que l'avare qui arrête la circulation dans le commerce ; il conserve un trésor souvent inutile pour lui, tandis que d'autres en feroient un si bon usage ! Rarement la passion finit en même tems des deux côtés ; la

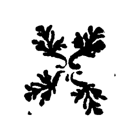
constance n'est-elle pas alors un vrai malheur? Je la compare à ce tyran de l'antiquité qui faisoit expirer un homme vivant en l'attachant à un cadavre : elle nous condamne au même supplice. Je connois quelqu'un fort aimable qui pense bien autrement que vous. Voici de quelle façon il étoit constant. Jamais il ne quittoit une femme qu'après avoir ébauché une nouvelle conquête. La premiere n'étoit négligée qu'à proportion des progrès qu'il faisoit avec la seconde ; mais malgré de si sages précautions, quelqu'événement au-dessus de la prévoyance humaine, pouvoit troubler ces arrangemens; alors il avoit pour principe de toujours bien finir avec toutes ses

& des goûts, l'habitude de la voir; la fuite de soi-même, la nécessité d'avoir quelque galanterie, le desir de plaire; l'espérance de réussir & mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion; voilà, la plûpart du tems, ce que vous prenez pour de l'amour. Les femmes sont les premieres à fortifier cette erreur : toujours flattées des hommages qu'on leur rend, pourvû que leur vanité en profite, rarement examinent-elles les motifs ausquels elles les doivent. Après tout, ont-elles tant de tort? Elles perdroient presque toujours à cet examen.

A tous les motifs dont je viens de parler, ajoutez-en encore un autre, tout aussi capable de vous

faire illuſion ſur la nature de vos ſentimens. La Comteſſe eſt ſans contredit une des jolies femmes de notre tems ; perſonne juſqu'à préſent n'a pû la toucher : fidelle aux cendres de ſon mari, elle a refuſé l'hommage du plus aimable homme que nous connoiſſions. Rien, ſans doute, ne flatteroit davantage votre vanité que de faire une conquête qui ne manqueroit pas de vous donner cette célébrité après laquelle vous aſpirez. Voilà, mon cher Marquis, ce que vous appellez de l'amour ; difficilement vous déſaburez-vous ; car, à force de vous perſuader que vous en avez, vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce penchant eſt réel : & ce ſera quelque choſe de

fort singulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus sentimens, avec quelle bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnoissance, & ce qu'il y aura de plus plaisant encore, ce seront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureusement l'événement pourra vous détromper, & vous serez le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire aussi folle.



LETTRE XII.

C'EN eſt fait, Marquis! votre heure eſt venue. Vous êtes amoureux, je le vois à la peinture que vous me faites de votre ſituation, & l'aimable veuve dont vous m'avez parlé eſt, en effet, fort capable de donner du goût pour elle. Le Chevalier de.... m'en a fait le portrait le plus avantageux. Mais à peine commencez-vous à ſentir quelques inquiétudes, & vous me faites déja un crime des conſeils que je vous ai donnés. Le trouble que l'amour porte dans l'ame, les autres maux qu'il cauſe, vous paroiſſent, dites-vous, plus à craindre que les plaiſirs qu'il peut pro-

curer ne ſont à deſirer. Bien des gens, il eſt vrai, penſent que les peines de l'amour ſont au moins égales à ſes plaiſirs. Mais ſans entrer ici dans une diſſertation ennuyeuſe, pour ſçavoir s'ils ont tort ou raiſon ; ſi vous voulez que je vous diſe ma penſée, l'amour eſt une paſſion qui n'eſt ni bonne ni mauvaiſe par elle-même ; les ſujets qui l'éprouvent, la déterminent ſeuls en bien ou en mal. Tout ce que je dirai en ſa faveur, c'eſt que nous tenons d'elle un avantage avec lequel aucun des déſagrémens qu'on lui impute ne peut entrer en compenſation. Elle nous tire de notre ſituation, nous agite, & c'eſt là ſatisfaire à un de nos beſoins les plus preſſans. L'uniformité nous

accable, l'ennui qu'elle produit est le poison le plus funeste à notre bonheur : notre cœur est fait pour l'agitation ; le remuer, c'est remplir le vœu de la nature. Eh ! que seroit le bel âge sans l'amour ? Une longue maladie : on n'existeroit pas, on végéteroit ; l'amour est à nos cœurs ce que les vents sont à la mer ; ils y excitent souvent des tempêtes : cela est vrai ; ils y causent même quelquefois des naufrages. Mais aussi les vents seuls la rendent navigable ; c'est à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent qu'elle doit sa conservation, & s'ils la rendent dangereuse, c'est au Pilote à sçavoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte ; & quand

votre délicatesse devroit être blessée de ma franchise, j'ajouterai, qu'outre le besoin d'être agitées, nous en avons un physique & machinal, qui fait la cause primitive & nécessaire de l'amour.... Peut-être n'est-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage? Vous entendez que je ne parlerois pas à tout le monde aussi nettement: mais nous ne faisons pas ici ce qu'on appelle *la belle conversation*; nous philosophons. Si mes propos vous paroissent quelquefois trop raisonnés pour une femme, souvenez-vous de ce que je vous disois un jour: dès que j'ai fait usage de ma raison, je me suis mis en tête d'examiner lequel des deux sexes étoit le mieux partagé;

j'ai vû que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités dans la distribution des rôles, & je me suis faite *homme*. Au reste, quelle folie d'examiner s'il est bon ou mauvais de prendre de l'amour! j'aimerois autant que l'on demandât s'il est bon ou mauvais d'avoir soif, & que l'on voulût interdire à tout le monde de boire, parce qu'il y a des gens qui s'enyvrent. Puisque vous n'êtes pas libres de n'avoir point un appétit attaché à la construction méchanique de votre être, (vous voyez que je n'ignore pas les termes de l'Art) bien différens de nos anciens Romanciers, ne vous ruinez point en méditations, en paralleles sur le plus ou le moins d'avantages

qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai dit de le faire ; que ce ne ſoit point pour vous ce qu'on appelle une paſſion, mais un amuſement.



LETTRE

LETTRE XIII.

J'Avois déviné votre réponſe, Marquis. J'ai bien penſé que vous ne manqueriez pas de m'accabler encore de vos grands principes, de me dire qu'en amour, l'on n'eſt pas maître de s'arrêter où l'on veut, &c. Tenez; je regarde ceux qui tiennent de pareils propos du même œil que je vois un homme, qui ſe croit intéreſſé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occaſion d'une perte ou d'un accident conſidérable. Cet homme ſent mieux que perſonne les raiſons de ſe conſoler; mais il trouve des délices dans ſes pleurs; il aime à croire, à faire dire aux

autres, qui a le cœur capable de pouſſer le ſentiment juſqu'à l'excès, & cette réflexion l'attendrit encore. Il cherche à nourrir ſa douleur; il s'en fait une idole qu'il encenſe enfin par habitude. Tels ſont les Amans à grands ſentimens; gâtés par les Romans ou par les Prudes, ils ſe font un point d'honneur de ſpiritualiſer leur paſſion; à force de délicateſſe ils parviennent enfin à une ſuperſtition galante, dont ils reſtent d'autant plus entêtés, que c'eſt leur propre ouvrage qu'ils ſoutiennent. Ils n'enviſagent plus que honte à ſe rabattre au ſens commun, & à redevenir hommes. Gardons-nous bien, mon cher Marquis, de donner dans un pareil ridicule! Cette façon de

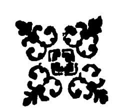
ſe guinder n'eſt plus dans le ſiécle où nous ſommes que le partage des ſots. Jadis on s'étoit mis dans la tête que l'amour devoit être raiſonnable ; on vouloit qu'il fût grave ; on ne l'eſtimoit qu'à proportion de ſa dignité. Eh ! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'eſt-ce pas lui enlever toutes ſes graces ? c'eſt en faire un triſte vieillard.

La preuve que les grands ſentimens ne ſont que des chimeres de l'orgueil & de la prévention, c'eſt que de nos jours nous ne voyons plus ce goût de galanterie miſtique, plus de ces paſſions giganteſques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie ; je dis plus, à la façon de ſentir que l'on croit

la plus naturelle & la plus noble ; bientôt l'une & l'autre disparoîtront, & les hommes demeureront tout étonnés de voir que des idées, pour lesquelles ils avoient eu une espece d'idolâtrie, ne sont plus, dans le vrai, que des fantaisies qui passent comme des modes. Ainsi ne vous accoutumez point, Marquis, à diviniser le goût que vous sentez pour l'aimable Comtesse, & vous verrez à la fin que l'amour, pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse, ne demande qu'à être traité légerement & sur-tout avec gayeté. Rien ne vous fera mieux sentir la vérité de ce que je vous dis, que la suite de votre aventure. Je crois la Comtesse le

femme du monde la moins ſuſceptible d'une paſſion triſte. Avec vos grands ſentimens, vous lui donnerez des vapeurs; c'eſt moi qui vous en avertis.

Mon indiſpoſition continue toujours. J'aurois grande envie de vous dire que je ne ſors pas de la journée; mais ne ſeroit-ce pas-là vous donner un rendez-vous?



LETTRE XIV.

QUoi! vous avez pris au criminel ce que je vous disois dernierement? j'ai blasphémé contre l'amour; je l'ai dégradé en l'appellant un *appétit*, un *besoin* : pour vous, Monsieur, vous pensez plus noblement. Ce qui se passe en vous en est la preuve : vous n'imaginez rien au-delà du sentiment pur & délicat dont votre cœur est occupé. Voir la Comtesse, lui tenir de doucereux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins; voilà l'étendue, le terme de tous vos desirs; voilà pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces senti-

mens grossiers que je substitue indignement à votre sublime *Métaphysique !* Sentimens faits pour les ames terrestres, uniquement occupées des plaisirs des sens. Quelle étoit mon erreur ! Devois-je imaginer que la Comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle ; lui faire soupçonner en vous de pareilles vûes, ne seroit-ce pas vous exposer infailliblement à sa haine, à son mépris, &c ?

Ne sont-ce pas-là les inconvéniens que ma morale vous fait appréhender ?.... Mon cher Marquis, vous êtes trompé vous-même par votre prévention sur les véritables causes de vos sentimens. Prêtez-moi toute votre attention, je veux

vous tirer d'erreur, mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte ſur le trépied; je ſens la préſence du Dieu qui m'agite : ou plutôt je prens la gravité de quelqu'un qui médite de profondes vérités, & qui va peut-être même raiſonner en forme.

Les hommes, par je ne ſçais quelle biſarrerie, ont attaché de la honte à ſuivre le penchant réciproque que la nature a donné aux deux ſexes. Ils ont cependant bien ſenti qu'on ne pouvoit abſolument étouffer ſa voix. Qu'ont-ils fait pour ſe tirer de cet embarras? Ils ont imaginé de ſubſtituer les dehors d'une affection toute ſpirituelle à la néceſſité humiliante de paroître de

de bonne foi ſatisfaire un beſoin. Inſenſiblement ils ſe ſont accoutumés à s'occuper de mille petits riens ſublimes : ce n'étoit point aſſez ; tout ce frivole acceſſoire, ouvrage d'une imagination échauffée, leur a paru conſtituer l'eſſence de leurs penchans ; enfin ils ont pris pour l'amour même ce qui n'avoit été inventé que pour en cacher la difformité. Le voilà donc une vertu, ou du moins on lui en donne toutes les apparences. Mais rompons le preſtige, & raiſonnons d'après l'uſage.

Au commencement de leur commerce, deux amans ſe croyent animés des ſentimens les plus délicats. Ils épuiſent les fineſſes, les exagérations, l'enthouſiaſme de la

vous tirer d'erreur, m
ton qui convient à l'im
ce que je vais dire. Je
le trépied; je sens la
Dieu qui m'agite : o
prens la gravité de qu
médite de profondes
qui va peut-être mêm
en forme.

Les hommes,
quelle bisarrerie
honte à suivr
proque que
deux sexes
senti qu

per-
des
le
par
pen-
, qui
fois,
aris,
part,
forte
vous
vérité,
fort. Ja-
refusé de
mon état;
, je ne m'y
plaisance ou
ujours en mur-
importunités des
ne les gens & on

Métaphysique la plus recherchée ; l'idée de leur excellence les enyvre quelque tems. Mais suivons-les dans leur liaison : bientôt la nature va reprendre ses droits ; la vanité, satisfaite par l'étalage de ces propos alambiques, va laisser au cœur la liberté de sentir & de s'exprimer, &, tout en méprisant les plaisirs de l'Amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver, après un long circuit, au même point qu'un paysan, qui de bonne foi aura commencé par où ils ont fini.

Une Honesta, devant laquelle je défendois un jour la thése que je viens de soutenir, devint furieuse. Quoi ! me dit-elle avec une espece d'indignation, vous préten-

dez donc, Madame, qu'une perſonne vertueuſe, qui n'a que des intentions honnêtes telles que le mariage, ne ſe détermine que par des vûes ſi ſingulieres ? Vous penſeriez que moi, par exemple, qui par vertu me ſuis mariée trois fois, & qui, pour ranger mes maris, n'ai jamais voulu faire it à part, je ne me ſuis comportée de la ſorte que pour me procurer ce que vous appellez des plaiſirs ? En vérité, vous vous tromperiez très-fort. Jamais, à la vérité, je n'ai refuſé de remplir les devoirs de mon état ; mais la plûpart du tems, je ne m'y prêtois que par complaiſance ou par diſtraction, & toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens & on

LETTRE XV.

LES discours que la Comtesse tient devant vous sur sa vertu, & sur la délicatesse qu'elle exigeroit d'un Amant, vous ont effarouché ? vous pensez qu'elle sera toujours aussi sévere qu'elle vous le paroît aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit ne vous rassure pas ; vous croyez même me faire grace en ne faisant que douter de mes principes : si vous l'osiez, vous les condamneriez tout-à fait. Je vous crois de très-bonne foi quand vous me tenez ce langage. Ce n'est pas votre faute, si vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires ; mais à mesure que vous avan-

cerez, le nuage se dissipera, & vous n'appercevrez qu'avec surprise la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on est de sang froid, ou du moins tant qu'une passion n'est pas encore parvenue à ce dégré de hardiesse où ses progrès vous conduisent, tout paroît grave : l'espérance de la moindre faveur est un crime : on ne se permet qu'en tremblant la caresse la plus innocente. D'abord un Amant ne demande rien, ou si peu de chose, qu'une femme se croit en conscience obligée de lui sçavoir gré de son désintéressement. Pour obtenir cette bagatelle, il proteste de ne jamais exiger davantage ; & cependant, tout en faisant ces protestations, il avance, il se familiarise : il baise

une main : on le souffriroit de tout autre homme, pourvû qu'on le vît familierement. Mais, par l'événement, ce qui paroît si peu de conséquence aujourd'hui, rapproché de ce qui fut accordé hier, se trouve très-considérable en comparaison de ce qu'on avoit obtenu le premier jour. Une femme rassurée par votre discrétion ne voit pas la gradation imperceptible de ses foiblesses. Au commencement d'une passion vous vous conduisez avec tant de ménagement : vous lui montrez tant de respect, lors même que vous voulez lui en manquer, qu'elle n'ose pas se défier de vous. Vous comporteriez-vous avec plus de décence, si vous vouliez la conduire dans le chemin de la

vertu? Auſſi ſe poſſede-t-elle ſi bien d'abord; les minuties qu'on exige lui paroiſſent ſi faciles à refuſer, qu'elle compte ſe trouver la même forcè quand on lui propoſera quelque choſe de plus grave. La confiance nous mene plus loin : l'on ſe flatte que la réſiſtance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera. On ſe fie même tellement à ſa vertu, que quelquefois l'on appelle le danger par des agaceries; on eſſaye ſes forces,. l'on veut ſçavoir juſqu'où peuvent nous conduire quelques complaiſances. Imprudentes que nous ſommes, nous ne faiſons par-là qu'accoutumer notre imagination à des images qui la ſéduiront à la fin. Que de chemin une

femme ne se trouvera-t-elle pas avoir fait, sans s'être apperçue qu'elle a changé de situation? & si, par réflexion sur le passé, elle est surprise d'avoir tant accordé, l'Amant ne le sera pas moins d'avoir tant obtenu. Voilà, Marquis, où les grands discours des femmes sur leur vertu les conduisent. Eh! que ne vous dirois-je point à cette occasion, si je ne me reposois pas sur elles du soin qu'elles prendront de vous détromper?



LETTRE XVI.

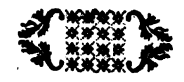
PRENEZ-y garde, Marquis : ſi vous me fâchez, j'irai encore plus loin aujourd'hui que je ne le fis hier, & je vous dirai que dans certaines occaſions il n'eſt pas même beſoin d'amour pour nous faire ſuccomber. Cette propoſition doit vous paroître un blaſphême dans la bouche d'une femme; mais j'ai promis de ne vous rien céler ſur notre compte, & je veux tenir parole, duſſai-je me faire une querelle avec tout mon ſexe.

J'ai connu une femme qui, quoique aimable, n'avoit jamais été ſoupçonnée d'aucune affaire de cœur. Quinze ans de ménage

n'avoient point altéré ſa tendreſſe pour ſon mari ; l'on pouvoit citer leur union pour exemple. Un jour, à ſa campagne, ſes amis s'amuſerent aſſez avant dans la nuit pour être contraints de coucher chez elle. Le matin, ſes femmes s'occuperent à ſervir les Dames qui étoient reſtées. Elle étoit ſeule dans ſon appartement, lorſqu'un homme qu'elle voyoit très-familierement, & cependant ſans conſéquence, paſſa chez elle pour lui faire le compliment d'uſage en pareil cas. Il s'offrit à lui rendre quelques petits ſervices à ſa toilette. Le négligé où elle ſe trouvoit lui fournit une occaſion toute naturelle de lui dire quelques galanteries ſur des charmes qui n'a-

voient encore rien perdu de leur fraîcheur. Elle s'en défendit en riant, & comme d'un compliment. Cependant de propos en propos, ils s'émûrent, quelques mal adressés dont on ne fit pas d'abord semblant de s'appercevoir, devinrent des entreprises très-décidées : on se troubla, on s'attendrit de part & d'autre ; enfin la femme étoit déja bien coupable qu'elle croyoit encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement & leur embarras après un tel écart ? Jamais ils n'ont pû comprendre depuis comment ils s'étoient engagés si loin, sans en avoir d'abord le moindre pressentiment. Je suis tentée de m'écrier ici : Mortelles, qui vous fiez trop à votre vertu, tremblez à cet exem-

ple! Cette vertu prétendue n'eſt ſouvent qu'une impoſture de l'éducation; elle vous abandonne au beſoin, & quelque courage que vous vous ſentiez, il eſt des malheureux inſtans où la plus vertueuſe eſt la plus foible. La raiſon de cette biſarrerie, c'eſt que la nature veille toujours à ſes intérêts, toujours elle tend à ſa fin. Le beſoin d'aimer, fait dans une femme, partie d'elle-même, ſa vertu n'eſt qu'une piece de rapport.



LETTRE XVII.

OUI, Marquis, je vous le répéte, tout ce que votre aimable Comtesse continue de vous dire sur sa vertu & sur la délicatesse qu'elle voudroit dans un Amant, peut être sincere actuellement, quoiqu'en pareil cas une femme exagere toujours : mais elle se fait illusion à elle-même, si elle se flatte de conserver jusqu'à la fin des sentimens si séveres & si délicats. Défiez-vous de tout ce que les femmes disent sur la galanterie. Nous avons deux sortes de sentimens ; ceux de représentation, & que nous destinons à donner de nous une haute idée, & ceux que nous gar-

dons *in petto*. Nous parlons ſuivant les premiers, nous agiſſons conformément aux autres. Les beaux ſyſtêmes dont nous nous faiſons quelquefois un ſi brillant étalage, en impoſent aux gens ſans expérience; mais aux yeux d'un homme clair-voyant, tout ce fatras de belles phraſes eſt une vraie parade dont il ſe moque, & qui ne l'empêche pas de nous pénétrer. Sçachez donc que le mal que les prudes diſent de l'amour, la réſiſtance qu'elles lui oppoſent, le peu de goût qu'elles affectent pour ſes plaiſirs, la peur qu'elles en ont, tout cela eſt de l'amour; c'eſt s'en occuper, c'eſt-là lui rendre hommage à leur maniere; il ſçait prendre chez elles mille formes différentes;

rentes; comme l'orgueil, il vit de ſa propre défaite. Il ne paroît ſe détruire que pour mieux régner. Ainſi ſoyez bien perſuadé que toutes ces Métaphyſiciennes ne diffèrent point des autres femmes : leur morale paroît plus auſtére ; mais ſuivez-les, vous verrez que leurs affaires de cœur finiſſent toujours comme celles de la femme la moins délicate. Il eſt un précieux dans les ſentimens comme dans les manieres : elles ont cette eſpece de précieux, &, comme je le diſois un jour à la Reine de Suede, ce ſont les Janſéniſtes de l'Amour *. Acheverai-je de les peindre? Dans

* Ninon vit cette Princeſſe dans le voyage qu'elle fit en France, & lui dit en effet ce mot. V. la vie de Ninon.

les âges de la galanterie, le Platonisme ** est la passion de la vieillesse. Examinez toutes les femmes qui veulent le mettre en crédit : dans quel tems les voyez-vous ne plus faire consister l'amour que dans les grands sentimens, & dans les délices de l'ame ? C'est dans l'âge où elles ne peuvent plus y mettre ni les agrémens, ni les défauts de la jeunesse. Marquis, montrez-moi une métaphysicienne sincere & décidée depuis dix-huit jusqu'à trente ans, & je vous ferai voir une jolie femme depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt.

** Platon, ancien Philosophe, est le premier qui ait parlé de l'amour métaphysique & dégagé des sens.

LETTRE XVIII.

VOus vous trompez, Monſieur ; le vrai moyen de bien connoître les femmes, ce n'eſt pas de les juger, comme vous le faites, ſur les apparences. Avec votre méthode, vous porteriez d'elles des jugemens qui tantôt leur ſeroient trop favorables, tantôt injurieux ; l'équité demande que vous ſoyez auſſi attentif à ne pas leur prêter des travers qu'elles n'ont pas, qu'exact à pénétrer ceux qu'elles veulent vous dérober. Je ſuis donc convaincue que les impreſſions que vous avez priſes contre la femme dont je vous parlois la derniere fois, ſont injuſtes. Vous vous êtes

figuré que, parce qu'elle s'étoit rendue ſans amour, & preſque ſans combat, elle n'étoit pas vertueuſe; je ne penſe pas comme vous. Je vais encore vous dire des vérités qui pourront vous ſcandaliſer.

La réſiſtance d'une femme n'eſt pas toujours une preuve de ſa vertu, elle l'eſt plus ſouvent de ſon expérience. Quiconque parmi nous voudra parler avec ſincérité, vous avouera que le premier mouvement eſt de ſe rendre; on ne réſiſte que par réflexion. La nature nous porte à l'amour; l'éducation nous en éloigne, & notre gloire conſiſte à combattre notre penchant. L'envie de réſiſter n'étant pas naturelle, elle eſt néceſſairement l'ouvrage de

l'Art : cet Art a ſes régles; mais la théorie de ces régles n'eſt rien, ſi l'on ignore la façon de les mettre en pratique. Il en eſt de la profeſſion de femme vertueuſe comme de toutes les autres, on ne s'y perfectionne que par l'habitude à l'exercer, & celle qui n'aura aucune habitude de l'amour, qui de ſa vie n'aura été attaquée avec vivacité, & qui tout-à-coup viendra à l'être, ſera bien moins en état de ſe défendre, que celle qui, à force de réſiſter à des hommes qu'elle n'aimoit pas, aura appris à réſiſter à celui qu'elle aime. La premiere n'a jamais eſſayé ſes forces, auſſi n'en a-t-elle jamais bien connu la foibleſſe; elle n'a pu y ſubſtituer le manége & la ruſe dont l'autre s'eſt

ſait une habitude. L'étonnement où la jette la nouveauté de la ſituation qu'elle éprouve, lorſqu'elle ſe voit bruſquée, le déſordre de ſes ſens, le trouble qu'il porte dans ſon imagination, la colere même, tous ces ſentimens l'occupent tellement qu'elle eſt encore à s'étonner de l'attaque, lorſque ſa défaite eſt aſſurée. Ainſi pour une femme, telle que je la peins, ce ne ſera point une ſéduction qui ſera dangereuſe; ce ne ſera point un homme timide & délicat qui pourra lui faire oublier ſon devoir. Donnez-lui le tems de la réflexion, & vous la trouverez ſous les armes; mais je ne réponds plus de rien, ſi l'attaque eſt bruſque, ſi l'Amant eſt entreprenant, aſſez hardi pour exci-

ter les ſens, aſſez heureux pour rencontrer un de ces momens de foibleſſe, hélas! trop fréquens chez nous. Momens ſi redoutables, que ſi malheureuſement les hommes ſçavoient les deviner, il reſteroit bien péu de femmes ſages. Que cet aveu ne vous donne pas de nous une idée plus déſavantageuge. Ces momens de foibleſſe ſont trop involontaires pour nous mériter le moindre reproche; ſouvent ils nous ſurprennent dans les occupations les moins faites pour les exciter. Nous en rougiſſons les premieres : nous les combattons de tout notre pouvoir; nous en ſommes humiliées, & nous nous applaudiſſons très-ſincerement de les avoir ſurmontés. Quelle injuſtice

d'en prendre occafion de nous méfeftimer! Eft-on refponfable de ce qui eft indépendant de notre volonté? Peut-on nous faire un crime du jeu méchanique des humeurs?

Vous voyez, Marquis, qu'une femme furprife peut être moins criminelle, que celles que des attaques fucceffives & ménagées auront averties du danger; elle a dû le prévoir & fe préparer à la défenfe pendant tout le cours d'un commerce galant; & régle générale, moins nous aurons d'habitude à la galanterie, plus on nous trouvera faciles à vaincre. Mais gardez-vous, encore un coup, d'en rien conclure contre notre vertu. La femme dont je vous parlois l'autre jour en eft un exemple; à peine

peine fut-elle revenue de l'étonnement où sa foiblesse l'avoit jettée, qu'elle se livra à la plus amere douleur; elle accabla de reproches & de mépris l'auteur de sa honte. C'étoit un homme plein d'honneur & de sentimens, qui rougit le premier du malheureux avantage dont il avoit profité. Il eut toujours depuis pour elle les procédés les plus desintéressés, & peut-être a-t-il employé plus de soins pour lui faire oublier les faveurs qu'il en avoit reçues, que les Amans n'en prennent pour obtenir celles qu'on leur refuse.



LETTRE XIX.

J'AI été enchantée de votre lettre ; ſçavez-vous pourquoi ? C'eſt qu'elle m'offre une preuve parlante de la vérité de ce que je vous annonçois ces jours derniers. Oh, pour le coup, vous avez oublié toute votre Métaphyſique ; vous me peignez les charmes de la Comteſſe avec une complaiſance qui prouve que vos ſentimens ne ſont pas tout-à-fait auſſi délicats que vous vouliez me le faire croire, & que vous le croyez vous-même de bonne foi. Dites-le moi franchement, ſi votre amour n'étoit pas l'ouvrage des ſens, auriez-vous tant de plaiſir à conſidérer

cette taille, ces yeux qui vous enchantent, cette bouche que vous me peignez avec de si vives couleurs? Si les qualités du cœur & de l'esprit vous séduisoient seules, il est une femme de cinquante ans qui vaut peut-être encore mieux à cet égard que la Comtesse. Vous la voyez tous les jours; c'est sa parente : pourquoi ne pas devenir plutôt amoureux d'elle? Quelle raison vous fait négliger cent femmes de son âge, de sa laideur & de son mérite, qui vous font des avances, & qui se chargeroient avec vous du rolle que vous jouez auprès de la Comtesse? Pourquoi d'ailleurs desirez-vous avec tant de passion d'être distingué par elle des autres hommes? Quelle est enfin

la ſource de votre inquiétude, dès qu'elle leur fait la moindre politeſſe? Son eſtime pour eux diminuera-t-elle celle qu'elle a pû prendre pour vous? Connoît-on dans la Métaphyſique les rivalités, la jalouſie? Je ne le crois pas. J'ai des amis, & je ne leur en vois point; je n'en ſens point dans mon cœur, lorſqu'ils aiment une autre femme; auſſi l'amitié eſt-elle un ſentiment qui ne tient rien des ſens; l'ame ſeule en reçoit l'impreſſion, & l'ame ne perd rien de ſon prix en ſe livrant en même tems à pluſieurs. Faites le parallele avec l'amour, & vous ſentirez la différence de l'objet qui conduit un ami, d'avec celui que ſe propoſe un Amant; vous avouerez que je

ne suis pas au fond aussi déraisonnable que vous l'aviez pensé d'abord, & qu'il pourroit fort bien se faire que vous eussiez en amour une ame aussi terrestre que celle de bien d'honnêtes gens, qu'il vous plaît d'accuser de peu de délicatesse.

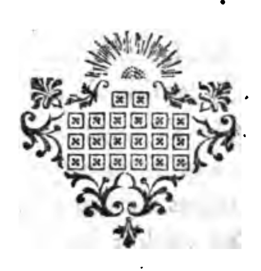
Je ne veux cependant pas faire le procès des hommes seuls : je suis franche, & je crois être sûre que, si les femmes vouloient être de bonne foi, elles conviendroient bientôt qu'elles ne sont guéres plus délicates que vous. En effet si elles n'imaginoient en amour que les plaisirs de l'ame, si elles n'espéroient plaire que par l'esprit & par le bon caractere, de bonne foi s'attacheroient-elles avec un

soin si particulier à plaire par les agrémens de la figure ? Que fait à l'ame une belle peau, une taille élégante, un bras bien formé ? Que de contradictions entre leurs vrais sentimens & ceux dont elles font parade ! Regardez-les, vous serez persuadé qu'elles n'ont dessein de ne se faire valoir que par les attraits sensibles, & qu'elles comptent tout le reste pour rien. Ecoutez-les, vous sérez tenté de croire que ce sont-là les choses du monde sur lesquelles elles comptent le moins. Il leur échappe cependant quelquefois des ingénuités bien singulieres, & je vais vous en citer une.

Vous connoissez Mademoiselle... Il est difficile de trouver une fille

mieux constituée. Fraîche, robuste, pleine de santé, mélancholique sur-tout; que de raisons de lui donner bien vîte un mari! Personne n'en sent mieux la nécessité que sa mere, prude s'il en fût jamais. Le Président de.... sec, pâle, élancé se met sur les rangs. Sa fortune, sa naissance, tout convient à la famille de la belle. La mere seule s'oppose au mariage, & ne donne d'abord que de mauvaises raisons de son refus, parce qu'elle ne vouloit pas dire la véritable. Cependant le mari tonne, les parens murmurent, la fille s'attriste, Madame tient bon. Lasse à la fin de se voir traiter de bizarre & d'injuste, l'impatience la prit un jour : non, dit-elle, je ne

conſentirai jamais que le Préſident épouſe ma fille ; je veux en faire une honnête femme, & je ne lui donnerai qu'un mari qui ſe porte auſſi-bien qu'elle.



LETTRE XX.

JE ne ſçais ſi c'eſt ma faute ou la vôtre, Monſieur, mais je vois que vous n'avez point ſaiſi mes idées avec juſteſſe : il faut donc m'expliquer de nouveau. Il eſt vrai que je vous ai dit que de quelque délicateſſe que les Platoniciennes vouluſſent couvrir l'Amour, c'étoit toujours au fond un beſoin phyſique, & qu'elles ne s'efforcent de le décorer de beaux noms que pour n'être pas obligées d'en rougir. Mais je ne conçois pas comment vous avez pû conclure de-là que je ne connois que l'amour peu délicat, & que les ſentimens que je vous inſpire reſſemblent moins à

l'amour véritable qu'au libertinage. Il faut que quelque prude vous ait gâté l'esprit, j'ai peine à croire que vous m'eussiez fait de vous-même de pareils reproches. Je vous ai fait envisager les sens comme la premiere cause de l'amour, j'en conviens; mais vous ai-je dit pour cela que l'amour ne consistoit que dans les plaisirs des sens, & que c'étoit-là l'unique objet que vous dussiez vous proposer en aimant? N'ai-je pas au contraire *déploré la misere de l'humanité*, lorsque je vous ai dit combien je regrettois *que le sentiment le plus propre à nous rendre heureux, ne pût servir, étant bien apprécié, qu'à nous humilier?* Ne vous ai-je pas dit *que je voulois vous peindre le cœur tel*

qu'il étoit, & non tel que je voudrois qu'il fût. Je vous défie de trouver un ſeul mot dans mes Lettres d'où vous puiſſiez conclure que je vous ai conſeillé de ſuivre l'impreſſion de vos ſens. Tout y prouve que j'ai voulu vous détromper des diſcours des prudes, & faire de vous un homme galant & non un libertin. Ne voyez-vous donc aucune différence entre l'un & l'autre? Dans le deſſein où j'étois de vous garantir des grandes paſſions, en vous découvrant leurs véritables reſſorts, aurois-je atteint mon but ſi je vous euſſe dit avec les femmes délicates. » Vous ne » trouverez de véritable félicité » que dans l'amour; c'eſt un ſen» timent noble & dégagé de tout

» ce qui tient à l'humanité ; lui » seul est capable de vous élever » l'ame, de vous faire sentir l'ex- » cellence de votre être, & sa su- » périorité sur tous les autres. Heu- » reux le cœur capable de le res- » sentir dans toute sa pureté ! Les » plaisirs de cet amour, c'est l'u- » nion parfaite des cœurs ; ce sont » les épenchemens de deux ames » délicates, & faites l'une pour » l'autre ; c'est la certitude d'être » aimé tendrement, & de tenir » lieu de tout à l'objet de notre » penchant. Comme tous ces plai- » sirs sont innocens, ils sont purs, » délicats & jamais suivis du re- » pentir. Les peines de cet amour, » ce sont les impatiences de se re- » voir, le regret de se quitter, la

» crainte de n'aimer pas assez ar-
» demment, le desir d'être encore
» plus tendre. Ses liens, un atta-
» chement inviolable; une estime
» fondée sur la connoissance d'un
» mérite réel, la confiance la plus
» parfaite.

Voilà, Marquis, la chimere que je vous aurois peinte, si j'avois voulu vous tromper, & vous exposer à toutes les extravagances que peut entraîner l'amour, conçu sous des couleurs aussi séduisantes. Si l'amour de cette espece pouvoit exister en effet, si ceux qui etoient le ressentir étoient aussi raisonnables qu'ils sont fous, s'ils étoient toujours aussi délicats que par l'événement ils le deviennent peu; point de doute que cette sorte d'a-

mour ne fût préférable. Mais croyez que les beaux dehors dont on le couvre, ne sont qu'un masque pour cacher sa prétendue laideur. Ainsi ne voulant faire de vous qu'un homme galant, & non pas un mistique, devois-je vous parler comme celles qui ont intérêt de vous tromper? Falloit-il vous sophistiquer le cœur? Je n'ai cherché qu'à l'éclairer; connoissez donc toute votre injustice; si vous trouvez encore quelque chose de repréhensible dans mes principes, toutes les fois qu'en nous prêchant sur la continence, on nous dira que dans les liaisons que nous croyons les plus innocentes, il faut craindre la surprise des sens, je dirai qu'on nous invite au libertinage.

LETTRE XXI.

C'EST prendre les choses bien à cœur, Monsieur, déja deux nuits sans dormir ? Oh ! c'est-là du véritable amour ; on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux, vous avez parlé vous-même assez clairement, & l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état ; ce procédé crie vengeance. Est-il bien possible qu'après huit jours entiers de soins & d'assiduités, on ait le cœur assez barbare, pour ne vous pas donner la moindre espérance ? C'est ce qui ne se conçoit pas facilement. Une résistance aussi longue passe la vraisemblance, & la Comtesse est

une Héroïne du ſiecle paſſé. Mais ſi vous commencez à perdre patience, imaginez donc combien de tems vous auriez eu à ſouffrir, en continuant d'afficher les grands ſentimens. Vous en avez déja fait en huit jours plus que feu Céladon n'en auroit fait en huit mois. Cependant, à parler ſérieuſement, y a-t-il de la juſtice dans vos plaintes? Vous traitez la Comteſſe d'ingrate, d'inſenſible, de dédaigneuſe, &c. Mais de quel droit parlez-vous ainſi? Ne croirez-vous jamais ce que je vous ai dit cent fois? L'amour eſt un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet

. . . . aimé

aimé soit obligé à la moindre reconnoissance, pour un sentiment aveugle & pris sans son aveu ? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes ; vous vous tenez pour offensés, dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jetter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur le champ d'injustice, comme si c'étoit sa faute si la tête vous tourne ; comme si elle étoit obligée de se trouver, à point nommé, saisie du même mal que vous ! La Comtesse, dites-le moi, est-elle responsable si le transport au cerveau ne la prend pas, dès qu'il vous fait extravaguer ? Cessez de l'accuser & de vous plaindre, pour ne songer

qu'à lui communiquer votre maladie. Je vous connois ; vous êtes séduisant. Peut-être ne prendra-t-elle que trop tôt pour son repos, des sentimens conformes à vos desirs. Au reste elle a tout ce qu'il faut pour vous subjuguer, & pour vous inspirer un goût tel que je le desire pour votre bonheur : je ne la crois pas susceptible d'un attachement bien sérieux. Vive, folâtre, inconséquente, absolue, décidée, elle ne peut manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive & caressante vous ennuiroit. Il faut quelquefois vous traiter militairement, si l'on veut vous amuser & vous conserver. Dès que la Maîtresse prend le rôle de l'A-

mant, bientôt il se néglige; il fait plus, il s'érige en tyran, & finit enfin par le dédain qui le méne droit au dégoût & à l'inconstance. Ainsi vous avez trouvé ce qu'il vous faut? Que d'orages vous allez essuyer! Que de querelles je prévois! Que de dépits! Que de sermens de la quitter! Mais souvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre supplice, si vous traitez l'amour en Héros de Roman, & que vous éprouverez un sort tout contraire, si vous le conduisez en homme raisonnable:... Mais dois-je continuer à vous écrire: les instans que vous employerez à lire mes Lettres, seront autant de larcins faits à l'amour. Que ne suis-je

témoin de toutes vos ſituations ! Pour une perſonne de ſang froid, eſt-il un ſpectacle plus amuſant que les convulſions d'un homme amoureux ?



LETTRE XXII.

A Merveilles, Marquis ! vous commencez à vous former ; je suis très-contente de vous. Vous ne pouviez en effet trouver de meilleur moyen de vous consoler des froideurs de la Comtesse qu'en vous figurant qu'elles ne sont pas sinceres. Je vous avouerai cependant que la preuve que vous en donnez me paroît assez légere. Une femme ne peut elle, sans conséquence, dire du bien de quelqu'un ? Et parce que la Comtesse en a dit de vous, vous croyez-vous en droit de conclure qu'elle vous aime ? Mais je reconnois les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe

à une femme leur fait croire qu'elle a des vûes sur eux. Tout se rapporte à leur mérite ; leur vanité saisit tout, & fait son profit de tout. A les bien examiner, tous n'aiment que par reconnoissance ; les femmes ne sont pas plus raisonnables qu'eux sur cet article, & par ce moyen la galanterie est un commerce où nous voulons que les autres soient en avance avec nous ; toujours nous nous croyons leurs redevables : & vous sçavez que l'orgueil est bien plus empressé à s'acquitter qu'à donner. Cependant combien de fois ne se trompe-t-on pas ? Combien de fois n'arrive-t-il pas que tel, qui croit agir par reconnoissance, a fait les avances ? Si deux Amans vouloient s'ex-

pliquer avec ſincérité ſur le commencement & le progrès de leur paſſion, quels aveux ne ſe feroient-ils pas? Eliſe, à qui Valere diſoit une galanterie générale, y a répondu, peut-être ſans le vouloir, d'une façon plus affectueuſe qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs? C'en eſt aſſez; Valere part de l'idée qu'il vient de ſaiſir, de galant qu'il étoit il devient tendre. Inſenſiblement le feu fermente des deux côtés; enfin il s'allume, il éclate, & voilà une paſſion en forme. Qui diroit à Eliſe que c'eſt elle qui a commencé, qu'elle a fait les avances, rien ne lui paroîtroit plus injuſte; rien cependant ne ſeroit plus vrai. Je conclus de-là qu'à le bien prendre, l'amour eſt

presque toujours moins l'ouvrage de cette sympathie, qu'on dit invincible, que celui de notre vanité. Voyez la naissance de toutes les liaisons de cœur ; elles commencent par les louanges réciproques que l'on se donne. On a dit que c'étoit la folie qui conduisoit l'amour. Je dirois, moi, que c'est la flatterie, & qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une belle, qu'après avoir payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela que le besoin général que nous avons d'aimer, nous fait illusion. Pareils à ces Antousiastes qui, par la force de leur imagination, croyent voir en effet les objets auxquels leur esprit est fortement attaché, nous nous figurons appercevoir dans les

autres.

autres les ſentimens que nous deſirons d'y trouver. Tirez la conſéquence. Ne vous ſeriez-vous point laiſſé aveugler par une fauſſe idée? La Comteſſe peut avoir dit du bien de vous dans la ſeule vûe de vous rendre juſtice, ſans porter ſon intention plus loin ; & je ne ſçais ſi vous n'êtes point injuſte, lorſque vous la ſoupçonnez de fauſſeté à votre égard. Après tout, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous diſſimulât ſon penchant pour vous, ſi vous lui en avez inſpiré? Les femmes ne ſont-elles pas en poſſeſſion de vous cacher avec ſoin leurs ſentimens, & le mauvais uſage que vous faites de la certitude d'être aimés, ne juſtifie-t-il pas leur conduite?

P. S. Non, Marquis, la curiosité de Madame de Sévigné ne m'a point offensée ; je suis au contraire fort aise qu'elle ait voulu voir les Lettres que vous recevez de moi. Elle croyoit, sans doute que, s'il y étoit question de galanterie, ce ne pouvoit être que pour mon compte, elle a vû le contraire ; qu'elle sçache donc que je suis moins frivole qu'elle ne se l'étoit imaginée. Je la crois assez équitable pour prendre desormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue jusqu'à présent ; car je n'ignore point qu'elle ne parle pas de moi trop avantageusement. Mais son injustice n'influera point sur mon amitié pour vous. Je suis assez philosophe pour me consoler de

ne pas obtenir le ſuffrage des perſonnes qui me jugent ſans me connoître ; & quoi qu'il en puiſſe arriver, je continuerai à vous parler avec ma franchiſe ordinaire, certaine que Madame de Sévigné, malgré ſa grande délicateſſe, ſera plus ſouvent au fond de mon avis qu'elle ne le paroîtra.



LETTRE XXIII.

EH bien, Monſieur, après des peines & des ſoins infinis, vous croyez enfin avoir attendri ce cœur qui vous paroiſſoit inflexible? j'en ſuis enchantée; mais je ris de vous voir interpréter, comme vous le faites, les ſentimens de la Comteſſe; vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous tirer, quelque flateuſe qu'elle ſoit pour vous. Vous vous figurez tous que votre mérite ſeul allume les paſſions dans le cœur des femmes, & que les qualités du cœur & de l'eſprit ſont les ſeules cauſes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle

illuſion ! Vous ne le croyez, il eſt vrai, que parce que votre orgueil y trouve ſon compte. Mais examinez ſans prévention, s'il eſt poſſible, quel eſt le motif qui nous détermine ; vous reconnoîtrez bientôt que vous vous trompez, & que nous vous trompons ; que, tout bien conſidéré, vous êtes les dupes de votre vanité & de la nôtre ; que le mérite de la perſonne aimée n'eſt que l'occaſion ou l'excuſe de l'amour, & non pas ſa véritable cauſe ; enfin que tout ce manége ſublime dont on ſe pare de part & d'autre, rentre toujours dans le deſir de ſatisfaire le beſoin que je vous ai donné d'abord pour premier mobile de cette paſſion. Je vous dis-là une vérité dure &

humiliante ; elle n'en eſt pas moins certaine. Nous autres femmes nous entrons dans le monde avec ce beſoin d'aimer indéterminé, & ſi nous prenons l'un plutôt que l'autre, diſons-le de bonne foi, nous cédons moins à la connoiſſance du mérite, qu'à un inſtinct machinal, & preſque toujours aveugle, ou, ce qui n'eſt guéres plus flateur pour vous, à des raiſons qui ne peuvent qu'humilier l'objet de notre penchant. Je ne veux pour preuve de cela que les paſſions folles dont nous nous enyvrons quelquefois pour des inconnus, ou du moins pour des hommes que nous ne connoiſſons point aſſez à fond pour que notre choix ne ſoit pas toujours imprudent dans ſon origine ; ſi

nous rencontrons bien, c'est un pur hazard. Nous nous attachons presque toujours sans un examen suffisant, ou par des motifs bisarres, dont nous rougirions nous-mêmes si nous y faisions la moindre attention; aussi je compare quelquefois l'amour à un appétit qu'on se sent pour un mets plutôt que pour un autre, sans en pouvoir rendre la raison.

Voilà les chimeres de votre amour-propre bien cruellement dissipées; mais je vous parle vrai. Vous êtes flatté de l'amour d'une femme, parce que vous croyez qu'il suppose le mérite dans l'objet aimé. Vous lui faites trop d'honneur; disons mieux, vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez

que ce n'eſt point pour vous-même que nous vous aimons; il faut être ſincere; en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice, l'intérêt, la vanité, le tempérament, la fuite du *méſaiſe* qui nous inquiéte, quand notre cœur eſt ſans affaire; voilà la ſource de ces grands ſentimens que nous voulons diviniſer. Ce ne ſont point les grandes qualités qui nous touchent. Si elles entrent pour quelque choſe dans les raiſons qui nous déterminent en votre faveur, croyez-vous que ce ſoit le cœur qui en reçoive l'impreſſion? C'eſt la vanité; & la plûpart des choſes qui nous plaiſent en vous, bien appréciées, vous rendent très-ſouvent ridicules ou mépriſables: mais que

voulez vous ? nous avons besoin d'un adorateur qui nous entretiennent dans l'idée de notre excellence ; il nous faut un complaisant qui essuye nos caprices, nous avons besoin d'un homme enfin. Le hazard nous présente l'un plutôt que l'autre : on l'accepte ; mais on ne le choisit pas. Pouvez-vous après cela vous flatter d'être les objets d'affections désintéressées, ou croire que les femmes vous aiment pour vous-mêmes ? Hélas ! Messieurs, vous n'êtes le plus souvent que les instrumens de leurs plaisirs ou les jouets de leurs caprices.

Il faut cependant leur rendre justice ; ce n'est pas que vous soyez tout cela de leur aveu. Les sentimens que je développe ici ne sont

pas bien éclaircis dans leurs têtes : de la meilleure foi du monde elles imaginent n'être déterminées, conduites que par les grandes idées dont leur vanité & la vôtre se nourrissent, & ce seroit peut-être une injustice de les taxer de fausseté à cet égard ; mais sans le sçavoir, elles se trompent, & vous trompent également.

Vous voyez que je vous révele ici les secrets de la bonne Déesse ; jugez de mon amitié ; aux dépens de mon propre sexe je travaille à vous éclairer ; mieux vous connoîtrez les femmes, moins elles vous feront faire des folies.

LETTRE XXIV.

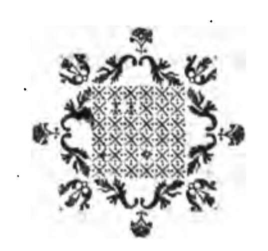
VOUS n'êtes pas content, Monſieur, de ce que je parle ſi cavalierement de l'état où vous vous trouvez ; il faudroit pour vous plaire regarder votre aventure comme une choſe fort ſérieuſe ; je m'en garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous eſt conſéquente à mes principes ? Je parle légerement d'une choſe que je crois frivole, ou ſimplement amuſante. Quand il s'agira d'une affaire dont pourra dépendre un bonheur durable, vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne vous plaindrai donc point ;

parce que je ſuis perſuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tour d'imagination, ce qui vous paroît peine peut devenir plaiſir. Pour y réuſſir, ſervez-vous de ma recette, vous vous en trouverez bien. A vous parler franchement, je ne ſçais rien de ſi riſible que la façon dont la plûpart des Amans traitent enſemble. La plus petite minutie fait chez eux une affaire grave; le moindre nuage produit un orage. Eſt-il échappé à la Belle un coup d'œil ſur un autre Berger? vous diriez, à voir les yeux de l'Amant en titre s'enflammer de courroux, qu'on lui a fait l'outrage le plus ſanglant. L'affaire la plus importante ne ſe traite pas

avec autant de dignité que la guerre qui va s'élever entr'eux. Ils vont se faire des reproches, se quereller du même ton que les autres se feroient des complimens. Se quittent-ils en se boudant ? Sur le champ billèts aigres-doux de voler vers l'infidelle, Suivantes, Laquais de s'intriguer, amis de s'entremettre, conditions proposées, rejettées, modifiées. Vous diriez qu'il s'agit de concilier l'intérêt de deux Républiques. J'ai aimé (car qui est-ce qui n'en fait pas la folie) & lorsque nous étions le plus sérieusement occupés de quelque débat survenu entre nous, dans le moment où chacun discutoit ses droits & ses raisons, avec l'air d'importance qui convenoit à

des matieres aussi sérieuses, je m'avisois malheureusement quelquefois de faire attention à ce que nous disions, & au ton dont nous le disions. Bientôt je n'étois plus maîtresse d'une prodigieuse envie de rire qui me prenoit. Il falloit y céder, j'éclatois ; quelle indécence ! Jugez comme on redoubloit alors de gravité ; mais les ris augmentoient avec le sérieux de mon adversaire, & le meilleur parti qu'il eût à prendre, c'étoit d'être aussi fou que moi, & de traiter les choses avec la légereté qu'elles méritoient. Imitez-nous, Marquis. Pour justifier ses passions, chacun tâche de leur donner un air d'importance & de dignité. Chaque homme a sa pou-

pée dont il fait son idole, qu'il encense à sa maniere, & s'il faut que vous ayez une folie, du moins qu'elle ne soit pas mélancolique, elle ennuiroit les autres, & vous le premier.



LETTRE XXV.

RIEN de mieux mérité que la guerre que vous me faites, ſur la mauvaiſe opinion que je parois avoir de mon ſexe ; je vois bien qu'il faut ſonger très ſérieuſement à me corriger. En diſant toujours du mal de mon prochain, je pourrois à la fin vous paroître trop méchante. Et d'ailleurs eſt-ce la faute des femmes, ſi elles vous trompent ſur les vrais ſentimens qui les conduiſent. Rendons leur plus de juſtice : toutes ſeroient ſinceres, ſi par ce moyen elles pouvoient eſpérer de vous plaire. Je le ſens par moi-même ; nous ne demandons pas mieux que de

de nous livrer tout uniment à notre penchant. Il n'y en a guéres parmi nous qui n'ait ſouhaité mille fois dans ſa vie de jouir de la liberté dont vous abuſez ſi ſouvent. De bonne foi, penſez-vous qu'au fond nous ne ſerions pas auſſi ſatisfaites que vous de pouvoir avec franchiſe convenir du véritable but où nous tendons en amour ? Mais, comme il n'y a que la difficulté qui puiſſe piquer votre goût, vous avez cherché à vous donner des entraves. Vous avez vû qu'il falloit que l'un refusât ce que tous les deux deſirent également : mais vous êtes-vous chargés du rôle le plus difficile ? Non ſans doute ; c'eſt nous dont on a fait conſiſter la gloire dans notre adreſſe à

nous bien déguiser ; vous nous avez tellement accoutumées à la dissimulation sur ce chapitre, que toutes les autres facultés de notre ame en ont reçu l'empreinte : enfin les choses ont été par l'événement portées si loin, que nous croyons être sinceres, lors même que nous dissimulons. Ce que je vous disois la derniere fois en est une preuve. Lorsque les femmes vous assurent que votre mérite & vos qualités personnelles excitent seuls en elles l'amour qu'elles prennent pour vous, je suis très-persuadée qu'elles se croyent franches. Je ne doute pas même que, quand elles appercevroient moins de délicatesse dans leur façon de penser, elles ne fissent autant d'efforts pour se dis-

ſimuler cette difformité, qu'elles prendroient de ſoin à cacher des dents qui défigureroient un viſage d'ailleurs parfait : même étant ſeules elles craindroient d'ouvrir la bouche ; & à force de dérober aux autres la connoiſſance de ce défaut, & de ſe le diſſimuler à elles-mêmes, elles parviendroient à l'oublier. Mais à quoi ſervent tant d'efforts ? Le fond des choſes n'en eſt pas moins tel que je vous l'ai peint.

Après tout, combien n'y perdroit-on pas de part & d'autre, ſi les femmes & vous, vous vous montriez toujours tels que vous êtes. On eſt convenu de jouer la Comédie, & faire paroître ſes véritables ſentimens, ce ne ſeroit pas être Acteur,

ce feroit fubftituer le caractere réel à celui qu'on eft convenu de feindre. La nature toute nue eft fouvent difforme : pourquoi fe plaindre de ceux qui cherchent à la corriger & à l'embellir ? Jouiffons de l'enchantement, fans chercher à connoître le charme qui nous amufe, & qui nous féduit. Anatomifer l'amour, c'eft vouloir s'en guérir. Pfiché le perdit pour avoir voulu le connoître.

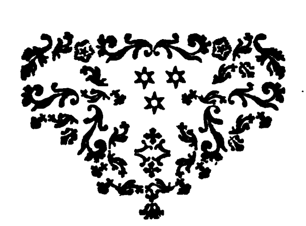
Je reviens à ce que j'ai dit de la fincérité des femmes : n'allez pas croire au moins, que j'aie meilleure opinion de la vôtre. Si je vous ai dit que vous aviez tort de vous énorgueillir de leur choix, & de leurs fentimens pour vous ; fi j'ai dit que les motifs qui les déter-

minent ne sont rien moins que glorieux pour les hommes, j'ajoute ici qu'elles se trompent également, si elles imaginent que les sentimens dont vous leur faites un si pompeux étalage, soient toujours produits par la force de leurs charmes, ou par l'impression de leur mérite. Combien de fois arrive-t-il que ces hommes qui les attaquent d'un air si respectueux, qui leur étalent des sentimens si délicats, si flatteurs pour leur vanité, qui ne paroissent respirer que par elles, que pour elles, n'avoir d'autre desir que de faire leur bonheur; combien de fois, dis-je, ces hommes sont-ils déterminés par des raisons toutes contraires? Etudiez, pénétrez-les, vous ne verrez dans le cœur de

celui-ci, au lieu de cet amour si désintéressé, que des desirs; dans celui-là, ce ne sera que le dessein de partager votre fortune; que la gloire d'avoir une femme de votre rang. Dans un troisiéme, vous trouverez des motifs encore plus humilians pour vous; vous servirez à donner de la jalousie à une autre femme qu'il aime réellement. Il n'aura paru s'attacher à vous, que pour se faire un mérite auprès d'elle de vous quitter avec éclat. Que vous dirai-je enfin? Le cœur est une énigme inexplicable. C'est un composé bizarre de tous les contraires. Nous croyons connoître ce qui s'y passe: nous voyons l'effet, & le plus souvent nous ignorons la cause. Qu'il

exprime ses sentimens avec sincérité, cette sincérité même ne doit pas nous rassurer. Peut-être ses mouvemens ont-ils des causes toutes contraires à celles qu'il croit sentir. Aussi les hommes, les femmes ne sçavent-ils presque jamais au juste ce qui les fait vouloir ou sentir de telle ou telle autre façon. Mais enfin ils ont pris le bon parti : c'est d'expliquer tout à leur avantage, de se dédommager par l'imagination de leur misere réelle, & de s'accoutumer, comme je crois vous l'avoir déja dit, à diviniser tous leurs sentimens. Comme tout le monde y trouve le compte de sa vanité, personne ne s'est avisé de vouloir réformer cet usage, ni même d'examiner si ce n'étoit point

une erreur. Adieu. Si vous voulez venir ce ſoir, vous trouverez chez moi des perſonnes, qui par leur gayeté vous dédommageront du ſérieux de mes propos.



LETTRE

LETTRE XXVI.

VOus allez peut-être, Marquis, me croire encore plus cruelle que la Comtesse. Elle cause vos maux, il est vrai; mais je fais quelque chose de plus, il me prend envie d'en rire. Oh, j'entre dans vos peines on ne peut davantage, & votre embarras me paroît très-grand. En effet, comment hazarder une déclaration d'amour à une femme qui se fait un plaisir malin d'éloigner toutes les occasions de l'entendre? Tantôt elle vous paroît touchée, tantôt c'est la femme du monde la moins attentive à tout ce que vous faites pour lui plaire. On écoute volontiers, & on ré-

pond gaiement aux fleurettes & aux propos hardis de certain Chevalier, *petit Maître* * de profession : à vous, on vous parle sérieusement ou d'un air distrait. Si vous voulez prendre le ton tendre & affectueux, on vous répond une folie, ou bien l'on change de propos. Tout cela vous désespere & vous intimide.... & moi, je vous réponds que tout cela est du véri-

* Comme dans le cours des Lettres, le Chevalier sera peint en effet comme un *petit Maître*, les Auteurs des premieres éditions ont cru pouvoir substituer le mot de *petit Maître*, aux expressions anciennes qui sont dans le manuscrit; nous ne sçaurions les blâmer en cela. Quoique ce mot ne fût pas en usage du tems de Ninon, le caractere qu'il désigne n'en existoit pas moins sous le nom de *Marquis*, & l'on ne s'est servi de l'expression nouvelle que pour s'exprimer de nos jours avec plus de précision.

sable amour. Et n'allez pas vous figurer que pour avancer vos succès, il soit nécessaire de faire une déclaration en forme. Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine que par ce qu'on lui dit.

Sçavez-vous pourquoi l'on refuse de vous entendre ? c'est qu'on sçait d'avance ce que vous avez à dire : si l'on vous laissoit parler, on seroit obligé de se fâcher ; c'est ce que l'on veut éviter. Ainsi les distractions qu'on affecte, les airs d'inattention dont on se masque, doivent vous faire sentir qu'on vous a deviné, & que l'on n'est rien moins qu'indifférente. Mais votre timidité, les conséquences qu'on sent bien devoir suivre une passion telle que la

vôtre, & l'intérêt que l'on prend déja à votre situation, intimident la Comtesse elle-même, & c'est vous qui lui donnez des entraves. Un peu plus de hardiesse de votre part vous mettroit à votre aise tous les deux. Souvenez-vous de ce que vous disoit dernierement M. D. L. R. F. C.
» Un honnête homme peut être
» amoureux comme un fou, mais
» jamais il ne doit ni ne peut l'être
» comme un sot.

Ce n'est pas cependant que je vous conseille d'être téméraire ; cela vous réussiroit mal actuellement. Pour l'être avec succès, il faut en avoir acquis le droit, & ne l'être qu'à propos. Ce moment n'est pas dans une affaire de cœur, un des points les plus

faciles à saisir. Quelle justesse de discernement ne faut-il pas dans ces occasions ! La précipitation & la lenteur sont également dangereuses. Il n'est point de témérité absolue ; mais il en est de relative au degré de vertu dont une femme se pique. » Telle peut donner » plus qui ne donne pas tant, dit » Montagne ; & ce peu lui coute » plus à donner, qu'à sa compagne » son tout.

Tenez de moi une autre maxime qui ne vous sera pas moins utile. N'attaquez jamais une femme qu'après avoir examiné à quel point vous lui aurez plû ; si malheureusement vous lui êtes indifférent, attendez-vous aux traitemens les plus durs. Rien ne flatte tant no-

tre vanité, que de trouver l'occasion de faire parade de notre vertu, contre ceux que nous n'aimons pas; & malheur au téméraire que nous destinons à servir d'exemple, & à nous faire une réputation : nous ne connoîtrons aucun ménagement; c'est une victime que sanspitié nous immolerons à notre gloire. Eh! quelle satisfaction pour nous de remporter une victoire éclatante, sans qu'il en coûte rien à notre cœur! Vous n'avez pas sans doute ce malheur à redouter; mais, à tout événement, j'imagine un moyen de tirer avantage de votre timidité même. Il en est d'une sorte qui conviendroit admirablement à l'état où vous vous trouvez aujourd'hui :

c'est celle qui découvre en vous un penchant décidé, en même tems qu'elle décele les efforts que vous faites pour le cacher : deux sentimens également flatteurs pour les femmes ; beaucoup d'amour, & encore plus de respect. Par l'un vous rendez hommage à leurs charmes, l'autre est un tribut que vous payez à leur fierté. Quelques-unes, & ce sont les plus délicates, aiment à donner à celui qui n'ose demander ; elles se font un plaisir de lui inspirer de la confiance : si dans la suite il la pousse trop loin, elle les offense moins, c'est leur ouvrage. Ainsi quand une femme s'apperçoit qu'elle a donné du goût pour elle à un homme qui a la sorte de timidité dont je

viens de parler, elle agit avec lui comme si elle lui disoit : » Votre » timidité m'annonce l'estime que » vous faites de moi, & l'idée que » vous avez de ma vertu ; cepen- » dant il faut sçavoir réduire tout » à sa juste valeur. Certaines que » les hommes en rabatteront tou- » jours assez, nous sur-faisons un » peu de ce côté-là ; & si nous vou- » lons qu'on nous croye invinci- » bles, il faut sçavoir aussi que nous » ne desirons pas moins que l'on » agisse comme si l'on n'en croyoit » rien. Le point essentiel est d'al- » lier dans la pratique deux choses » qui paroissent si contraires. Vous » n'avez pas assez d'expérience » pour les concilier. Si je vous » abandonne à vous-même, je le

» prévois, ou vous m'offenserez
» par des empressemens déplacés,
» ou vous m'impatienterez par des
» craintes ridicules; & comme je
» connois, moi, la juste proportion
» qu'il faut observer, je veux bien
» me charger de vous faire passer
» par les gradations qu'exige ma dé-
» licatesse. Une fois parvenu au
» point de confiance nécessaire,
» vous marcherez seul. Et si, com-
» me je le prévois, vous passez les
» bornes que je ne vous aurai
» prescrites que pour vous laisser la
» gloire de les franchir, alors j'af-
» fecterai un courroux que je vous
» aurai accoutumé à ne pas redou-
» ter : par-là j'aurai satisfait à tout,
» à mon penchant & à ma gloire.
» A mon penchant, en me pro-

» curant ce que je paroissois dédai-
» gner; à ma gloire, en paroissant
» m'offenser de ce qui combloit
» mes desirs. Il ne faut pas croire
» au moins que notre dessein soit
» de n'avoit point de foiblesses. Le
» chef-d'œuvre de l'art, c'est de
» nous procurer le plus d'excuses
» qu'il est possible pour nous les
» moins reprocher, de nous fâcher
» de vos témérités, & d'en profi-
» ter.

Voilà le point où vous devez, Marquis, tâcher d'amener la Comtesse. Si la timidité peut être de quelque usage en amour, choisissez celle dont je vous parlois tout à l'heure, & gardez-vous sur-tout de vous méprendre sur le genre de respect que les femmes demandent,

C'eſt un reſpect de déférence, de ménagement qu'il leur faut, non pas un reſpect d'idiotiſme ou d'inaction. Le reſpect dans les hommes doit être pour nous ce que notre pudeur eſt pour eux; quand elle eſt plutôt un aſſaiſonnement qu'un obſtacle à leurs plaiſirs, n'augmente-t-elle pas le prix de leur victoire, & celui de nos charmes? Ne demandez rien, montrez des deſirs violens d'obtenir, une grande appréhenſion de les faire connoître, & vous obtiendrez tout. Peut-être dans deux jours faudra-t-il vous comporter tout différemment, & montrer une ſécurité parfaite. Le cœur eſt ſi plein de contradictions, qu'on eſt obligé de varier à l'infini la façon de l'attaquer.

LETTRE XXVII.

CE que vous m'écrivez, Marquis, est-il bien possible ? Quoi! la Comtesse persévere à vous tenir rigueur! L'air dégagé avec lequel elle reçoit tous vous soins vous annonce une indifférence qui vous désoleroit, si je ne vous rassurois pas par ma morale? Ne perdez point courage : je crois avoir deviné le nœud de l'énigme. Je vous connois. Vous êtes gai, folâtre, avantageux même auprès des femmes, tant qu'elles ne vous affectent pas : mais celles qui vous touchent, vous rendent d'une circonspection qui tient du découragement. Aujourd'hui que vous devez

être presque assuré qu'on vous aime, il faut changer de conduite : abandonnez aux Céladons les propos sublimes, les beaux sentimens ; laissez-leur filer le parfait. Je vous le dis de la part des femmes ; il est des instans où elles aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées ; les hommes manquent plus de cœurs par leur mal-adresse, que la vertu n'en sauve.

Je vous tenois la derniere fois un langage presqu'opposé ; votre situation l'exigeoit. Mais vous touchez au moment, ou, après avoir satisfait aux égards dûs à la fierté de la Comtesse, vous devez donner quelque chose à l'amour. Un Amant s'apperçoit-il qu'il a plû ? Sa passion ne doit plus se manifester

que par l'empressement ; la confiance doit succéder à l'incertitude. Dès qu'une fois nous avons consenti à nous laisser deviner, plus on nous montre de timidité, plus on intéresse notre orgueil à en inspirer : plus on a d'égards pour notre résistance, plus nous exigeons de respect. On vous diroit volontiers : » Eh ! par pitié pour nous, » ne nous supposez pas tant de » vertu ! Vous allez nous mettre » dans la nécessité de n'en pas man» quer.

Gardez-vous de traiter notre défaite comme une affaire difficile. Accoutumez par degrés notre imagination à vous voir douter de notre indifférence. Souvent le plus sûr moyen d'être aimé, c'est de

paroître persuadé qu'on l'est. Une façon de penser dégagée nous met à notre aise. Dès que nous verrons un Amant, tout convaincu qu'il est de notre reconnoissance, nous traiter avec les égards qu'exige notre vanité, nous concluerons, sans nous en appercevoir, qu'il agira de même, quoique sûr de notre penchant pour lui. De-là, quelle confiance n'inspirera-t-il pas? quel progrès ne doit-il pas se flatter de faire? Mais s'il nous avertit de nous tenir sur nos gardes, alors ce n'est pas notre cœur que nous défendrons; ce ne sera plus la vertu qui combattra, mais la fierté, & c'est le plus cruel ennemi que vous ayez à vaincre dans les femmes. Que vous dirai-je enfin? Nous

ne cherchons qu'à nous dissimuler que nous avons consenti de nous laisser aimer ; mettez une femme en situation de se dire qu'elle n'a cédé qu'à une espece de violence ou de surprise ; persuadez-la que vous ne la mésestimerez point ; je vous réponds de son cœur. Traitez la Comtesse comme son caractere l'exige : elle est enjouée & légere, il faut par la folie la conduire à l'amour. Qu'elle ne s'apperçoive pas même qu'elle vous distingue des autres hommes : soyez aussi enjoué qu'elle est folle. Etablissez-vous dans son cœur, sans l'avertir que vous en avez le dessein. Elle vous aimera sans le sçavoir ; & quelque jour elle sera

toute étonnée d'avoir fait tant de chemin sans seulement s'en être défiée.

LETTRE XXVIII.

JE ne me lasse point de vous admirer, Marquis, quand je vous vois faire la comparaison de votre respect & de votre estime pour la Comtesse, avec les airs libres & presque indécens du Chevalier; & je ne conçois pas comment vous en concluez qu'elle devroit vous préférer à lui. Il faut vous expliquer votre propre cœur, & vous montrer avec combien peu de justesse vous raisonnez. Le Chevalier n'est que galant; tout ce qu'il dit

eſt ſans conſéquence, ou du moins paroît tel. La frivolité ſeule, l'habitude d'en conter à toutes les jolies femmes qu'il trouve ſur ſon chemin, le font parler. L'amour eſt pour rien, ou pour peu de choſe dans toutes ſes liaiſons. Comme le papillon, il ne s'arrête à chaque fleur que pour un inſtant : un amuſement paſſager eſt tout ſon objet. Tant de frivolité n'eſt point capable d'alarmer une femme. La Comteſſe ſçait à merveille apprécier ſes propos ; & pour tout dire, en un mot, elle le connoît pour un homme dont le cœur eſt épuiſé. Les femmes, qui, à les entendre, tiennent le plus pour la Métaphyſique, ſçavent admirablement faire la différence d'un Amant de cette

eſpece d'avec un homme tel que vous. Auſſi ſerez-vous toujours plus redoutable, & plus redoûté avec la façon dont vous vous annoncez. Vous me vantez votre eſtime reſpectueuſe; mais je vous réponds qu'elle ne l'eſt en aucune façon; la Comteſſe le ſent bien. Rien n'a une fin auſſi peu reſpectueuſe qu'une paſſion telle que la vôtre. Bien différent du Chevalier, vous exigez de la reconnoiſſance, des préférences, du retour, des ſacrifices même: la Comteſſe voit toutes ces prétentions d'un coup d'œil, ou du moins ſi, dans le nuage qui les enveloppe encore, elle ne les diſtingue pas bien nettement, la nature lui donne des preſſentimens de ce qui pourra lui en coûter, ſi

elle vous accorde la moindre facilité à l'inſtruire d'une paſſion qu'elle partage ſans doute déja. Rarement les femmes examinent-elles les raiſons qui les déterminent à ſe rendre on à réſiſter. Elles ne s'amuſent point à connoître ni à définir ; mais elles ſentent, & le ſentiment chez elles eſt juſte ; il leur tient lieu de lumieres & de réflexions : c'eſt une eſpece d'inſtinct qui les avertit au beſoin, & les conduit peut-être auſſi ſûrement que le feroit la raiſon la mieux éclairée. Votre belle Adelaïde veut ſans doute jouir, auſſi long-tems qu'elle le pourra, de l'*incognito* ; projet très-conforme à ſes véritables intérêts, & qui cependant, j'en ſuis perſuadée, n'eſt point l'ouvrage de

la réflexion. Elle ne voit pas d'ailleurs que la paſſion, contrainte au dehors, n'en va faire que de plus fortes impreſſions & de plus grands progrès dans l'intérieur : voulez-vous me croire ? laiſſez-lui jetter de profondes racines, & donnez à ce feu, qu'on s'efforce de cacher, le tems de devorer le cœur dans lequel on veut le contenir.

Convenez cependant que vous vous êtes trompé de deux façons dans votre compte ; vous avez cru que vous reſpectiez la Comteſſe plus que ne fait le Chevalier : vous voyez au contraire que les fleurettes de celui-ci ſont ſans conſéquence, tandis que vous en voulez au cœur de la Belle ; je tranche le mot, à ſa vertu. D'un autre côté,

vous vous êtes figuré que les airs distraits, indifférens, inattentifs, étoient des preuves ou des présages de votre malheur. Détrompez-vous : jamais de preuve plus certaine d'une passion, que les efforts qu'on fait pour la cacher : dès que la Comtesse vous traite avec douceur, quelques marques que vous lui donniez de votre penchant pour elle, dès qu'elle vous voit sans colere, prêt à lui en faire l'aveu, je vous dis qu'elle a le cœur pris ; elle vous aime sur ma parole.



LETTRE XXIX.

ENFIN, Marquis, on vous entend ſans colere proteſter que vous aimez, & jurer par tout ce que les Amans ont de plus ſacré que vous aimerez toujours. Croirez-vous une autrefois à mes prophéties? Cependant on vous traiteroit encore mieux, dit-on, ſi vous vouliez être raiſonnable, & vous borner aux ſentimens de la ſimple amitié. Le nom d'Amant que vous prenez révolte la Comteſſe.... Eh! ne diſputez point ſur les qualités, pourvû qu'au fond la choſe ſoit la même. Mais on vous déſole par des doutes injurieux ſur votre ſincérité, ſur votre conſtance. On re-

fuſſe de vous croire, parce que tous les hommes ſont faux & parjures; de vous aimer, parce qu'ils ſont inconſtans. Que vous êtes heureux! & que la Comteſſe connoît mal ſon propre cœur, ſi elle croit vous perſuader par-là de ſon indifférence! Voulez-vous que je vous donne la véritable valeur des diſcours qu'elle vous tient? Elle eſt touchée de la paſſion que vous lui montrez; mais les plaintes & les malheurs de ſes amies l'ont convaincue que les proteſtations des hommes ſont toujours fauſſes. Je ne conçois cependant pas ſon injuſtice à cet égard; car moi, qui ne les flatte pas volontiers, je ſuis très-perſuadée qu'ils ſont preſque toujours ſincères dans

ces

tes occasions. Ils deviennent amoureux d'une femme, c'est-à-dire, ils se sentent des desirs de la posséder: l'image enchanteresse qu'ils se font de cette possession, les séduit: ils se figurent des délices qui ne finiront jamais. Peuvent-ils s'imaginer que le feu qui les dévore puisse un jour s'affoiblir & s'éteindre? C'est une chose qui leur paroîtroit de toute impossibilité. Aussi nous jurent-ils de la meilleure foi du monde qu'ils ne cesseront point de nous aimer: en douter, ce seroit leur faire une injure mortelle: cependant ils promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Leur prévoyance ne les avertit point que leur cœur ne peut pas être toujours rempli du même objet. Ils cessent de l'aimer

ſans ſçavoir pourquoi : ne ſont-ils pas même aſſez bons pour ſe faire ſcrupule de leur réfroidiſſement. Long-tems vous les entendez encore dire qu'ils aiment, tandis qu'il n'en eſt plus rien : mais après s'être bien tourmentés, ils cedent au dégoût, & deviennent inconſtans d'auſſi bonne foi qu'ils l'étoient, en proteſtant qu'ils ne le deviendroient jamais. Rien n'eſt ſi ſimple. La fermentation qu'un amour naiſſant avoit excitée dans leurs cœurs avoit cauſé le charme qui les ſéduiſoit, l'enchantement eſt diſſipé; le ſang froid a ſuccédé, que pouvons-nous leur imputer? Ils comptoient pouvoir tenir leur parole. Eh combien de femmes ſe trouvent trop heureuſes de ce qu'en y

manquant, les hommes donnent une libre carriere à leur légéreté !

Quoi qu'il en ſoit, la Comteſſe s'en prend à vous de l'inconſtance de vos pareils : elle craint que vous ne reſſembliez aux autres Amans.... Que les femmes ſont mal-adroites, ſi par de pareilles craintes, par leurs doutes ſur la ſincérité, ſur la conſtance des hommes, elles imaginent faire croire qu'elles fuyent ou qu'elles mépriſent l'amour. Dès qu'elles craignent qu'on ne les trompe, en leur faiſant eſpérer qu'elles jouiront de ſes douceurs, dès qu'elles craignent de n'en pas jouir long-tems, elles en connoiſſent déja tous les charmes ; ce qui les inquiéte, c'eſt la peur d'en être privées trop tôt. Sans ceſſe combat-

tues par cette crainte & par l'attrait puiſſant qui les porte au plaiſir, elles héſitent, elles tremblent de n'en avoir joui qu'aſſez de tems pour en ſentir plus douloureuſement la privation. Ainſi, Marquis, toute femme qui vous tient le langage de la Comteſſe, vous dit : » J'imagine bien toutes les délices de » l'amour ; l'idée que je m'en forme eſt tout-à-fait ſéduiſante. » Croyez-vous qu'au fond je deſire » moins que vous de jouir de ſes » charmes ? Mais plus l'image que » mon imagination s'en fait eſt ra» viſſante, plus je crains que ce » ne ſoit une belle chimere ; je ne » refuſe de m'y livrer que dans la » crainte de voir finir trop tôt ma » félicité.... N'abuſerez-vous point

» de ma crédulité ? Ne me puni-
» rez-vous pas quelque jour d'avoir
» eu trop de confiance en vous ?
» ce jour du moins eſt-il bien éloi-
» gné ? Ah ! ſi je pouvois eſpérer
» de recueillir long-tems les fruits
» du ſacrifice que je vous ferai, je
» vous l'avoue franchement, nous
» ſerions bientôt d'accord.



LETTRE XXX.

LE Rival que l'on vous donne me paroît d'autant plus redoutable, que c'eſt un homme tel que je vous ai conſeillé de paroître. Je connois le Chevalier : perſonne n'eſt plus capable que lui de conduire une ſéduction avec art. Je parirois qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la Comteſſe de ſang froid : vous êtes perdu. Un Amant auſſi paſſionné que vous l'avez paru, commet cent bévues ; les meilleures affaires lui périſſent entre les mains. A tout inſtant il donne priſe ſur lui : tel eſt même ſon malheur que ſa précipitation & ſa timidité lui nuiſent tour à

tour. Il perd mille de ces petites occaſions qui font toujours gagner quelque terrein. Un homme au contraire, qui fait l'amour pour le ſeul plaiſir de le faire, profite des moindres avantages; rien ne lui échappe; il voit ſes progrès, connoît les endroits foibles, les ſaiſit: tout tend à ſon but, tout eſt combiné. Ses imprudences même ſont ſouvent le fruit de la plus ſaine réflexion; elles avancent ſes ſuccès: enfin il acquiert une telle ſupériorité qu'il dateroit, pour ainſi dire, le jour de ſon triomphe.

Gardez-vous bien, Marquis, de faire tout le chemin: ne montrez pas aſſez d'amour pour que la Comteſſe ſe repoſe de tout ſur l'excès de votre paſſion. Donnez-lui des

inquiétudes ; forcez-la de prendre quelque ſoin de vous conſerver, en lui inſpirant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavalierement que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu moins que ſon orgueil, la rend intraitable. Semblable au Marchand, auquel vous avez montré trop d'envie de ſon étoffe, elle vous ſurfait avec auſſi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité. Montrez moins de paſſion, & vous en exciterez davantage. Nous ne ſentons le prix d'un bien qu'à l'inſtant qu'il va nous échapper. Un peu de manége en amour eſt indiſpenſable pour le bonheur de tous les deux. J'irois

peut être même dans le besoin jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion il vaut sans doute mieux être dupe que fripon ; mais en galanterie les sots seuls sont des dupes, & les fripons ont toujours les rieurs de leur côté.

Il faut pourtant convenir que la vérité de ce que je dis ici dépend beaucoup de l'objet dont vous tentez la conquête. Auprès d'une femme qui a de l'expérience, l'application de mes conseils ne manquera pas de vous être utile ; mais peut-être faudroit-il employer des armes toutes différentes contre une novice. On ne risque rien de montrer à celle-ci toute l'impression qu'elle fait. Sa reconnoissance se

mesure sur l'effet que ses charmes produisent : votre amour est le termometre du sien ; elle ne s'apperçoit de sa violence que pour y répondre & vous en sçavoir gré. La femme du monde au contraire ne le voit que pour en tirer vanité, pour vous faire acheter davantage un bien que vous mettez vous-même à si haut prix. Vous voyez qu'il n'est guéres de vérités absolues ; presque toutes sont relatives. Adieu.....

J'ai cependant quelque scrupule de vous quitter sans vous avoir dit un seul mot de consolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que soit le Chevalier, vous devez vous tranquilliser. Je soupçonne la fine Comtesse de ne

l'avoir mis en jèu que pour vous inquiéter : ce n'eſt pas que j'aye envie de vous cajoler, mais je ſuis bien-aiſe de vous dire que vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune, vous débutez dans le monde, on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé : le Chevalier a vêcu ; quelle eſt la femme qui ne ſente pas ces différences ? Mais quelle eſt celle qui, en les ſentant, ſera d'aſſez bonne foi pour en convenir ?



LETTRE XXXI.

DE la probité en amour, Marquis ! y penſez-vous ? Ah, vous êtes un homme noyé. Je me garderai bien de montrer votre Lettre, vous ſeriez déshonoré. Vous ne ſçauriez, dites-vous, prendre ſur vous le manége que je vous ai conſeillé ?.... Votre candeur, vos grands ſentimens vous auroient fait faire fortune jadis. On traitoit alors l'amour comme une affaire d'honneur ; mais aujourd'hui, que la corruption du ſiecle a tout changé, l'amour n'eſt plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité. Votre inexpérience laiſſe encore à vos vertus une roideur qui

vous perdroit infailliblement, si vous n'aviez pas assez de raison pour vous plier enfin aux mœurs du tems. On ne peut plus paroître à présent tel qu'on est dans l'intérieur. Tout est mine; on se paye d'airs, de démonstrations, de signes. Tout joue la Comédie, & les hommes ont eu d'excellentes raisons pour en user ainsi. Ils ont reconnu que personne n'y gagneroit, si les autres nous disoient le bien & le mal qu'ils pensent de nous. On est convenu de substituer à cette sincérité des phrases toutes contraires. Et cette façon d'agir s'est introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes, vous conviendrez que, quand cet usage,

qu'on appelle politeſſe, n'eſt pouſſé, ni juſqu'à l'ironie, ni juſqu'à la trahiſon, c'eſt une vertu ſociale de le ſuivre; & de tous les commerces, c'eſt celui de la galanterie où l'on ait le plus beſoin de ne pas paroître tel qu'on eſt. Combien ne trouverez-vous pas d'occaſions où un Amant gagne autant à diſſimuler l'excès de ſa paſſion, que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a. Je devine la Comteſſe; elle eſt plus adroite que vous. Je ſuis ſûre qu'elle diſſimule ſon penchant pour vous, avec autant de ſoin que vous en prenez à multiplier les preuves du vôtre pour elle. Je vous le répete; moins vous vous livrerez à préſent, mieux on vous traitera. Inquiétez-

là à ſon tour; inſpirez-lui la crainte de vous perdre; voyez-la venir. C'eſt le plus ſûr moyen de connoître le véritable rang que vous tenez dans ſon cœur.



LETTRE XXXII.

VOus, jaloux, Marquis !.... que je vous plains ! & que ce ſeroit vous rendre un grand ſervice de diſſiper les inquiétudes que vous cauſent les aſſiduités du Chevalier ! C'eſt ce que je ne crois guéres poſſible : vous vous applaudiſſez de vos ſentimens, &, comme vous vous figurez qu'ils prouvent votre amour & votre délicateſſe..... le moyen d'eſpérer de vous y faire renoncer ? Si vous vouliez cependant examiner la nature de ces mêmes ſentimens, vous trouveriez leur véritable ſource bien moins dans l'amour que vous avez pour la Comteſſe, que dans votre vanité, & vous

vous verriez qu'ils sont en même tems humilians pour vous & injurieux pour elle.

Oui, Marquis, la jalousie telle que vous la ressentez, & que vous me la peignez dans votre Lettre, n'est autre chose que la douleur de voir le mérite d'un autre faire impression sur un cœur que vous vous croyez seul digne de remplir : & convenez que, si vous osiez suivre les mouvemens d'une vanité blessée, vous exigeriez pour premiere preuve d'amour, un éloignement absolu, une indifférence marquée pour tous les autres : vous voudriez qu'on ne fît attention qu'à vous, qu'on ne trouvât personne qui vous fût comparable, qu'on dédaignât

ouvertement les ſoins des hommes les plus ſéduiſans.

Vous craignez, dites-vous, que quelqu'un ne vous enleve le cœur de la Comteſſe ; n'eſt-ce pas-là prouver combien ſa poſſeſſion vous eſt chere ?.... Soyez de bonne foi : avouez que vos alarmes ſeroient bien moins vives, ſi la perte d'un bien ſi précieux ne ſuppoſoit pas le rival qui peut vous l'enlever d'un mérite ſupérieur au vôtre. Ceſſer d'être aimé, ce n'eſt qu'un malheur, un caprice en peut être la cauſe ; mais être ſupplanté, voir un autre préféré, quelle humiliation ! & ce qu'il y a de plus ſingulier, même pour un Amant auſſi délicat que vous voulez le paroître, c'eſt que l'on ſe conſole de l'un, tandis que

l'autre ne ſe pardonne pas. Vous n'en devinez peut-être pas la véritable raiſon : la voici ; l'un ne bleſſe que l'amour, & l'autre la vanité. Mais cette vanité même eſt-elle bien entendue ? n'eſt-ce pas en quelque ſorte mériter que l'on vous donne un rival, que de le craindre ; n'eſt-ce pas avouer que l'on voit quelqu'un digne de nous diſputer ou d'obtenir la préférence ? Ayez meilleure opinion de vous, Marquis, ce n'eſt point par les inquiétudes qu'on affermit la fidélité d'une Maîtreſſe ; elles ne peuvent au contraire ſervir qu'à l'affoiblir. C'eſt la familiariſer avec des ſentimens dont la ſeule idée doit lui ſembler un crime. En paroiſſant craindre ſon inconſtance, vous l'ac-

coutumez à la regarder comme possible, à se la reprocher moins; vous l'avertissez de se faire un mérite de sa fidélité. Affectez les dehors d'une sécurité parfaite, vous lui ôterez jusqu'à la pensée qu'elle peut en aimer un autre que vous : ose-t-on manquer à un homme si sûr d'être aimé pour toujours; auroit-il tant d'assurance, s'il ne méritoit pas en effet d'être préféré à tous les autres : voilà la logique des femmes.

Elles n'ignorent pas d'ailleurs, que la jalousie est offensante pour l'objet aimé; que soupçonner sa fidélité, c'est l'accuser de perfidie, se défier de ses mœurs, s'ériger en tyran, se promettre de ses reproches & de la contrainte ce qu'on

n'a pu obtenir de l'inclination. Un cœur que l'on conserve à ce prix, peut-il faire le bonheur d'un homme délicat ; je me trompe : est-il un cœur que l'on conserve à ce prix-là ? N'est-ce pas soi-même l'avilir que d'en avoir une si mauvaise opinion ?

Voilà la jalousie telle qu'elle existe chez presque tous les Amans ; je vous demande si l'on doit encore la regarder comme une preuve d'amour. Mais j'en connois une d'une espece bien différente : je ne sçaurois vous en donner une idée plus juste qu'en vous envoyant copie d'une Lettre que j'ai écrite autrefois au Comte de Coligny.

Lettre de Mademoiselle de Lenclos au Comte de Coligny.

» Quelle eſt votre injuſtice, » mon cher Comte; quoi, tout » ce que j'ai pu vous dire ne vous » a pas raſſuré; les viſites que le » Duc de.... me rend, vous alar» ment toujours! Je vois que vous » me confondez avec les femmes, » qui ne mettent en amour ni » franchiſe ni probité. Connoiſſez » mieux mon caractere : ſi vous » aviez ceſſé de me plaire, ſi le » Duc vous avoit remplacé dans » mon cœur, je n'y aurois entendu » d'autre fineſſe que de vous l'a» vouer tout ingénuement, & je » me ſerois bien gardée d'atten» dre & de mériter vos reproches.

» Rendez-moi donc plus de juſ-
» tice, & tâchez d'imiter la déli-
» cateſſe que je me ſuis preſcrite
» avec vous. Croyez-vous de bonne
» foi, que de mon côté je n'aye
» pas eu mes inquiétudes ſur votre
» compte; imaginez-vous, par
» exemple, que j'aye vû de ſang
» froid vos aſſiduités chez la Pré-
» ſidente, que j'aye entendu ſans
» alarme le récit de vos ſoupers
» chez Hortenſe, de vos concerts
» chez la Maréchale : m'eſt-il
» échappé la moindre plainte dans
» ces occaſions? je ne le crois pas.
» La crainte de vous cauſer le plus
» léger chagrin, de vous contrain-
» dre, de troubler vos plaiſirs,
» m'a toujours retenue. C'eſt votre
» félicité ſeule que j'enviſage en

» vous aimant ; toute mon atten-
» tion s'occupe à surpasser mes ri-
» vales en agrémens, & à vous
» faire trouver auprès de moi des
» plaisirs supérieurs à tous ceux
» qu'elles vous offrent. Comme
» les femmes ordinaires n'ont pour
» but, en amour, que leur propre
» bonheur, ou l'intérêt de leur
» vanité, la jalousie chez elles tient
» de l'humeur & de la tyrannie.
» Qu'elle est différente dans mon
» cœur ! mais aussi que le principe
» dont elle part est opposé ! toutes
» à la vérité n'ont pas un Amant
» tel que le mien, & ce n'est sans
» doute qu'à lui que je dois la tran-
» quillité dont je jouis. Mon cher
» Comte a le discernement juste &
» le goût délicat : ces deux qualités
» m'ont

» m'ont sans cesse rassurée contre
» toutes les entreprises des autres
» femmes. Je ne sçais si c'est pru-
» dence ou vanité : mais je me suis
» toujours flattée qu'il sçauroit faire
» la différence d'une Amante véri-
» tablement attachée, d'avec les
» femmes que la coquetterie seule
» conduit. Aux yeux d'un fat, une
» agacerie est une avance : une
» politesse, une distinction : la
» moindre louange, souvent mê-
» me ironique, lui paroît une dé-
» claration : un goût frivole, une
» passion véritable : sans délica-
» tesse sur le choix des objets, tout
» ce qui porte l'air de bonne for-
» tune est en droit de lui plaire ;
» mais avec un homme qui vous

» ressemble, tout est réduit à sa
» juste valeur : l'affectation ne passe
» point pour le sentiment, la faus-
» seté pour la franchise, l'apparence
» pour la réalité. Sa gloire n'est
» point la conquête de tous les
» cœurs ; peu jaloux de donner du
» goût en général, dès qu'il a ren-
» contré la personne qui seule mé-
» ritoit son hommage, c'est à tou-
» cher son cœur, à le conserver,
» à la distinguer qu'il met toute son
» étude. Beaucoup d'autres pour-
» ront encore l'amuser, devenir
» l'objet de ses galanteries ; au-
» cune ne l'intéressera. Combien
» de fois me suis-je dit à moi-mê-
» me : le Comte est actuellement
» chez Hortense ou chez la Prési-
» dente ; peut-être même y reste-

» t-il avec plaisir ; une autre que
» moi est donc l'occasion de son
» amusement & de sa joie ; mais il
» est heureux, & cela me suffit.
» L'intérêt qu'il y prend ne ressem-
» ble point aux plaisirs qu'il goûte
» avec moi : la sorte de bonheur
» que l'amour procure a sa place
» séparée de tout ce qui ne se rap-
» porte point à lui. Le Comte n'a
» pas avec moi la même gayeté
» qu'avec les autres femmes : ses
» regards, ses soins, ses moindres
» gestes, dès que j'en deviens l'ob-
» jet, prennent une empreinte
» toute différente. Ainsi loin de
» les haïr, je suis enchantée qu'el-
» les contribuent à diversifier ses
» plaisirs ; je leur en sçais même
» bon gré ; je les chéris, & c'est

» lui que j'aime en elles. D'ail-
» leurs, cher Comte, plus elles
» seront aimables, plus il sera flat-
» teur que vous les fréquentiez,
» sans que votre goût pour moi di-
» minue.... Mais aurois-je à re-
» douter de vous devenir un jour
» indifférente ? Alors si quelque
» chose pouvoit me consoler de la
» perte de votre cœur, ne devroit-
» ce pas être le mérite & la beauté
» de ma rivale !

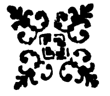
» Seroit-ce la Présidente que
» vous me préféreriez ? Elle est en-
» jouée, vive, agréable; mais elle
» est tout cela par tempérament.
» Sera-ce Hortense ? Ses yeux sont
» tendres & languissans ; elle a des
» graces, de la douceur ; mais c'est
» de la nature seule qu'elle tient

» tous ces avantages. Enfin ai-je à
» redouter la Maréchale ? elle joint,
» à la vérité, à la nobleſſe de la
» taille, l'art de ſe parer ; elle eſt
» piquante & ſpirituelle ; mais c'eſt
» l'habitude, l'envie d'être remar-
» quée de tous les hommes, d'hu-
» milier les femmes qui lui don-
» nent tout ſon mérite. Examinez
» à préſent quelle eſt chez moi la
» ſource du peu d'avantages que
» vous m'avez trouvés. C'eſt l'a-
» mour ſeul à qui je les dois. C'eſt
» lui ſeul qui leur a donné l'être
» & qui leur donne leur valeur :
» c'eſt à lui que je dois cette viva-
» cité dont vous ſeul ſentez le vé-
» ritable prix : c'eſt lui qui met
» dans mes yeux cette impreſ-
» ſion de tendreſſe, ſi capable d'en

» inſpirer à celui qui en eſt l'objet.
» Lui ſeul donne de la nobleſſe à
» ma démarche, des agrémens à
» ma parure, de l'éclat à ma beau-
» té, de l'enjouement à mon eſ-
» prit, de l'expreſſion à mon ſilen-
» ce. Sans lui tout eſt pour moi,
» tout eſt chez moi, ſans vie, ſans
» action. En un mot, Comte, c'eſt
» à vous à qui je dois tout, & rien
» à la nature, au hazard, ni à la
» vanité. Je voudrois que tous les
» autres hommes m'offriſſent leurs
» hommages, pour vous les ſacri-
» fier. Mais puiſque vous voulez
» paroître encore douter de mes
» ſentimens, exercez un empire
» que j'aime à reconnoître : par-
» lez, je ne reçois plus chez moi
» l'objet de vos inquiétudes. Et

» n'allez pas croire au moins que
» je veuille vous faire envisager
» ceci comme un sacrifice ; quand
» cette résolution me couteroit le
» moindre effort, de la façon dont
» je vous aime, comptez que tous
» les sacrifices que je pourrois vous
» faire, ne serviroient qu'à resser-
» rer encore davantage les liens
» qui m'attachent à vous.

Voilà, je crois, Marquis, la seule espece de jalousie qu'il soit beau de ressentir & d'exciter.



LETTRE XXXIII.

Un silence de dix jours, Monsieur ! mais vous commenciez à m'inquiéter tout de bon....

L'application que vous avez faite de mes conseils a donc été heureuse ; je vous en félicite. Mais ce que je n'approuve pas, c'est que le refus qu'on vous fait d'un aveu vous donne de l'humeur. Le *je vous aime* est donc une chose bien précieuse à vos yeux ; depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les sentimens de la Comtesse, & vous avez réussi ; vous connoissez son penchant pour vous, que vous faut-il davantage ? Quel droit un aveu vous donneroit-il de plus sur son cœur ?

En vérité je vous trouve bien singulier : car enfin, sçavez-vous que rien n'est plus propre à révolter une femme raisonnable que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous est refusé. Je ne vous comprens pas : aux yeux d'un Amant délicat, ce refus ne doit-il pas être mille fois plus précieux que ne le seroit une déclaration positive. Voulez-vous connoître vos véritables intérêts ? loin de persécuter une femme sur ce point, attachez-vous, comme je vous l'ai déja dit, à lui dissimuler les progrès de son penchant. Faites qu'elle vous aime avant que de le lui faire remarquer, avant que de la mettre dans la nécessité de se l'avouer à elle-même. Eh !

peut-on éprouver une ſituation plus délicieuſe, que celle de voir un cœur s'intéreſſer pour vous ſans s'en défier, s'échauffer par dégrés, s'attendrir enfin; quelle volupté de jouir en ſécret de tous ſes mouvemens, de les diriger, de les augmenter, de les hâter, & de s'applaudir de ſa victoire, avant même que la belle ait ſoupçonné qu'on ait tenté ſa défaite. Voilà ce que j'appelle des plaiſirs. Croyez-moi, Marquis, agiſſez auprès de la Comteſſe, comme ſi l'aveu lui étoit échappé. A la vérité l'on ne vous aura point dit, *je vous aime*; mais c'eſt parce que l'on vous aime qu'on ne vous l'aura point dit. On aura fait au reſte tout ce qu'il falloit pour vous le perſuader. Combien

parmi nous ont accordé des faveurs, avant que de vouloir prononcer ce mot fatal !

Les femmes ne se trouvent pas dans un médiocre embarras. Elles desirent pour le moins autant de vous avouer leur penchant, que vous avez envie de nous en instruire ; mais que voulez-vous ? les hommes, ingénieux à se donner des entraves, ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feroient de leur passion ; &, quelques idées que l'on se soit formées de notre façon de penser, cet aveu nous humilie toujours ; car pour peu que nous ayons d'expérience, nous en sentons toutes les conséquences. Le *je vous aime*, en lui-même n'est pas criminel à la vérité ; mais ses suites nous

effrayent. Le moyen de se les dissimuler! Comment s'aveugler sur les engagemens qu'il entraîne!

Au surplus, prenez-y bien garde; votre persévérance à exiger cet aveu est moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité; je vous défie de nous tromper sur les véritables motifs de vos instances. La nature nous a fait présent d'un instinct admirable; il nous fait discerner, avec justesse, tout ce qui naît de la passion, d'avec ce qui lui est étranger. Toujours indulgentes sur les effets que produit un amour que nous avons inspiré, nous vous pardonnerons les imprudences, les emportemens, que sçais-je moi, toutes les folies dont vous êtes capables vous autres Amans; mais

vous nous trouverez toujours intraitables, dès que notre amour-propre rencontrera le votre. Et qui le croiroit! vous nous révoltez par les choses les plus indifférentes à votre bonheur. Votre vanité s'attache à des minuties, & vous empêche de jouir des vrais avantages. Contentez-vous, croyez-moi, de vous enyvrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable; goûtez, sans la tyranniser, le plaisir de le lui cacher à elle-même; jouissez de sa sécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *je vous aime*, qu'y gagnerez-vous? votre incertitude finira-t-elle? sçaurez-vous si vous ne le devez pas plus à la complaisance qu'à l'amour. Je dois connoître les femmes. On

peut vous tromper par un aveu concerté, que la bouche seule prononce ; jamais vous ne le serez par les témoignages involontaires d'une passion que l'on veut contraindre. Pour tout dire, en un mot, les aveux vraiment flatteurs ne sont pas ceux que nous faisons, ce sont ceux qui nous échappent.



LETTRE XXXIV.

VOus voilà au comble de la joie? C'est une chose bien décidée, on vous sacrifie votre rival, & vous triomphez.... Que votre vanité est prompte à se flatter! Je rirois bien si votre prétendue victoire aboutissoit à vous faire donner un jour votre congé : car, si malheureusement ce sacrifice dont vous vous glorifiez aujourd'hui, n'étoit qu'une feinte; si la Comtesse vous avoit pris seulement pour réveiller, dans le cœur du Chevalier, un amour qui commençoit à y languir; si vous n'étiez que l'occasion de la jalousie de l'un, que l'instrument de l'artifice de l'autre,

croiriez-vous que ce fût un miracle?
Tous les hommes pensent comme vous: ils se figurent que le sacrifice qu'on leur fait d'un rival, suppose leur supériorité sur lui. Eh combien de fois arrive-t-il que ce sacrifice n'est qu'une ruse? souvent même celui qui en est la victime s'en applaudit aussi sincerement que le vainqueur. Si par hazard il est sincere ce sacrifice, de deux choses l'une; ou la Belle avoit aimé ce rival, ou elle ne l'avoit pas aimé. Au premier cas, dès qu'elle le quitte, c'est une preuve qu'elle ne l'aimoit plus; alors quelle gloire tirer d'une pareille préférence? Si elle ne l'avoit pas aimé, que conclure à votre avantage de cette prétendue victoire? Dans les deux cas vous

vous la remportez ſur un homme qui lui étoit indifférent, & qui peut-être même en étoit haï.

Il eſt encore une autre occaſion où vous pouvez être préféré, ſans que la préférence ſoit plus glorieuſe; c'eſt lorſque la vanité de l'objet de vos vœux eſt plus forte que ſon penchant pour vous. Je le dis à notre honte; rarement un Amant qui n'a que ſon amour pour tout mérite, tient-il long-tems contre un homme que l'on déſigne par ſon rang, qui a des gens, des terres, de la naiſſance. La médiocrité de la fortune d'un Amant peut-elle faire rougir une femme, héſite-t-elle à avouer ſon vainqueur, à ſe faire un mérite de le ſacrifier, je le prédis, elle ne ſera embarraſſée que

dû choix dans les bonnes raiſons qu'elle aura de le quitter. A Dieu ne plaiſe cependant que je penſe que ce ſoit à de pareils motifs que vous deviez le ſuccès dont vous me faites part. Je crois la Comteſſe trop ſincerement épriſe pour que la préférence que vous obtenez, ne ſoit pas l'effet de ſon goût & de votre mérite; mais j'ai voulu vous faire voir combien de fois on rougiroit de ſon triomphe, ſi l'on en connoiſſoit la véritable cauſe.



LETTRE XXXV.

CE n'est donc plus le Chevalier qui fait l'objet de vos inquiétudes : la Comtesse reçoit chez elle beaucoup plus d'hommes que de femmes, & cette conduite vous alarme..... Croyez-moi, loin de vous en plaindre, fortifiez-la dans cette habitude. J'ai vû des femmes même conseiller à leurs amies de faire leur compagnie d'hommes choisis, & de voir le moins de femmes qu'il leur seroit possible ; persuadées que les flatteries des premiers seront toujours moins dangereuses pour une jeune personne que l'exemple & les conseils de celles-ci.

Il eſt peu de femmes qui ne ſe ſoient compromiſes, les unes par des imprudences, les autres par des fautes réelles. L'un & l'autre eſt égal pour le Public : il les range dans la même claſſe, & ne prend pas meilleure opinion de celles qui les fréquentent. Le repos de la Comteſſe & le vôtre ne ſeroient pas moins expoſés que ſa réputation. Les tracaſſeries qui regnent dans ces ſociétés, l'envie que toutes les femmes ſe portent les unes aux autres, vous expoſeroient à des déſagrémens ſans fin. Auroit-elle quelques avantages ſur elles ? Comme elles en ſeroient continuellement frappées, & de plus près, leur jalouſie redoubleroit, ſes meilleures qualités devien-

droient l'objet des railleries les plus piquantes ; son penchant pour vous, sa fidélité, ses attentions ne recevroient que des éloges ironiques, bien plus capables de l'en faire rougir que toutes les fleurettes des hommes les plus aimables. Au contraire le desir de mériter l'estime de ces derniers, la crainte d'être pénétrée par ceux qui pourroient avoir des vûes, la fermeté d'ame qu'on acquiert dans leur commerce, soutiennent la fidélité d'une femme, l'affermissent dans ses principes, & font souvent d'une Maîtresse aimable l'amie la plus solide.

J'irai plus loin, aux risques de vous scandaliser ; je suis très-persuadée que la société des femmes

mêmes les plus raisonnables peut devenir très-dangereuse pour une jeune personne. La vertu ne détruit point chez nous ce fond d'envie qui fait en morale le caractère distinctif de notre sexe : on peut être très-sage, & cependant rester toujours envieuse, conséquemment méchante. La jeune personne, à la vérité, n'a pas à craindre avec ces *honesta* des conseils contraires à la vertu ; mais elle court un autre danger qu'elle ne doit pas moins redouter. Presque toutes celles qui prennent dans le monde l'état de *raisonnables*, sont, ou sur le retour, ou disgraciées du côté de la figure, ou partagées d'un caractere dur & incompatible avec tout ce qui compose la personne aimable. Ces trois

especes ont à peu près les mêmes intérêts & toujours les mêmes intentions : c'est de décrier les femmes célébrées, & qui leur enlevent tous les hommages. Elles commencent par affecter un grand mépris pour les agrémens de la figure & les graces de la jeunesse ; elles continuent par faire valoir la supériorité des qualités solides dont elles se piquent. Mais, voyant que les hommes sont assez peu délicats pour donner la préférence à la beauté, aux talens agréables, à l'enjouement, elles finissent par diminuer, autant qu'il leur est possible, tous ces avantages dans les jeunes personnes. Ce sont les *Celeno* de la Fable ; elles gâtent tout ce qu'elles touchent. Je joins ici le double

d'une Lettre qui répond à merveille à ma pensée. Il est inutile de vous dire comment elle m'est parvenue : j'ai toujours eu soin de recueillir tout ce qui tend à développer les replis du cœur.

» Plus j'y pense, ma chere amie, » plus je me persuade que nous » nous trompons dans le chemin » que nous avons pris pour arriver » à notre but. Des ironies fréquen- » tes, des épigrammes continuel- » les, une haine déclarée ne me » paroissent point des armes pro- » pres à détruire les avantages que » notre ennemie commune trouve » dans sa jeunesse & dans quelques » minces attraits. La conduite que » nous tenons décele trop nos in-

. . . . tentions :

» tentions : elle peut nous rendre
» odieuses, & si nous lui déclarons
» une guerre ouverte, peut-être
» aurons-nous la douleur de voir
» la compassion s'unir aux autres
» sentimens qu'elle a déja excités.
» Suivons désormais une route
» toute opposée, recherchons son
» commerce; devenons ses amies:
» efforçons-nous de gagner sa con-
» fiance; usons du crédit que l'âge
» doit naturellement nous donner
» sur une jeune personne. Enfin
» tâchons de parvenir à la gouver-
» ner & à devenir ses confidentes.
» Avec de l'adresse & de la patience
» je répondrois que nous l'ame-
» nerons un jour à ne plus voir,
» penser, sentir que par nous. No-
» tre triomphe est assuré, si nous

» pouvons lui donner de l'indiffé-
» rence pour ces vains agrémens,
» dont nous lui ferons sentir toute
» la frivolité : substituons aux gra-
» ces dont la nature l'a comblée,
» le goût des grandes qualités, la
» circonspection à la vivacité, le
» sophisme au sentiment, la dé-
» fiance à l'épanchement, le ton
» raisonneur à la fine plaisanterie.
» En un mot rendons-la si solide,
» si estimable, que nous rompions
» cet enchantement qui attire &
» qui fixe tous les hommes auprès
» d'elle. Nous risquons, il est vrai,
» de faire une femme essentielle
» de celle qui ne devoit être qu'a-
» musante & jolie ; mais aurons-
» nous quelque chose à desirer ?
» Nous l'aurons accoutumée à ou-

» trer ses meilleures qualités, tou-
» tes ses vertus seront déplacées ;
» &, si je ne me trompe, nous la
» verrons dans peu plus ridicule
» & aussi peu fêtée que si elle étoit
» laide & vieille. Voilà, ma chere
» amie, le parti qui m'a paru le
» plus prudent. Montrer de la ja-
» lousie, c'est avouer la supériorité
» de sa rivale ; la détruire, en pa-
» roissant vouloir la perfectionner,
» c'est le chef-d'œuvre de l'art &
» le comble de la satisfaction.

Que dites-vous, Marquis, de ces principes ? Si je vous nommois la personne dont ils partent, vous ne me croiriez pas, tant sa réputation est bien établie dans le sens contraire. C'est une femme qui passe pour être sans passions, sans

prétentions ; c'est, dit-on, la candeur, la franchise même, rien de plus pur que ses principes, rien de plus indifférent que son cœur, rien de plus sincere en amitié. Après cela croyez aux vertus.....



LETTRE XXXVI.

ME le pardonnerez-vous, Marquis? J'ai ri de ce qui vous afflige! vous prenez les choſes bien à cœur! Quelques imprudences vous ont, dites-vous, attiré la colere de la Comteſſe, & votre inquiétude eſt extrême. Vous lui avez baiſé la main avec un tranſport dont tout le monde s'eſt apperçu. Elle vous a fait publiquement des reproches ſur votre indiſcrétion; & des préférences marquées pour elle, toujours offenſantes pour les autres femmes, vous ont expoſé aux railleries piquantes de la Marquiſe ſa belle-ſœur. Voilà ſans contredit de terribles événemens...

Quoi vous êtes aſſez ſimple pour vous croire perdu ſans reſſource ſur les dehors d'un courroux apparent; vous n'avez pas même ſoupçonné qu'intérieurement vous étiez juſtifié? C'eſt donc à moi à vous en convaincre, & pour cela je me vois forcée de vous révéler d'étranges myſteres ſur notre compte. Mais après tout, je n'entends point en vous écrivant faire toujours l'apologie de mon ſexe. C'eſt de la franchiſe que je vous dois : je vous en ai promis; je m'acquitte.

Une femme eſt continuellement agitée par deux paſſions inconciliables; le deſir de plaire, & la crainte du déshonneur. Jugez de notre embarras. D'un côté nous brûlons d'avoir des ſpectateurs de

l'effet de nos charmes : sans cesse occupées du soin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occasion d'humilier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons & de tous les hommages que l'on nous rend. Sçavez-vous dans ce cas la mesure de notre satisfaction ? C'est la désolation de nos rivales : les indiscrétions, qui décelent les sentimens que nous inspirons, nous enchantent à proportion de leur désespoir; & de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime, qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

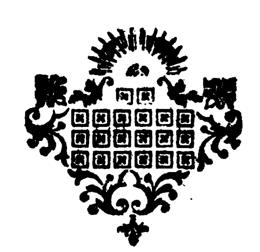
Mais que d'amertume empoi-

ſonne des plaiſirs ſi doux ! A côté de tant d'avantages marche la malignité des concurrentes & quelquefois vos mépris.. Fatalité qui nous déſole ! On ne connoît point dans le monde de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer, & celles qui vous en récompenſent. Seule, & de ſang froid, une femme raiſonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez-la vis-à-vis de rivales qui puiſſent lui diſputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette réputation dont elle paroiſſoit ſi jalouſe, duſſiez-vous la compromettre mille fois, rien pour elle n'eſt égal au plaiſir de ſe voir préférée. Bientôt elle vous en récompenſera par les préférences ;

elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnoiſſance, mais elles ſeront en effet les preuves de ſon attachement; on craint de paroître ingrate, & l'on devient tendre.

Croirez-vous encore après cela que ce ſoient vos indiſcrétions qui nous fâchent. Si nous en paroiſſons bleſſées, il faut bien que nous payons le tribut à la repréſentation; vous ſeriez le premier à blâmer une indulgence exceſſive: mais gardez-vous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occaſions, ce ſeroit véritablement nous offenſer. Nous vous recommandons la direction & la prudence; n'eſt-ce pas notre rôle? Eſt-il beſoin de vous dire quel eſt le vôtre? L'on m'a ſouvent dit que prendre

les loix à la lettre, ce n'étoit pas les entendre. Soyez sûr que vous remplirez nos intentions, dès que vous sçaurez les interpréter.



LETTRE XXXVII.

ENFIN mes prédictions s'accomplissent : la Comtesse ne se bat plus qu'en retraite ; vous croyez qu'elle n'a d'autre but à présent que de vous éprouver ? Vous avez beau la compromettre par des préférences marquées, par l'imprudence des témoignages de votre passion ; elle ne trouve plus de force pour vous en gronder ; la moindre excuse fait expirer les reproches dans sa bouche ; & sa colere est si aimable, que vous faites tout pour la mériter. Que je partage avec vous de bon cœur la joie que vous donne un pareil succès ! Mais si vous l'estimez, faites que

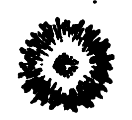
ces procédés, tout flatteurs qu'ils ſont pour vous, ne durent pas longtems. Que les femmes qui veulent prendre ſoin de leur réputation, entendent mal leurs véritables intérêts! Pourquoi multiplier ainſi par une incrédulité affectée les occaſions de faire médire d'elles? Ne ſentiront-elles jamais que ce n'eſt pas toujours le tems où elles ſont tendres, qui donne atteinte à leur réputation? Les doutes qu'elles affectent ſur la ſincérité du penchant qu'elles ont inſpiré, leur font plus de tort dans le monde, que leur défaite même: en reſtant incrédules, mille imprudences les compromettent: elles dépenſent leur réputation en détail. Un Amant ne ménage rien dès qu'il trouve

l'occasion de donner des preuves de sa sincérité. Les empressemens les plus indiscrets & les préférences les plus marquées lui paroissent les meilleurs moyens d'y réussir; mais peut-il les employer sans que tout le monde s'en apperçoive, sans que toutes les autres femmes en soient offensées, & qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquans? Dès que les préliminaires sont réglés, c'est-à-dire sitôt que nous commençons à nous croire sincerement aimées, rien ne paroît au dehors; rien ne transpire; si l'on s'apperçoit de nos liaisons, si l'on y entend finesse, ce n'est que par le souvenir de ce qui s'est passé dans un tems perdu pour l'amour; admirez la bisarrerie de tout ceci:

ce sont précisément les efforts que l'on a fait pour conserver sa vertu qui nuisent à la réputation. Pourquoi l'exposer à tous ces inconvéniens? Ne faudra-t-il pas également se rendre à la fin?

Mes remarques, je le sens bien, n'auroient pas été proposables dans ces tems, où la mal-adresse des hommes rendoit bien des femmes intraitables; mais aujourd'hui que l'audace des assaillans nous laisse si peu de ressource, aujourd'hui qu'il est bien averé que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables, pourquoi s'exposer aux longueurs d'un siége en forme, lorsqu'il est certain qu'après bien des travaux & des désastres il faudra capituler. Que

votre aimable Comtesse y fasse attention : elle verra à quel danger l'expose une plus longue défiance de vos sentimens : il faut la forcer à vous croire par le soin qu'elle doit avoir de sa réputation, & peut-être encore mieux en lui fournissant une raison de plus de vous accorder une confiance qu'elle a sans doute bien de la peine à vous refuser.



LETTRE XXXVIII.

QUoi, Marquis, ma derniere Lettre vous a scandalisé; vous voulez à toute force qu'il ne soit pas impossible de trouver dans notre siecle des femmes vertueuses!... Eh mais! vous ai-je jamais dit le contraire? En comparant les femmes à des places assiégées, ai-je avancé qu'il n'existoit point de Villes qui n'eussent été prises? Comment l'aurois-je pu dire? Il y en a qui n'ont jamais été attaquées. Vous voyez donc que je suis de votre avis. Je m'explique cependant, afin que vous ne me chicanniez plus : voici ma profession de foi sur cet article. Je crois fermement

mement aux femmes ſages, dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées, ou dans la ſuppoſition où elles l'auront été mal : je crois encore aux femmes ſages, quoiqu'attaquées, & bien attaquées, lorſqu'elles n'auront eu ni tempérament, ni paſſion violente, ni liberté, ni mari haïſſable. Il me prend envie de vous faire part à cette occaſion d'une converſation aſſez vive que j'eus ſur cette matiere, étant encore fort jeune, avec une prude qu'une aventure d'éclat venoit de démaſquer. J'étois ſans expérience alors, & je jugeois encore les autres avec cette ſévérité que l'on conſerve juſqu'à ce que quelques fautes perſonnelles nous ayent donné plus d'indulgence pour

le prochain. Je m'étois avisée de fronder sans ménagement la conduite de cette femme : elle le sçut : nous nous voyons quelquefois chez une de mes parentes. Un jour elle me prit en particulier ; & voici la petite harangue qu'il me fallut essuyer : elle me fit assez d'impression pour s'être gravée dans ma mémoire.

» Ce n'est point pour vous re» procher les discours que vous » avez tenus sur mon compte, que » je veux vous entretenir sans té» moins, me dit-elle : c'est pour » vous donner des avis dont vous » sentirez un jour toute la solidité. » Vous avez blâmé ma conduite » avec une sévérité, vous me re» gardez actuellement avec un dé-

» dain qui m'annonce combien
» vous vous énorgueillissez de n'a-
» voir point encore donné de prise
» sur vous. Vous croyez avoir de la
» vertu, & que cette vertu ne vous
» abandonnera jamais. Ce sont-là,
» ma chere enfant, de pures illu-
» sions de votre amour-propre. Je
» me crois obligée d'éclairer votre
» inexpérience, & de vous faire
» appercevoir que, loin d'être sûre
» de cette vertu qui vous rend si
» sévere, vous ne pouvez pas mê-
» me encore vous assurer si vous
» en avez. Ce début vous étonne;
» prêtez-moi votre attention, vous
» conviendrez bien-tôt de la vérité
» de ce que je vous dis.

» Personne jusqu'à présent ne
» vous a parlé d'amour; un miroir

» ſeul vous a dit que vous étiez
» jolie. Votre cœur, je le vois, à
» l'air d'indifférence répandu ſur
» votre perſonne, ne s'eſt point
» développé, ou pour mieux dire
» le cri de la nature ne s'eſt pas
» encore fait entendre. Tant que
» vous reſterez dans cette ſitua-
» tion, tant qu'on vous gardera à
» vûe, comme l'on fait, je réponds
» de vous. Mais quand le cœur
» aura parlé, quand ces yeux en-
» chanteurs par eux-mêmes auront
» reçu du ſentiment la vie & l'ex-
» preſſion, dès qu'ils parleront le
» langage de l'amour, qu'une in-
» quiétude intérieure vous agite-
» ra, & que des deſirs à demi-
» étouffés par les ſcrupules d'une
» bonne éducation, vous auront

» fait rougir plus d'une fois en se-
» cret, alors votre sensibilité, les
» combats que vous rendrez pour
» la vaincre, diminueront votre
» sévérité pour les autres; leurs
» fautes vous paroîtront plus excu-
» sables. Le sentiment de votre foi-
» blesse ne vous permettra plus de
» regarder votre vertu comme in-
» faillible. Votre étonnement ira
» plus loin : le peu de secours que
» vous tirerez de cette vertu con-
» tre un penchant trop impétueux,
» vous fera douter si vous en avez
» jamais eu. Peut-on assurer qu'un
» homme est brave tant qu'il ne
» s'est pas battu ? Il en est de même
» de nous. Les attaques que l'on
» nous livre donnent seules l'être
» à notre vertu, comme le danger

» le donne à la valeur. Tant qu'on » n'a point vû l'ennemi, on ignore » jusqu'à quel point il est redoutable, & quel sera le dégré de résistance que nous pourrons lui » opposer. Ainsi, pour qu'une femme puisse se flatter d'être essentiellement vertueuse & sage par » ses propres forces, il faut qu'aucun danger, quelque grand qu'il » soit, aucun motif, quelque pressant qu'il puisse être, aucun prétexte ne soit capable de la faire » succomber. Il faut que l'occasion » la plus favorable, l'amour le plus » tendre, la certitude du secret, » l'estime, la confiance la plus parfaite en celui qui les attaque; il » faut que tous ces avantages réunis » ne puissent rien sur son courage.

» Ensorte que pour sçavoir s'il est
» une femme vertueuse dans la
» vraie signification du mot, on
» doit en supposer une qui échappe
» à tant de dangers rassemblés; car
» ce seroit pour elle n'avoir rien
» fait que d'avoir résisté, ou à l'a-
» mour sans avoir de tempéra-
» ment, ou à l'occasion sans avoir
» d'amour, ou au tempérament
» faute d'occasion. Sa vertu seroit
» toujours incertaine tant qu'elle
» n'auroit pas été attaquée en mê-
» me tems avec toutes les armes
» qui pouvoient la vaincre. On
» pourroit toujours dire que, si
» elle eût été d'une autre consti-
» tution, elle n'auroit pas résisté
» à l'amour, ou que s'il s'étoit
» présenté une occasion favora-

» ble, ſa vertu n'auroit été qu'une
» ſotte.

A ce compte, lui dis-je, il n'y auroit pas une ſeule femme vertueuſe; car je ne crois pas qu'on puiſſe en trouver une qui ait jamais eu tant d'ennemis à combattre à la fois. » Cela-peut être, me repli-
» qua-t-elle; mais en ſçavez-vous
» la raiſon? C'eſt qu'il n'en faut
» pas tant pour nous vaincre; un
» ſeul de ces ennemis ſuffit.

J'inſiſtai. Vous prétendez donc que notre vertu ne dépend pas de nous, puiſque vous la faites dépendre de l'occaſion, & d'autres cauſes étrangeres à notre volonté?
» Sans doute; je vous le demande:
» êtes-vous la maîtreſſe de vous
» donner une conſtitution vive ou

tranquille?

» tranquille ? Etes-vous libre de
» vous défendre d'une passion vio-
» lente ? Dépend-il de vous d'ar-
» ranger toutes les circonstances
» de votre vie de façon à ne jamais
» vous trouver seule avec un Amant
» que vous adoriez, qui connoisse
» ses avantages, & qui en profite ?
» Dépend-il de vous d'empêcher
» que ses empressemens, je les sup-
» pose même innocens d'abord,
» ne produisent sur vos sens l'effet
» qu'ils doivent nécessairement y
» faire ? Non assurément : soutenir
» le contraire, ce seroit dire que
» le fer est le maître de ne pas
» céder à l'aimant. Et vous préten-
» dez que votre vertu est votre
» ouvrage ? Que vous pouvez-vous
» attribuer la gloire d'un avantage

» qui peut à tout inſtant vous être
» enlevé ! La vertu des femmes,
» comme tous les autres biens dont
» nous jouiſſons, eſt un don du
» ciel : c'eſt une faveur qu'il pou-
» voit nous refuſer. Sentez donc
» combien vous êtes déraiſonna-
» ble, en vous en glorifiant ; con-
» noiſſez toute votre injuſtice, lorſ-
» que vous maltraitez ſi cruelle-
» ment celles qui ont eu le mal-
» heur d'apporter en naiſſant un
» penchant indomptable à l'amour,
» qu'une paſſion violente á ſurpri-
» ſes, ou qui ſe ſont trouvées dans
» ces malheureux inſtans d'où vous
» ne ſeriez pas ſortie avec plus de
» gloire.

» Voulez-vous que je vous don-
» ne une autre preuve de la juſ-

» tesse de mes idées? Je la puiserai dans votre propre conduite. » N'êtes-vous pas dans la persua-» sion la plus intime que toute » femme qui veut rester vertueuse » ne doit jamais donner prise sur » elle? qu'elle doit s'observer exac-» tement sur les moindres baga-» telles ; parce que vous sçavez » qu'elles conduisent à se permet-» tre des choses plus importantes. » Il est bien plus sûr pour vous » d'ôter aux hommes l'envie de » vous attaquer, en affectant un » dehors sévere, que de vous dé-» fendre de leurs attaques. La » preuve de ce que je dis, c'est » qu'on donne aux filles dans l'édu-» cation le plus de freins pour les » retenir qu'il est possible d'en

» imaginer. On fait plus : une » mere prudente ne se repose, ni » sur les principes de sa fille, ni » sur la crainte du déshonneur, ni » sur la mauvaise opinion qu'elle » lui donne des hommes; elle la » garde à vûe : Elle la met dans » l'impossibilité de succomber à » la tentation. Quelle est la rai- » son de tant de précautions ? » Cette mere craint la fragilité » de son éléve, si elle l'expose » un instant au danger. Et malgré » tous les obstacles dont elle l'en- » vironne, combien de fois n'ar- » rive-t-il pas que l'amour les sur- » monte tous. Une fille bien éle- » vée, disons mieux, bien gardée » s'enorgueillit de sa vertu, parce » qu'elle imagine ne la devoir qu'à

» elle-même ; mais presque tou-
» jours c'est un esclave rigoureu-
» sement enchaîné, qui veut qu'on
» lui sçache gré de ce qu'il ne
» prend pas la fuite.

» Dans quelle classe trouvez-vous
» les filles perdues ? Dans celle où
» elles ne sont pas assez riches, ou
» assez heureuses pour être envi-
» ronnées sans cesse de tous les
» obstacles qui vous ont sauvée.
» Dans celle, où les hommes les
» ont attaquées plus hardiment,
» plus facilement, plus fréquem-
» ment, par conséquent avec tou-
» tes sortes d'avantages ; dans celle
» où les impressions de l'éduca-
» tion, l'exemple, la fierté, le
» desir d'un établissement heureux
» ne les soutenoient pas. Deux por-

» tes plus bas, vous naissiez cette » femme que vous regardez avec » tant de dédain : peut-être dans » deux jours tous les secours étran- » gers qui soutiennent cette vertu » dont vous vous énorgueillissez, » ne seront que des barrieres im- » puissantes, & vous deviendrez » plus méprisable qu'elle, puisque » vous aurez eu plus de moyens de » vous garantir de ce malheur.

» Je ne vous enleve cependant » pas le mérite de votre vertu, » pour vous empêcher d'y rester » attachée; en vous convainquant » de votre fragilité, je ne veux » obtenir de vous qu'un peu d'in- » dulgence pour celles qu'un pen- » chant trop impétueux, ou que le » malheur des circonstances a pré-

» cipitées dans un état si humiliant à
» leurs propres yeux. Mon seul but
» est de vous faire sentir que vous
» devez moins vous glorifier de
» posséder un avantage que vous
» ne vous devez pas à vous même,
» & dont peut-être demain vous
» serez privée. »

Elle alloit continuer ; quelqu'un nous interrompit. Bientôt ma propre expérience me fit connoître que je ne devois pas avoir si bonne opinion de bien des vertus qui m'en avoient imposé auparavant, à commencer par la mienne.

LETTRE XXXIX.

JE l'ai senti comme vous, Marquis! Quoique les idées que je vous communiquai hier, paroissent vraies dans la spéculation, il seroit cependant dangereux que toutes les femmes s'en laissassent persuader. Ce n'est point par le sentiment de leur fragilité qu'elles resteront sages, mais par l'intime conviction qu'elles sont libres & maîtresses de céder ou de résister : est-ce en persuadant au soldat qu'il sera vaincu, qu'on l'excite à se battre avec courage? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parloit dans ma Lettre avoit un intérêt personnel à faire recevoir

ſon ſyſtême ? Il eſt vrai qu'à examiner ſes raiſonnemens avec des yeux philoſophiques, ils paroîtront au moins ſpécieux : mais il ſeroit à craindre qu'en nous permettant ainſi de raiſonner ſur ce que c'eſt que la vertu, nous ne parvinſſions à mettre en problême des régles que nous devons recevoir & pratiquer comme une loi dont l'examen eſt un crime. Perſuader aux femmes, que ce n'eſt point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu, ne ſeroit-ce pas leur ôter le plus puiſſant motif qui les porte à la conſerver, je veux dire la perſuaſion que c'eſt leur propre ouvrage qu'elles défendent ? Le découragement ſeroit la conſéquence d'une pareille morale ; auſſi ne peut-elle

guéres ſervir dans l'uſage qu'à diminuer aux yeux d'une femme coupable les écarts qu'elle s'eſt permis. Mais venons à des choſes plus intéreſſantes pour vous.

Enfin, après bien des incertitudes, des révolutions éprouvées, vous êtes ſûr que l'on vous aime? Vous avez excité un de ces momens d'attendriſſement, où la Comteſſe n'a pu retenir ſon ſecret. On a prononcé le mot que vous brûliez ſi fort d'entendre. On a fait plus, on a laiſſé échapper mille témoignages involontaires de la paſſion que vous avez inſpirée. Loin de diminuer votre amour, la certitude d'être aimé vient de l'accroître; vous êtes le plus heureux des hommes.... Si vous ſçaviez avec combien de

plaisir je partage votre bonheur, il augmenteroit encore.

Cependant, voulez-vous que je vous le dise, la façon dont cette affaire tourne, commence à m'alarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en souvienne, de traiter l'amour un peu cavalierement. Vous ne deviez avoir tout au plus qu'un goût léger & passager, & non pas une passion en régle, & je vois que tous les jours les choses deviennent plus sérieuses. Vous vous conduisez avec une dignité qui commence à m'inquiéter. La connoissance du vrai mérite, les qualités solides, le bon caractere entrent dans les motifs de votre liaison, & se réunissent aux charmes de la personne pour vous rendre

éperduement amoureux. Je n'aime pas que tant d'estime se mêle dans une affaire de pure galanterie. Elle ne laisse pas assez d'aisance; elle occupe au lieu d'amuser. Je craindrois même à la fin que votre commerce ne prît une tournure grave & compassée. Mais vous n'aurez peut-être que trop tôt de nouvelles prétentions, & la Comtesse par de nouveaux combats ranimera sans doute votre liaison. Une paix trop constante y répandroit un ennui mortel. L'uniformité tue l'amour : dès que l'esprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur, la passion disparoît, la langueur succede, l'ennui perce, & le dégoût termine tout.

LETTRE XL.

MADAME de Sévigné ne ſe trouve donc pas de mon avis ſur les cauſes que je donne à l'amour. Elle prétend que nombre de femmes ne le connoiſſent que du beau côté, & que les ſens ne ſont jamais entrés pour rien dans leurs liaiſons de cœur. A l'entendre, quand même ce qu'elle appelle mon *ſyſtême*, ſeroit fondé, il paroîtroit toujours déplacé dans la bouche d'une femme, & pourroit dans la morale tirer à conſéquence.

Aſſurément voilà, Marquis, des reproches bien graves ; mais ſont-ils fondés? c'eſt ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Mada-

me de Sévigné n'a pas lû mes Lettres dans l'eſprit qu'elles ont été écrites. Moi, des ſyſtêmes! en vérité elle me fait beaucoup trop d'honneur : je n'ai jamais été aſſez appliquée pour en compoſer. J'imagine d'ailleurs qu'un ſyſtême n'eſt autre choſe qu'un ſonge philoſophique; regarderoit-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai dit? en ce cas nous ſommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point, je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité; &, pour y réuſſir, mon deſſein n'eſt point de ſurprendre l'eſprit, j'interroge le ſentiment. Peut être aura-t-elle été frappée de la ſingularité de quelques-unes de mes propoſitions,

qui m'auront parues si évidentes, que je n'aurai pas pris la peine de les prouver : mais faut-il prendre le compas géométrique pour développer dans une maxime de galanterie le plus ou le moins de vérité ?

Au surplus, je crains si fort les discussions en forme, que je composerois volontiers. Madame de Sévigné connoît, dites-vous, nombre de Métaphysiciennes ; tenez, je lui passe ses exceptions pourvû qu'elle me laisse la thése générale. J'avouerai même, si vous l'exigez, qu'il existe en effet de ces ames que l'on nomme privilégiées ; je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament. Aussi n'ai-je rien à dire sur les femmes de cette espece.

Je ne les critique point ; on n'a rien à leur reprocher : je ne crois pas non plus devoir les louer ; je me contente de les féliciter. Cependant examinez-les, vous découvrirez la vérité de ce que j'avançois au commencement de notre commerce ; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas, ou ne les porte plus à la galanterie, leurs affections changent seulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paroît insensible à l'amour, que parce qu'elle a dépensé la portion de sentiment qu'elle avoit à lui donner. Le Comte du Lude *, dit-on, n'a pas toujours été indifférent à Madame de Sévigné. Sa tendresse extrême pour Madame

* Grand-Maître de l'Artillerie.

de Grignan l'occupe à présent toute entiere.

Suivant elle, au reste, je suis donc bien coupable envers les femmes? En personne charitable j'aurois dû dissimuler les défauts que j'ai pu découvrir dans mon sexe, ou, si vous l'aimez mieux, que mon sexe m'a fait découvrir en moi. Mais de bonne foi croyez-vous, Marquis, que si ce que je vous ai dit là-dessus devenoit public, les femmes en fussent offensées? Connoissez-les mieux; toutes au contraire y trouveroient leur compte. Leur dire que c'est par un instinct mécanique qu'elles sont portées à la galanterie, n'est ce pas les mettre à leur aise? n'est-ce pas paroître remettre en crédit cette

fatalité, ces coups de ſympathie, qu'elles ſont ſi charmées de donner pour excuſes de leurs égaremens, & auſquels je crois cependant ſi peu, parce que je ſuis très-perſuadée qu'on peut leur réſiſter. En ſoutenant que l'amour eſt l'ouvrage de la réflexion, vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité : vous les rendriez reſponſables de leur bon ou de leur mauvais choix.

Oui, je le répéte, toutes les femmes ſeroient contentes de mes Lettres. Les Métaphyſiciennes, c'eſt-à dire, celles que le Ciel a favoriſées d'une heureuſe conſtitution, y reconnoîtroient avec plaiſir leur ſupériorité ſur les autres femmes ; elles ne manqueroient

pas de s'applaudir de la délicateſſe de leurs ſentimens, & de la regarder comme leur ouvrage : celles que la nature a formées d'une maniere moins délicate, croiroient ſans doute me devoir quelque reconnoiſſance d'avoir révélé un myſtere qui leur peſoit en ſecret. On leur a fait un devoir de diſſimuler leur penchant : elles ſont auſſi jalouſes de ne pas manquer à ce devoir, qu'attentives à ce qu'il ne leur faſſe cependant rien perdre du côté des plaiſirs ; leur intérêt eſt donc qu'on les devine, ſans qu'elles ſe compromettent : ainſi quiconque développera leur cœur, leur rendra un ſervice eſſentiel : je ſuis même très-convaincue que celles, qui dans le fond auroient les ſenti-

mens les plus conformes aux miens, seroient les premieres à se faire un honneur de les combattre, & je leur aurois fait ma cour de deux façons qui leur seroient également agréables ; en adoptant des maximes qui flattent leur penchant, & en leur fournissant l'occasion de paroître les combattre.

Enfin, Madame de Sévigné prétend que mon *systême* pourroit tirer à quelque conséquence. En vérité, je ne comprends pas comment, avec la justesse d'esprit qu'on lui connoît, elle a pû se livrer à cette idée. En dépouillant, comme je le fais, l'amour de tout ce qui auroit pu vous séduire, en le faisant envisager comme l'effet du tempérament, du caprice & de la vanité;

en vous détrompant sur ce que la Métaphysique lui prête de noblesse & de dignité, n'est-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux ? Ne le sera-t-il pas davantage, si, comme le prétend Madame de Sévigné, on l'érige en vertu ; je comparerois volontiers mon sentiment à celui de ce fameux Législateur de l'antiquité, qui crut ne pouvoir affoiblir le pouvoir des femmes sur ses Concitoyens qu'en exposant des nudités. Mais je veux bien en votre faveur faire un dernier effort : puisqu'on me prend pour une femme à systême, il faut bien que je me soumette à ce qu'exige un si beau titre. Raisonnons donc, pour un instant sur la galanterie avec la méthode qui ne convient qu'aux matieres sérieuses.

L'amour n'est-il pas une passion? Les gens séveres ne prétendent-ils pas que passions & vices signifient la même chose? Le vice est-il jamais plus séduisant que lorsqu'il emprunte les dehors de la vertu? Il ne faut donc jamais le présenter que sous une forme capable d'en éloigner les ames vertueuses. Aussi n'est-ce pas dans ce dessein que les Platoniciennes l'ont divinisé. Dans tous les siecles, pour justifier les passions, n'en a-t-on pas fait l'apothéose? Que fais-je, moi? J'ose décrier la superstition accréditée: je brise l'idole. Quelle témérité! Ne devois-je pas m'attendre aux persécutions des femmes dont j'attaquois le culte favori? Il me semble voir tous les Pédants du pays

Latin crier à l'héréſie contre Deſcartes, parce qu'il décrioit les facultés occultes de l'ancienne Philoſophie. Conſéquemment ce ne ſeroit pas comme faux, que mes principes pourroient être combattus; mais comme capables de détruire l'empire des femmes ſur les cœurs, & de diſſiper des illuſions qu'elles ont tant d'intérêt de conſerver. J'en ſuis fâchée pour elles; il étoit beau, lorſqu'elles reſſentoient les impreſſions de l'amour, d'être exemptes d'en rougir, de pouvoir même s'en applaudir, & d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un Dieu. Mais que leur avoit fait la pauvre humanité? Pourquoi la méconnoître, & chercher dans les Cieux la cauſe de leurs foi-

blessés. Restons sur la terre, nous l'y trouverons, & c'est-là sa place.

A la vérité, je n'ai point ouvertement déclamé dans mes Lettres contre l'amour; je ne vous ai point conseillé de n'en pas prendre. J'étois trop persuadée de l'inutilité de pareils conseils; mais je vous ai dit ce que c'étoit que l'amour, j'ai donc diminué par-là l'illusion qu'il n'auroit pas manqué de vous faire, j'ai du moins affoibli son pouvoir sur vous, & l'expérience me justifiera. Je sçais parfaitement qu'on en use tout différemment dans l'éducation des femmes. Aussi quel fruit retire-t-on d'une pareille méthode? On commence par les tromper : on veut leur inspirer de l'amour la même peur que des esprits.

On

On leur dépeint tous les hommes comme des monstres d'infidélité & de perfidie. S'en présente-t-il un bien fait, qui étale des sentimens délicats, qui prenne un dehors modeste & respectueux, la jeune personne à laquelle on aura tenu ces discours, ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée ; & dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choses, les donneur d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. Interrogez-la, vous verrez, si elle est sincere, que les sentimens que ce monstre a excités dans son cœur, ne seront point du tout des sentimens d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon, & le malheur est qu'on ne peut guéres faire autrement. On évite avec un soin infini de les

avertir, de leur laiſſer même preſſentir qu'elles ſeront attaquées par les ſens, & que ce ſeront-là les attaques les plus dangereuſes pour elles. On leur parle toujours dans la ſuppoſition qu'elles ſont de purs eſprits. Qu'arrive-t-il de-là ? Comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à ſoutenir, elles ſe trouvent ſans défenſes. Jamais elles ne ſe ſont défiées que leur ennemi le plus redoutable étoit celui dont on ne leur avoit point parlé : comment pourroient-elles donc être en garde contre lui ? Ce n'eſt pas des hommes dont il faudroit leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh ! que pourroit un Amant, ſi la Belle qu'il attaque n'étoit pas d'abord ſéduite par ſes propres deſirs. . . . . .

Ainsi, Marquis, quand je dis aux femmes que c'est le physique qui chez elles est la principale cause de leurs foiblesses, il s'en faut beaucoup que je leur conseille de suivre ce penchant; au contraire c'est les avertir de se précautionner de ce côté-là. C'est dire au Gouverneur de la Place qu'elle ne sera pas attaquée par l'endroit qu'il avoit fortifié jusqu'alors, que l'assaut le plus redoutable ne sera pas celui de l'assiégeant, mais qu'il se verra trahi par les siens. En un mot, en réduisant à leur juste valeur les sentimens ausquels les femmes attachent une si haute idée, en les éclairant sur le véritable but des Amans qui paroissent les plus délicats, ne voyez-vous pas que j'in-

téresse leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimées, leur cœur à prendre moins de plaisir à aimer; comptez-vous que la vertu pût y perdre, si l'on pouvoit une fois intéresser leur vanité à résister au penchant qu'elles ont à la galanterie.

J'ai eu des Amans; jamais ils ne m'ont fait illusion. Je sçavois à merveille les pénétrer : j'étois très-persuadée que, si ce que je pouvois valoir du côté de l'esprit & du caractere, entroit pour quelque chose dans les raisons qui les déterminoient à m'aimer, ce n'étoit que parce que ces qualités piquoient leur vanité. Ils étoient amoureux de moi, parce que j'avois de la figure, & qu'ils avoient des desirs.

Aussi n'ont-ils obtenu que la seconde place dans mon cœur. Mes amis y ont tenu la premiere. J'ai toujours conservé pour l'amitié les déférences, la constance, le respect même que mérite un sentiment aussi noble, aussi digne d'occuper une ame élevée, & jamais il ne m'a été possible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avoit joué le principal rôle. Cette foiblesse les dégradoit à mes yeux ; elle me les faisoit croire incapables de s'élever aux sentimens d'une véritable estime pour une femme qu'ils avoient desirée.

Vous voyez, Marquis, la conséquence qu'on doit tirer de mes principes : elle est bien éloignée d'être dangereuse. Tout ce que les

gens éclairés pourroient me reprocher, ce seroit peut-être d'avoir pris la peine de vous prouver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique; mais votre peu d'expérience & votre curiosité ne justifient-elles pas tout ce que je vous ai écrit, & ce que je pourrai vous écrire à ce sujet?... Quelle Lettre, bon Dieu! Mais vouloir justifier sa longueur, ne seroit-ce pas y ajouter encore?

Fin du premier Tome.

TABLE DES LETTRES.

PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table du premier Tome.

Livres imprimés chez B A U C H E, *Libraire à Paris, à l'Image Ste Genevieve.*

ABrégé de l'Hist. de France, par le P. Daniel. 12 *vol.* 12.
——— De la même, par Mezerai. 14 *vol.* 12.
——— La même. 4 *vol.* 4°.
Accouchemens & Observations de Mauriceau. 2 *vol.* 4°. *figures.*
Amusemens des Eaux de Spa. 4 *vol.* 12. *fig.*
Anacreontis Carmina Graece & Gallice. 2 *vol. in*-18.
Antiquitée expliquée par le P. Montfaucon. 15 *vol. fol.*
——— Le Supplément séparément. 5 *vol. fol.*
Anatomie de Winslow. 4°. *fig.*
Arithmétique de le Gendre. 12.
Art d'aimer d'Ovide, n. trad. en vers. 8°. *fig.*
Cassandre, Roman. 5 *vol.* 12.
Causes célebres & intéressantes, par Gayot de Pitaval. 20 *vol.* 12.
Chef-d'œuvre d'un inconnu, par Matanasius. 2 *vol.* 12.

Christianisme (le) des Indes, par de Lacroze. 2 *vol.* 12.

Cicero di amicitia. in-32.

Ciel Réformé, essai de trad. *du Spaccio Della Bestia triomfante di Bruno.* 8°.

Codes Civil, Criminel, Committimus, Marchand & Ordonn. de Louis XV. *in-24.*

Comment. sur l'Ordonn. des Donat. par de la Combe. 4°.

Conférence de l'Ordonn. des Donations, par M. Damours. 8°.

Consultations Canon. sur les Sacremens, par Gibert. 12 *vol.* 12.

Conte (le) du Tonneau trad. de Swf. 3 *vol.* 12.

Coutume d'Auxerre. 4°.

—— De Paris, par Ferriere, 2 *vol.* 12.

—— De Picardie. 2 *vol. fol.*

—— De Vermandois, 2 *vol. fol.*

Coutumier général, par Richebourg. 8 *vol. fol.*

Critique du Siécle ou Lettres sur divers sujets, par M. le Marq. d'Argens. 2 *vol.* 12.

Cuisinier François (le nouveau) 3 *v.* 12.

Délices de la France. 3 *vol.* 12. *fig.*

Description du Brabant & de la Flandre Hollandoise. 12. *fig.*

Devoirs de l'Homme & du Citoyen, trad. de Puffendorff. 2 *vol.* 12.

Dialogues d'Horatius Tubero. 2 v. 12.
Dictionn. comique, satyrique, proverbial, &c. par le Roux. 8°.
—— Critique de Bayle. 5 *vol. fol.*
—— De la Langue Françoise, par Richelet. 8°.
—— Des Arrêts, par Brillon. 6 *v. fol.*
—— Du Tems pour l'intelligence des nouvelles de la Guerre. 8°.
—— Œconomique, par Chomel. 4 *vol. fol.*
—— Portatif de Peinture, Architecture & Sculpture, par D. Pernetty, 8°. *fig.*
—— Universel de Trevoux. 7 *vol. fol.*
Discours sur le Gouvernement, trad. de Langlois. 4 *vol.* 12.
Ebauche de la Religion naturelle; *trad. de Langlois.* 3 *vol.* 12.
Education des Enfans, trad. de Locke, 2 *vol.* 12.
Entretiens physiques, par le Pere Regnault. 5 *vol.* 12.
Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, *continué jusqu'en* 1697, *& augmenté d'une Table des Matieres.* 9 *vol.* 12.
Esprit des beaux Arts, par M. Esteve, 2 *vol.* 12.
Essais de Montaigne, *avec des Notes,* 3 *vol.* 4°.

———Les mêmes. 10 *vol.* 12.
———De Physique, trad. de Mussenbrock. 2 *vol.* 4°. *fig.*
———Sur l'Entendement humain, trad. de Locke. 4 *vol.* 12.
Etat de la France par Généralités, par le Comte de Boulainvilliers. 8 *v.* 12.
Fable des Abeilles (la) ou les Fripons devenus honnêtes gens, trad. de l'Anglois. 4 *vol.* 12.
Fables de la Fontaine. 2 *vol.* 12.
Faramon, Roman. 4 *vol.* 12.
Hist. critique de la Philosophie, par M. Deslandes. 4 *vol.* 12.
———De D. Quichotte. 6 *vol.* 12.
———De Tomjones, ou l'Enfant trouvé, par M. de Laplace. 4 *vol.* 12 *fig.*
———D'Angleterre, par Rapin Thoyras. 16 *vol.* 4°.
———De France, par le P. Daniel, augmentée par le P. Griffet. 17 *v.* 4°.
———De Henri II. Roi de France, par M. **. 2 *vol.* 12.
———De la Nouvelle France ou du Canada, par le P. de Charlevoix. 3 *vol.* 4°. *fig.*
———La même. 6 *vol.* 12. *fig.*
———Du Japon, par le même. 6 *vol.* 12. *fig.*
———Du Paraguay, par le même. 3 *vol.* 4°. *fig.*

——La même. 6 *vol.* 12. *fig.*
——Universelle de M. de Thou. 16 *vol.* 4°.
——Des Guerres d'Italie, par Guichardin. 3 *vol.* 4°.
——Des Deux Triumvirats. 4 *v.* 12.
——Des Drogues, par Pomet. 2 *vol.* 4°. *fig.*
——De Louis XIII. par le Vassor. 18 *vol.* 12.
——La même, 7 *vol.* 4°. *augmentée d'une Table des Matieres.*
——Du Peuple de Dieu, par le P. Berruyer. 8 *vol.* 4°.
——La même. 10 *vol.* 12.
——La même, *conten.* le Nouveau Testament. 4 *vol.* 4°.
——La même. 8 *vol.* 12.
——Du Prince Eugene. 5 *vol.* 12. *fig.*
——De Philippe de Nassau, Prince d'Orange. 2 *vol.* 12.
——Générale d'Allemagne, par le P. Barre. 11 *vol.* 4°.
——Généalog. des Grands Officiers de la Couronne, par le P. Anselme. 9 *vol. fol.*
——Profane, par Dupin, 6 *vol.* 12.
——Secrette des Femmes Gal. de l'Antiquité. 6 *vol.* 12.
——Des Plantes, par Bauhin. 2 *vol.* 12. *fig.*

—— Des Juifs, par Arnauld. 6 *v.* 12.
—— La même, par Prideaux. 6 *v.* 12.
Institutions Ecclésiastiques & Bénéficiales, par Gibert. 2 *vol.* 4°.
Instructions pour les Jardins, par la Quintinie. 2 *vol.* 4°.
Journal des Audiences du Parlement de Paris. 7 *vol. fol.*
—— Les Tomes 5, 6 & 7. *séparement.*
—— Du Palais. 2 *vol. fol.*
Lettres Crit. sur div. Ecrits. 2 *vol.* 12.
—— Cabalistiques, par le Marquis d'Argens. 7 *vol.* 12.
—— Chinoises, par le même. 6 *v.* 12.
—— Juives, par le même. 8 *vol.* 12.
—— Galantes & Histor. par Me du Noyers. 8 *vol.* 12.
—— De Me de Sévigné. 8 *vol.* 12.
—— Du Baron de Busbec, avec des Notes. 3 *vol.* 12.
—— Sur le Voyage d'Espagne. 12.
—— Sur les Sourds & Muets, par M. D. 2 *vol.* 12.
—— De Clement sur divers Ouvrages de Littérature. 2 *vol.* 12.
—— Philosophiques sur les Physionomies. 12.
Loix Civiles, par Domat. *fol.*
Maniere de négocier avec les Souverains, par de Callieres. 2 *vol.* 12.
Mémoires de M. de la Porte, Pre-

mier Valet de Chambre de Louis XIV. 12.
——De Cecile, par M. de Laplace. 4 *vol.* 12.
——De Philippes de Comines, avec des Notes. 4 *vol.* 4°.
——De Condé; serv. de preuves & d'éclaircissement à l'Hist. de Thou. 6 *vol.* 4°.
——De Gourville. 2 *vol.* 12.
——De la Rochefoucault & la Châtre. 2. *vol.* 12.
——Des Négociations de l'Abbé de Montgon. 9 *vol.* 12.
——Hist. sur la Louisiane. 2 *vol.* 12.
Mémorial de Paris & de ses environs. 2 *vol.* 12.
Métamorphoses d'Ovide, par Basnier. 2 *vol.* 4°. *fig.*
——Les mêmes. 3 *vol.* 12. *fig.*
Méthode de Géographie, dédiée à Mlle de Crozat. 12.
——Du Blason, par le P. Menetrier. 12.
Mille & une Nuit, par Galland. 6 *vol.* 12.
Novitius seu Dictionarium Latino Gallicum. 2 *vol.* 4°.
Œuvres de Bacquet, par de Ferrieres. 2 *vol.* *fol.*
——De Crebillon. 3 *vol.* 12.

——De Corneille. 12. *vol.* 12.

——Les mêmes. 20 *vol.* 12.

——De Despeisses, avec les Notes de Rousseau de la Combe. 3 *v. fol.*

——D'Horace, Lat. François, par le P. Sanadon, *avec des Remarques.* 8 *vol.* 12.

——Les mêmes, *avec de courtes Notes.* 3 *vol.* 12.

——Les mêmes, *sans notes.* 2 *v.* 12.

——De Moliere. 8 *vol.* 12.

——De Patru. 2 *vol.* 4°.

——De Pavillon. 2 *vol.* 12.

——De Petronne, Lat. François. 2 *vol.* 12.

——De Mad. la Marq. de Lambert. 2 *vol.* 12.

——De Racine. 3 *vol.* 12.

——Les mêmes. 3 *vol.* 4°. *fig.*

——De S. Evremont. 12 *vol.* 12.

——De S. Réal. 8 *vol.* 12.

——De Chapelle & Bachaumont. 12.

——Div. de M. de Maupertuis. 4 *vol.* 8°.

——Div. de Locke. 2 *vol.* 12.

——Div. de Bayle. 4 *vol. fol.*

——Du P. Brumoy. 4 *vol.* 12.

——Et Poësies de Regnier. 2 *vol.* 12.

——De Rabelais. 6 *vol.* 12.

——Les mêmes. 3 *v.* 4°. *fig. de Picat.*

Ordre naturel des Oursins de Mer &

Fossiles, Lat. François. 8°. *figur.*
Ordonn. des Eaux & Forêts. 12.
Orpheline Angloise, par M. de Laplace. 4 *vol.* 12 *fig.*
Pharmacopée univ. par Lemery. 4°.
Pharmacopée raisonnée, traduct. de Quincy. 4°.
Pharmacopée Royale & Galenique, par Charas. 2 *vol.* 4°.
Philosophie du Bon-Sens, par le Marq. d'Argens. 2 *vol.* 12.
——La même. 3 *vol.* 12.
Poësies de la Suze & Pelisson. 5 *v.* 12.
Praticien François, par Lange. 2 *vol.* 4°.
——Universel de Couchot, par de la Combe. 2 *vol.* 4°.
——Le même. 6 *vol.* 12.
Procès-verbal de l'Ordonnance. 4°.
Raccolta di Rime Italiane. 2 *vol.* 12.
Recherche de la Vérité, par le Pere Mallebranche. 4 *vol.* 12.
——Sur la maniere d'inhumer des Anciens. 12.
Rec. de Jurisprudence Civile, par de la Combe. 4°.
——De Parades ou Théatre des Boulevarts. 3 *vol.* 12.
——Touchant l'affaire des Princes légitimés. 4 vol. 12.
Réflex. sur les diverses Ecoles de

Peinture, par le M. d'Argens. 12.
——Morales de la Rochefoucault, avec les Notes d'Amelot. 12.
——Les mêmes, avec les Notes de l'Abbé de la Roche. 12.
——Morales de l'Emp. Marc Antonin, avec les Remarq. de Dacier. 2 *vol.* 12.
Regne (le) animal, par M. Brisson, Lat. Franç. 4°.
Romans (les) appréciés. 12.
Science parfaite des Notaires, par de Ferriere. 2 *vol.* 4°.
——Des Négocians par de la Porte. 8°. *oblong.*
Sermons de Saurin, 11 *vol.* 12.
——De Tillotson 7 *vol.* 12.
Souverains (les) du Monde, conten. leur Généalogie, &c. 5 *vol.* 12. *figur.*
Spectateur (le), trad. de Langlois. 3 *vol.* 4°.
——Le même. 9 *vol.* 12.
——Le même. 8 *vol.* 12.
Stratagêmes de la Guerre. *in*-12.
Style Civil & Criminel, par Gauret. 2 *vol.* 12.
Système naturel du Regne Animal. 2 *vol.* 8°. *fig.*
Tableau de l'Amour avec Notes. 2 *vol.* 12. *fig.*

Tablettes Géograph. avec un Dict. Géograph. 12.

Théatre Anglois, par M. de Laplace. 8 *vol.* 12.

—— Des Grecs, par le P. Brumoy. 6 *vol.* 12.

Theologia Moralis Habert. 8 *vol.* 12.

—— *Pictavensis.* 6 *vol.* 12.

Thesaurus Linguæ Latinæ à Rob. Stephano. 4 *vol. fol.*

Tradition de l'Eglise sur le Mariage, par Gibert. 3 *vol.* 4°.

Traité des Donatons, par Ricart. 2 *vol. fol.*

—— Des Droits du Roi sur les Bénéfices, par M. Simonel. 2 *vol.* 4°.

—— Des Refus de Sacremens, par le même. 2 *vol.* 12.

—— De la Communauté, par le Brun. *fol.*

—— Des Successions, par le même. *fol.*

—— Des Minorités, Tutelles & Curatelles. 2 *vol.* 4°.

—— Hist. du Droit public d'Allemagne. 4°.

—— Philosophique de la foiblesse de l'Esprit humain, par M. Huet. 12.

Triomphe de l'Amitié, trad. par Mlle. de Fauque. 2 *vol.* 12.

Trommii Abrahami Concordantiæ Græcæ. 2 *vol. fol.*
Vaillant Arsacidarum Imperium seu Regum parthorum Numismata. 2 *vol.* 4°.
Vie de Guzman d'Alpharache. 3 *vol.* 12. *fig.*
——La même, par le Sage. 2 *vol.* 12. *fig.*
——De Ninon de Lenclos, par M. Bret. *in*-12.
——Des Hommes Illustres de Plutarque. 9 *vol.* 4°.
—— Les mêmes. 12 *vol.* 12.
—— Des Saints, par Baillet. 10 *v.* 4°.
Voyage au tour du Monde, par Gemelli Careri. 6 *vol.* 12.
—— Aux Isles de l'Amérique, par le P. Labat. 6 *vol.* 12.
——De Bachaumont & Chapelle. 12.
——De Corneille le Brun au Levant, &c. 5 *vol.* 4°. *fig.*
——D'un Missionnaire en Turquie, Perse, &c. 12.
——Et Aventures de Jacques Massé. *in*-12.
Usages de l'Eglise Gallicane concern. les Censures, par Gibert. 4°.
Vinnius in instituta cum Notis. 2 *v.* 4°.
Vita & Indices S. Augustini. fol.

Estate of Prof R. Shackleton.

19/12/86

[Volt].

